

Générations Pokémon

Piet Legay

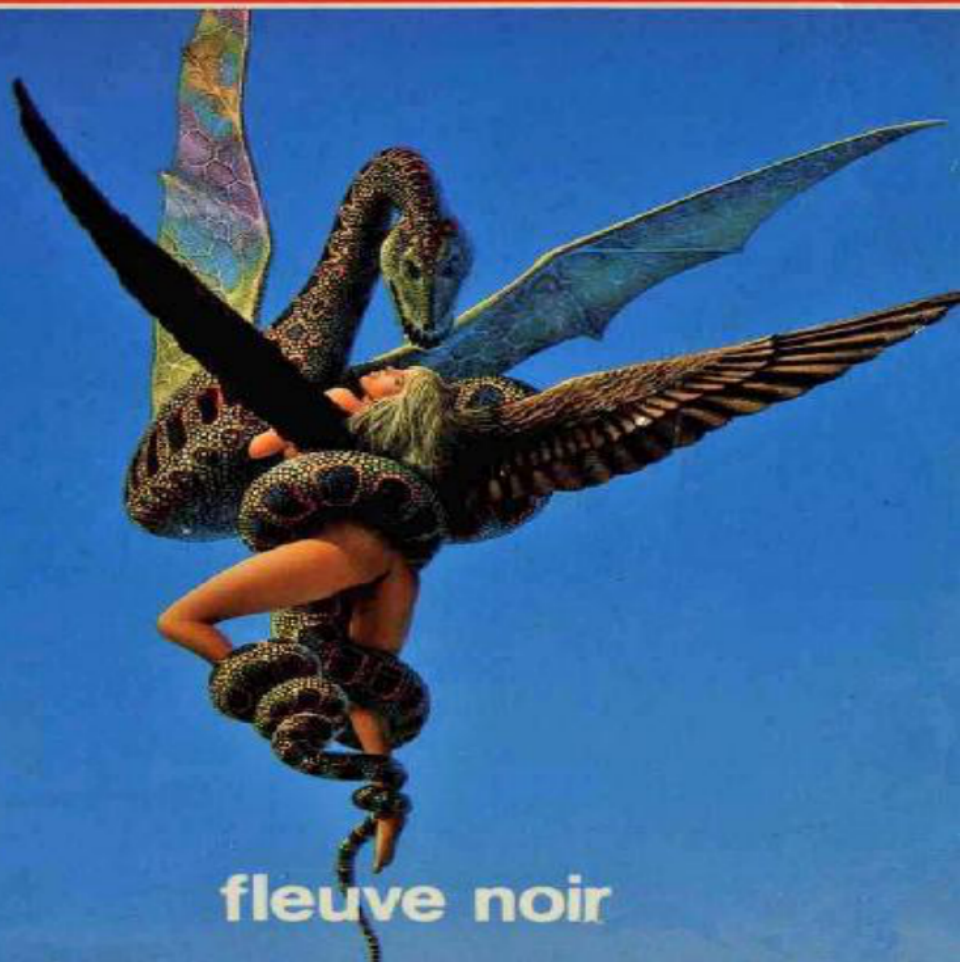
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

PIET LEGAY

GÉNÉRATION SATAN



fleuve noir

PIET LEGAY

GÉNÉRATION SATAN

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

6, rue Garancière – PARIS VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1984 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves

ISBN 2-265-02512-7

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le grand rapace poussa son cri aigu et s'envola dans le claquement rythmique de ses ailes cartilagineuses. La nuit rouge tombait. Très vite, comme toujours sur Tychar.

Une nuit étouffante, pleine des senteurs lourdes de la jungle. L'énorme soleil rouge qui se couchait sur les montagnes de porphyre allongeait démesurément les ombres des grands siloas.

Un à un, les hublots allumaient leurs yeux d'or à la périphérie des trois coupes de la station. Les projecteurs du périmètre de sécurité n'étaient pas encore branchés, mais déjà les joueurs de pass-flow désertaient le terrain en s'épongeant le visage et le torse.

Car il ne faisait pas bon se trouver « dehors » lorsque la nuit tombait sur Tychar...

Un hurlement résonna longuement, loin vers le sud, vers les gorges de Gvor, et plana un moment au-dessus de la jungle obscure. Quelque bête forcée par les « monstres » sans doute.

Talkor renversa son fauteuil en arrière et étira longuement son corps ankylosé. Ses yeux, irrités et rougis par la trop longue surveillance du scope radar, le piquaient douloureusement depuis une bonne heure déjà. Pour la centième fois peut-être, Talkor se dit qu'il irait dès demain consulter la doctoresse de la station, tout en sachant bien qu'il ne le ferait sûrement pas.

Il sentit Brenn arriver dans son dos. Brenn était toujours ponctuel ; jamais en avance, jamais en retard. Un vrai métronome ! Talkor observa sur la scintillance du grand écran le reflet de son coéquipier, de vingt ans son cadet.

Sans être beau, il avait un genre de profil grec que Talkor lui enviait plus encore que sa jeunesse. Le bruit courait qu'il tournait autour d'une des filles des spacecoms.

Théa !

Mais on disait tant de choses à la station ! N'importe quel regard, n'importe quel sourire était commenté à perte de vue. Était-ce à cause

de l'isolement ou de l'ennui ?

— Toujours à l'heure, hein ?

— Toujours, c'est une religion chez moi ! Quoi de neuf ?

— Un convoi en approche de Procyon. Le voici ! Sept hypernefs et quatre spacetankers type R-C.

Talkor désigna du doigt une sorte de pointillé luminescent.

— C'est tout ? Et ça ?

— Un astéroïde en dérive. Je l'ai signalé à la Station K. Elle le prendra en compte dès qu'il quittera notre champ.

Talkor massa un moment ses yeux d'albinos et bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— La routine, quoi, rien de bien exaltant. À demain !

Il se leva et quitta le central en marchant lourdement. Un moment l'envie lui prit de faire quelques pas dehors, mais il s'aperçut, par un des hublots blindés, que la nuit tombait et renonça. S'il se faisait surprendre « dehors » à cette heure, il était bon pour un blâme.

Autant aller dormir tout de suite...

*

* *

Au niveau trois de la Station T, le garde Kogan entendit l'appel et marcha vers l'interphone encastré dans le béton de la tour de surveillance.

— Kogan. J'écoute !

— Ici Lokar. Ouvre-moi : je monte !

— Tu as ce qu'il faut ?

— Tu parles !

— C'est parti !

Kogan enfonça la petite touche et le visage de Lokar dérapa hors de l'écran. Il l'entendit souffler en escaladant lourdement les marches métalliques de la tour de guet. L'homme surgit peu après sur la petite terrasse et brandit triomphalement une flasque d'Oldfolk, ce qui amena un sourire épanoui sur la large face ravinée de Kogan.

— Où as-tu piqué ça ?

L'autre émit un barrissement de joie.

— Tu devineras jamais ! Je l'ai jouée au straps avec un des ingénieurs des spacecoms !

— Et tu l'as plumé ! Ça devient monotone, ricana Kogan qui

connaissait, pour en avoir plusieurs fois fait les frais lui-même, les talents de Lokar au straps.

Celui-ci déboucha la flasque d'un coup de dent expert et pompa goulûment sur le col de cygne avant de roter avec satisfaction et de tendre le breuvage de feu à son camarade.

— Rien de nouveau ? demanda-t-il, la voix métamorphosée par la violence de l'alcool qu'il venait d'ingurgiter.

— Non. Tout le monde est rentré et toutes les rampes de sécurité se sont éclairées.

L'Oldfolk fit tousser Lokar. Il jeta un regard vague sur l'épaisse jungle qui moutonnait à perte de vue jusqu'aux falaises de porphyre.

— Tu sais..., je me demande parfois si tous ces beaux pièges fonctionneraient si un jour on avait à s'en servir ! Avec l'humidité qu'il y a !... Eh, stop ! Ma parole, mais tu as tout sifflé !

Lokar arracha des mains de Kogan sa flasque et recula, furieux.

— C'est tout de même un comble ! Si tu t'imagines que je me suis crevé à gagner ça pour que tu me la siffles sous le nez !

— Bof..., la manière dont tu l'as gagnée, tu sais ! renvoya Kogan d'une voix qui s'empâtait. Après tout, moi aussi je t'ai rendu service !

— Ah oui ? Tiens donc !

— T'aurais fini ta faction dans un drôle d'état si tu étais resté tout seul en tête à tête avec ton Oldfolk. Tu vois ça que Murdoch décide de faire une ronde et te trouve en train de roupiller comme un sonneur ?

Lokar haussa les épaules et posa soigneusement la flasque au pied du mur de béton.

— On est six gardes, ici. On sait qu'on ne sert à rien ! Et qu'on ne servira jamais à rien ! Alors, si on commence à se bouffer le foie...

Un long feulement courut dans la nuit. Très loin. Cette fois du côté des anciennes mines abandonnées et dont les vieilles galeries, disait-on, s'écroulaient l'une après l'autre au fil des années.

Sur la lune rousse se profila, fantomatique, un de ces oiseaux au vol lent et lourd et qui ressemblaient un peu aux ptérodactyles de la préhistoire terrestre.

— Six cent vingt-quatre ! lâcha triomphalement Kogan qui s'approchait de l'échelle de descente.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Six cent vingt-quatre, c'est le nombre de jours à rester encore ici sur cette p... de station à écouter brailler les hurleurs et à supporter votre sale tête à tous !

Lokar eut un rire sans joie.

— Si tu n'avais pas trafiqué dans les comptes des « appros » d'Orbital-III de Véga, tu ne serais pas là en « disciplinaire » et tu porterais encore tes galons !

Vexé, Kogan haussa les épaules, jeta un regard à la lisière de la jungle qu'il n'apercevait déjà plus qu'à travers les brumes de l'alcool et commença à descendre en titubant légèrement l'escalier en spirale.

*

* *

Eva Burly entendit deux légers coups contre sa porte. Ses lèvres, légèrement charnues et finement dessinées, esquissèrent un sourire gourmand. Par pure coquetterie, elle ne bougea pas. Ces secondes d'attente avaient quelque chose de délicieux par elles-mêmes.

Elle compta. Jusqu'à quatre seulement ! Sid n'était pas du genre patient. Surtout lorsqu'il avait envie d'elle.

Et Sidney Wool avait souvent envie de son corps à elle, Eva Burly.

Trois coups nettement plus forts trahirent son agacement. Eva allongea paresseusement la main et libéra le loquet magnétique. L'écoutille se souleva aussitôt.

Sid apparut, toujours beau comme un dieu grec et musclé comme un taureau. Sid avait les épaules larges et les hanches étroites. Ses hanches surtout avaient toujours fasciné Eva.

Elle et lui s'étaient plu dès qu'ils s'étaient vus. Au premier coup d'œil ! Dès quelle avait débarqué dans la Station T. Elle était devenue sa maîtresse quelques semaines plus tard, lorsqu'elle s'était rendu compte que les seules distractions de « T » étaient le straps qu'elle avait en horreur, le psycho-rêve et la vidéothèque qui ne délivrait que de vieux programmes !

Eva n'aimait pas Sid à proprement parler ; elle aimait seulement se faire prendre par lui : elle en avait fait son jouet.

Mais, bien qu'il jouât parfaitement la comédie, elle songeait parfois qu'il en était de même de son côté...

Elle provoqua l'abaissement de l'écoutille d'un mouvement du poignet et lui tourna le dos, se pelotonnant sous la mince feuille de mylar qui, laissant deviner son corps nu, la rendait plus excitante encore.

Un délicieux frisson l'électrisa lorsqu'elle sentit son souffle chaud sur sa nuque. La morsure qui suivit la fit vibrer tout entière. Elle se retourna à demi, déjà consentante, déjà offerte.

Et tout de suite leurs bouches se mêlèrent tandis qu'il pesait sur elle

de toute la lourdeur de son corps d'athlète.

— Sid !... Sid, je t'en prie... pas si vite !

— Pas si vite ! Pas si vite ! Je n'ai pensé qu'à toi toute cette journée. Tu me rends fou...

Il arracha littéralement le mince drap de mylar et elle apparut totalement nue dans toute la plénitude de ses formes juvéniles. Un instant, ils restèrent ainsi, l'un contre l'autre, comme si bouger eût rompu un charme.

Brusquement, il la prit aux épaules et roula sur lui-même, l'entraînant sur lui. Il aimait par-dessus tout, pendant qu'il lui faisait l'amour, voir son visage se métamorphoser, se creuser sous l'effet du plaisir qui sourdait en elle.

— Sid !

Les yeux révoltés déjà, elle rejeta le buste en arrière lorsqu'il l'empala. Lèvres pincées, le souffle court, elle attendait la venue de l'homme.

Mais il ne bougeait pas, prolongeant l'attente, guettant les premiers frémissements du plaisir.

Il ne piocha en elle qu'au bout d'une éternité. Un gémissement filtra des lèvres de la jeune femme, un gémissement qui était aussi un appel. Elle attendait le choc d'un coup de boutoir, elle n'eut qu'une lente mais savante caresse.

— Sid... s'il te plaît...

Mais, les yeux à demi fermés, ses hanches étroitement soudées à celles de la jeune femme, il ne voulait rien entendre. Lentement il obligea Eva à se courber sur lui et enferma dans ses lèvres la pointe agacée d'un sein qui vibrait à chaque inspiration. Eva ferma les yeux. Elle aimait ce double contact de leur chair, cette double communion de leurs sens.

Brutalement il s'enfonça de nouveau en elle, si fort qu'elle eut un spasme, si fort qu'elle crut défaillir.

Et puis de nouveau l'attente. Encore une fois. L'immobilité de deux corps totalement soudés, totalement soumis à leurs sens.

Ce fut elle qui cria la première ! Incapable de se retenir plus longtemps, elle mordit dans son épaule nue et houla brutalement des hanches. Il voulut l'immobiliser, enfoncer ses ongles dans sa chair, l'empêcher de lui arracher ce déferlement torride qui achevait tous leurs ébats.

Mais, les traits ravagés par la volupté, le corps n'obéissant plus qu'à lui-même, Eva s'abandonnait enfin au plus vieux rythme du monde. Son visage extatique, ses yeux fermés sur un sourire irréel trahissaient

la lente montée de son plaisir.

Soudain, succombant à son tour, il bascula sur lui-même, la fit rouler sur le lit et l'écartela.

*

* *

L'ingénieur Bosley marchait vers la périphérie de la tour de tracking. À cette heure, les coursives de la station étaient désertes. Ceux qui n'étaient pas de service devaient être au bar ou dans leur studio-cabine.

Le contrôleur était passé tout à l'heure et avait constaté sur le tableau d'appel électronique que chacun avait fait jouer son code, indiquant par là qu'il était rentré à l'abri du dôme de la station. Ensuite les portes extérieures avaient été verrouillées. Surtout celles qui donnaient sur l'aire d'atterrissage et sur les terrains de sport.

Bosley tenait un long tube à la main. Une simple vidéo, mais celle-ci était couplée avec un intensificateur de brillance permettant de prendre des clichés de la jungle même dans l'obscurité.

De la lisière bien sûr.

Pas question de pénétrer à l'intérieur ! Trop de monstres y rôdaient. Ces monstres à forme humaine dont Bosley, comme tout le monde, ne savait rien, le fascinaient. Et son rêve était de pouvoir en saisir un en vidéo-relief.

Naturellement c'était interdit. Comme il était interdit de sortir de la base de nuit. Mais c'était aussi la seule manière d'avoir la chance d'en apercevoir un. Et aussi une occasion de se distraire, ce qui était inestimable ici !

Jusqu'à présent Bosley avait fait chou blanc.

Un bruit de pas. Il s'immobilisa. Qui pouvait marcher à cette heure dans le quartier des régulateurs thermiques ?

Profitant d'une porte entrebâillée, il se réfugia dans un petit atelier de stockage et attendit.

Le pas approchait, lourd, curieusement hésitant. Bosley retint sa respiration. Mais lorsque l'ombre énorme passa devant lui, il faillit éclater de rire. Ce n'était qu'un garde. Un garde dont il ne se rappelait pas le nom ; mais une chose était sûre : il était ivre. Et si son pas était si hésitant, c'était qu'il titubait d'un côté du couloir à l'autre, lamentablement.

Bosley ne put s'empêcher d'éprouver un vague sentiment de pitié pour ces gardes de la station. Tout le monde savait qu'ils ne servaient

à rien. Même eux le savaient ! Tout le monde savait aussi que tous avaient été « mutés disciplinairement » sur Tychar.

Lorsque l'homme fut loin, il se risqua hors de sa cachette et gagna l'une des portes extérieures du dôme. Il l'entrebâilla, sortit et la referma précipitamment.

Rien, pas un bruit dans la nuit rouge.

Il se plaqua au béton extérieur pour ne pas être aperçu du garde de faction dans la tourelle.

L'air était chaud, plus encore que d'habitude. Une lune sanglante se hissait péniblement dans un ciel lourd de nuages. À cent mètres de là, en limite de la zone vitrifiée au laser, commençait l'obscur falaise de la jungle.

Assuré d'être seul, Bosley gagna rapidement une des petites échelles métalliques dont les éléments étaient encastrés dans le béton. Avant qu'il ait fait dix pas, la touffeur de l'air lui plaqua un film de sueur sur le visage. Mais qu'importe : cette nuit, il apercevrait peut-être un de ces « monstres » dont on parlait tant et qu'on ne voyait jamais.

On racontait pourtant que certaines nuits quelques-uns, en quête de pitance, venaient fouiller le tas d'ordures de la station.

Mais on disait tant de choses...

Au quarantième échelon, Bosley s'arrêta pour souffler. L'aérien du gigantesque radiotélescope sifflait doucement dans le vent chaud de la nuit équatoriale de Tychar.

Bosley atteignit la petite plate-forme d'entretien et de graissage au moment où un coup de vent brusque faisait mugir les feuilles alvéolées des tareks dont les racines aériennes s'agitèrent comme des cheveux de sorcière.

Il s'adossa à la coupole de béton et attendit.

Bien sûr, cette nuit, comme toutes les autres, il ne se passerait rien. Et bien sûr aussi le matin le surprendrait endormi sur sa plate-forme.

N'empêche ! Ramener chez lui, sur Procyon, des vidéos des monstres de Tychar : quel succès !

CHAPITRE II

L'immense oiseau, plus noir encore que le ciel noir, décrivit une orbe sous les nuages qui se bousculaient sous l'énorme lune rouge. Brusquement, il replia ses ailes de chauve-souris géante sous lui et se laissa tomber comme une pierre.

Bosley, qui l'apercevait très bien dans son intensificateur de lumière, songea que pour inoffensifs qu'ils fussent, ces rapaces n'en étaient pas moins hideux.

Au terme d'un vertigineux piqué, une fraction de seconde avant de percuter la masse dense du feuillage, le tropor écarta de nouveau les membranes de ses ailes, parut rebondir sur les dernières couches d'air, fila en oblique et s'engloutit dans un grand siloa.

Bosley poussa un grognement de satisfaction. Il avait pris trois fois le tropor en vol. Jamais il n'en avait observé de si près. Pour une fois, il ne rentrerait pas épuisé et complètement bredouille au petit matin !

D'une manière générale, les tropors évitaient de s'approcher des trois demi-sphères de la Station T. Il est vrai qu'autrefois, avant que ce soit interdit, les gardes s'amusaient à les descendre en vol à grands coups de lanceur thermique !

Brusquement, résonna un puissant battement d'ailes. L'immense oiseau poussa son cri plaintif et jaillit littéralement hors du feuillage dont les feuilles-disques continuèrent à claquer derrière lui. Le tropor rasa longuement les frondaisons avant de s'élever en zigzags précipités vers les nuages rouges.

Bosley fronça les sourcils. L'attitude de ce pacifique et lourd volatile, qui se complaisait d'habitude dans un vol lent et rectiligne, était anormale.

Il « sonda » silencieusement la lisière noire de son appareil mais n'aperçut qu'un monstrueux entrelacs de racines reptiliennes, de nœuds de lianes ou de feuilles alvéolées.

... Quoi ! Je n'ai pas rêvé ! Quelque chose a bien fait fuir ce tropor...

Il écarquilla les yeux. La nuit était devenue beaucoup trop noire. Follement excité soudain, il sentit sa fièvre retomber à mesure que croissait sa déception.

Il bâilla deux ou trois fois, papillota des yeux et poussa un long soupir.

Brusquement une ombre !

Bosley cessa de respirer. Illusion d'optique ? Phantasme né de la nuit ? Quelque chose venait de passer fugitivement devant un tronc plus clair que les autres. Comme s'il voulait prendre une vidéo, Bosley porta son appareil à ses yeux et brancha une nouvelle fois l'intensificateur de lumière.

La lisière lui apparut, opalescente, artificiellement verdâtre, irréelle. Mais déserte.

Il haussa les épaules.

... Idiot ! Je suis idiot ! Je me suis trompé une fois de plus. D'ailleurs la nuit est bien trop avancée maintenant et...

Il tressaillit. Quelque chose avait bougé. Cette fois, il en était sûr ! Une ombre, ou peut-être même une forme. Et c'est ce qui expliquait pourquoi le tropor, qui visiblement cherchait un gîte pour la nuit, s'était envolé à tire-d'aile.

Une fois de plus, Bosley retint son souffle et écarquilla les yeux. Et une fois de plus il n'y avait plus rien. Plus rien que le puissant et lent frémissement de la jungle immense de Tychar.

... Par tous les chiens d'Orion, j'ai presque eu peur ! frémit-il. Je commence à devenir complètement cinglé !

Il s'appliqua à respirer un grand coup et tourna doucement la tête vers la tour de guet et son unique meurtrière horizontale. Derrière elle, le garde montait chaque nuit une veille qu'il pensait vigilante.

Oui, il avait eu peur ! Une peur insensée. L'espace d'une seconde, il avait même regretté de s'être aventuré de nuit – en dépit des interdictions – hors de l'abri étanche de la coupole de béton.

... C'est idiot : on finit par se faire des idées, après on les « voit » et puis... Qu'est-ce que c'est que ça ?

Cette fois Bosley avait sursauté – si violemment que son vidéo, en équilibre sur ses genoux serrés, avait bien failli basculer, révélant ainsi sa présence en cascasant jusqu'au sol sur les poutrelles métalliques du radio-télescope. Cette fois l'ombre n'avait pas fait que bouger : elle avait avancé. Elle s'était MATÉRIALISÉE !

Il ouvrit des yeux ronds – incrédules – lorsqu'il détecta une autre forme derrière la première. Toutes deux avançaient en claudiquant lourdement dans le no man's land défriché entre la jungle et la station.

La peur liquéfia son cerveau. Cette fois c'étaient eux ! C'étaient « les monstres ». Ceux dont on ne connaissait même pas l'origine ; des mutants au cerveau déréglé venus d'on ne savait où !

Bosley serra les dents, ne pouvant détacher son regard des deux silhouettes imprécises qui avançaient dans le plus grand silence. Du coup, il en oublia jusqu'à son vidéo ; le scoop de sa vie !

« ... Oui, ce sont eux ! Ils approchent... Non, ils ne peuvent pas me voir... Sûrement ils cherchent le dépôt à ordures... De toute façon je ne risque rien : ils ne peuvent pas me voir, se répéta-t-il pour s'en persuader lui-même... Et puis les sentinelles électroniques vont les déchiqueter ! »

Ah oui ! Les « sentinelles électroniques », ces mines enfouies dans le sol partiellement vitrifié et qui étaient réactivées par émission radio chaque soir. Certainement, elles allaient sauter ! Il fallait quelles sautent. C'était même étonnant que les deux « monstres » aient pu tant avancer sans avoir été criblés par les tétraèdres acérés projetés par leur déflagration. »

Bosley, plus mort que vif, réalisa brutalement qu'il était venu pour prendre des vidéos, que c'était le moment, et qu'il n'y en aurait jamais plus d'autre ! Que d'ici une seconde ou deux les sentinelles électroniques allaient transformer ces êtres difformes en charpie sanglante !

Il saisit son appareil d'une main tremblante, brancha l'illuminateur et fusilla littéralement les deux monstrueuses créatures. Elles étaient énormes. Deux mètres. Peut-être un peu plus. Avec un crâne obtus et un faciès simiesque accusé. Elles marchaient dans le silence le plus absolu en posant un pied-ventouse après l'autre comme si elles patageaient dans un marécage.

Au bout d'un instant, l'une d'entre elles s'arrêta. Bosley, terrorisé, sentit presque physiquement son regard peser sur lui.

« ... Non, ce n'est pas possible... Elle ne PEUT PAS me voir ! Personne ne peut me voir ! Et puis elle va sauter ! Elle va sauter ! »

L'autre créature s'arrêta à son tour. De longs cheveux noirs lui faisaient comme une crinière qui lui battait les mollets. Elle fit un geste et se remit lourdement en marche, obliquant légèrement.

« ... La poterne ! songea Bosley, atterré. Elle se dirige vers la poterne ! Mais pourquoi les sentinelles automatiques ne fonctionnent-elles pas ? Pourquoi ? De toute façon, le garde va les descendre. Sûr ! Il les laisse seulement approcher, voilà tout ! Pour être sûr de son coup... »

Il avait brutalement l'impression aiguë de vivre un cauchemar éveillé. Les deux bêtes à forme humanoïde étaient tout près

maintenant. Elles avaient traversé les trois quarts de la zone vitrifiée et il ne s'était RIEN passé. Dix, quinze, vingt mines auraient dû exploser ! Et le garde ? Que faisait le garde ? Pourquoi ne tirait-il pas lui aussi ?

Il eut envie de hurler – pour le réveiller – et se souvint en un éclair qu'il avait aperçu un des gardes ivre à la périphérie de la station. L'autre était-il dans le même état ?

Hurler, c'était aussi dévoiler sa présence. Et lui était à l'EXTÉRIEUR de la coupole.

Bosley se pinça les lèvres si fort que la trace de ses dents y demeura imprimée. Oui, c'était un cauchemar ; rien ne fonctionnait. Pourquoi ? À croire que toute la base était tombée en léthargie !

Il tourna une fois de plus la tête vers la tourelle du garde. Mais la meurtrière restait muette, désespérément muette. Maintenant les monstres étaient tout proches. Il aurait pu déceler leur souffle rauque s'il n'y avait eu le bruissement profond de la jungle.

Bosley étreignit inutilement son vidéo. Il songea à tous ceux qui, à cette heure, dormaient dans leur studio climatisé, en parfaite sécurité, à l'abri du blindage de béton. Et lui était plaqué dessus, mais à l'extérieur ! Comme une mouche sur une vitre !

Il avait l'impression que son cœur, brusquement affolé, n'arrivait plus à pomper un sang qui s'épaississait au fil de sa terreur et cognait comme un gong fou dans sa poitrine. S'il l'avait pu, en cet instant, il se serait incrusté dans le béton !

L'un des monstres était parvenu tout contre la coupole maintenant. Bosley vit avec épouvante qu'il semblait flairer le vent. Un moment, il leva la tête vers l'étrange échafaudage du parabolique. Ses yeux étaient énormes, asymétriques. Cette vision dura quelques fractions de seconde, guère plus. Bosley, recroquevillé sur son étroite plate-forme, eut l'impression que cela durait un siècle.

Il perçut un râle. Bref. Presque inaudible. Les deux créatures se rejoignirent. Curieusement, elles s'immobilisèrent l'une face à l'autre. Bosley, les yeux exorbités, eut l'effrayante impression qu'elles correspondaient entre elles selon un procédé dont il ignorait tout.

Elles se remirent en marche, pesamment. Cette fois, les deux horribles masses de chair se dirigeaient vers la petite poterne ouest. Bosley sentit soudain son cœur cogner plus fort lorsqu'il vit l'une des ombres poser une « main » énorme sur la porte.

— Ohhhh ! Non !

Avec horreur, il distingua le battant qui s'écartait. D'abord légèrement. On sentait que la bête à forme humaine hésitait à s'aventurer à l'intérieur. Puis elle rabattit le panneau d'acier de sa

poigne herculéenne. Le terrifiant feulement résonna encore une fois dans la nuit.

Cri de triomphe ou appel ?

La lune rouge se découvrit un instant et les deux monstres furent éclairés de biais. Bosley, horrifié, vit leur face énorme, leur gueule de cynocéphale, dont les babines se retroussaient sous la poussée d'une dentition anarchique, s'éclairer d'un rictus sauvage. L'une derrière l'autre, les deux créatures pénétrèrent dans la station.

Le trille aigu d'un cri de femme le fit sursauter. Et tout aussitôt le central de tracking s'emplit de hurlements de frayeur.

— Regardez ! Regardez, ce sont eux ! hurlait une voix hystérique. Ils sont entrés !

Les deux vantaux de la pièce du radiotélescope venaient de s'ouvrir avec fracas, presque arrachés de leurs gonds par une force prodigieuse, quasi surhumaine. Une dizaine de créatures effrayantes se bousculaient déjà, envahissant la salle de tracking en grondant sourdement. Deux informaticiens, surpris dans leur coquille de relaxation, furent littéralement happés et broyés par la cohue.

Une sorte de gnome, au crâne disproportionné pour sa petitesse, attrapa le cube d'un terminal radio, le souleva à bout de bras, et le lança en avant, fracassant le scope de télésurveillance.

Lorsque Brenn aperçut deux créatures en train de se disputer le corps d'une des techniciennes, il comprit qu'il allait mourir.

— Tu n'as rien entendu ?

Sidney Wool se leva sur un coude. Le sommeil alourdisait encore ses paupières. Eva et lui avaient continué à faire l'amour si tard qu'ils n'en pouvaient plus.

— Non... Et qu'est-ce que j'aurais dû entendre ?

La jeune femme se redressa et dans ce mouvement le drap glissa, révélant une épaule ronde et soyeuse marbrée de bleus.

— Une sorte de rumeur... Tu ne sens rien ?

Narines palpitantes, elle huma l'air tiède en donnant l'impression qu'elle flairait le vent.

— Qu'est-ce que je suis censé sentir ?

— Le feu !

— Tu rêves ! On n'a jamais vu une base de tracking brûler !

— N'empêche...

Il se retourna sur le dos et, saisissant le cou de la jeune femme, il l'attira doucement mais fermement sur lui.

— Sid ! Je travaille demain ! Je vais avoir de ces yeux ! Non, laisse-

moi.

Elle l'écarta d'un geste affectueux.

— Je suis sûre qu'il y a quelque chose qui crame. Tu n'as rien laissé branché ?

— Je te jure que non.

Il s'assit brusquement, les yeux fixés sur la porte. Tout à coup, il tendit le doigt.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?

Une fumerolle bleuâtre fusait sous le battant et rampait sur le plancher.

— Bon sang ! Dans la cursive !

Il sauta hors du lit, enroula la mince pellicule de mylar autour de ses reins et provoqua le soulèvement de l'écoutille.

Tout de suite les deux amants comprirent qu'une catastrophe était arrivée.

La fumée dans le couloir était terriblement dense. Sid, qui avait eu l'imprudence de faire un pas en avant, suffoqua aussitôt. Un vertige le saisit. Il recula précipitamment.

Pas assez vite pourtant ! Un poing disproportionné, que l'on aurait dit sorti du néant, percuta son visage. Sous l'effet de l'impact, il se retrouva au centre de la petite chambre et sentit immédiatement le sang ruisseler sur ses joues.

C'est alors que le gnome effrayant émergea de la fumée, poussé dans la pièce par ceux qui se bousculaient derrière lui.

CHAPITRE III

Mort de peur, Bosley, qui pendant des heures n'osa bouger d'un millimètre sur sa plate-forme, assista terrorisé au massacre de ses compagnons.

En fait, même si quelques corps avaient été sauvagement traînés à l'extérieur, il ne vit pas ce qui se passait sous le dôme de béton.

Mais il l'ENTENDIT. Pendant des heures, des hurlements et des supplications à glacer le sang jaillirent de la porte où se bouscullaient les monstres. Trois fois la « femme blanche » apparut, silhouette irréaliste, flottant dans l'ombre des silos. Au milieu de la nuit se produisit une explosion. Cela venait du secteur des groupes électrogènes. Une partie des lumières s'éteignit aussitôt et le massacre se poursuivit désormais de cursive en cursive, d'étage en étage dans une nuit totale.

Grelottant de terreur, Bosley se boucha les oreilles à plusieurs reprises pour ne plus entendre les longs hurlements qui parfois dominaient le bruit de verre pulvérisé, le choc des meubles fracassés au sol et l'horrible ronflement des monstres ivres de sang.

Au petit jour, alors que l'énorme lune de Tychar plongeait dans la jungle, les derniers cris, les ultimes râles se firent plus rares, s'estompèrent peu à peu et cessèrent enfin.

Torturé par la soif, Bosley écouta passionnément le profond mugissement du vent sur les feuilles alvéolées. Non ! Il ne se passait plus rien. Il était seul. Désespérément seul au milieu d'innombrables corps déchiquetés.

Il osa enfin poser le pied sur l'étroite échelle métallique qui courait contre le flanc de la station. Lentement, prêt à remonter au moindre signe d'une présence, il descendit jusqu'au sol.

Un être étrange, qui semblait issu du croisement d'une divinité mythique et d'une femme de Vêga, et dont le corps avait été criblé d'éclats, gisait sur le dos près de la poterne vers laquelle un bien mystérieux instinct de meurtre l'avait poussé jusqu'à ses dernières forces.

Bosley frémit en croisant son regard vitreux et décrivit un large détour pour ne pas l'enjamber.

Il faillit suffoquer lorsqu'il pénétra dans la coursive périphérique et peu s'en fallut qu'il ne hurle de terreur en posant le pied sur la masse inerte et molle d'un corps dont il n'avait pu déceler la présence.

Attiré vers le centre de la station comme un papillon vers la lumière, il tituba plus qu'il ne marcha en direction des salles de tracking. La lueur diffuse qui tombait en oblique des hublots lui donnait l'impression d'avancer dans les coursives d'un vaisseau coulé dont les hublots résisteraient encore à la pression de l'eau.

Lorsqu'il découvrit la première salle labo, celle des codeurs-décodeurs, une nausée l'obligea à se cramponner au mur. Tout avait été brisé, émietté, lacéré avec une rage sans pareille. Même les corps qui jonchaient le sol.

Bosley faillit faire demi-tour, se rappela qu'il avait oublié, une fois de plus, de verrouiller la porte d'entrée et préféra avancer encore et encore. Le silence était tel qu'il percevait sa propre respiration comme un bruit de forge.

Aussi eut-il l'impression de devenir fou lorsque, de derrière une console de télé-analyse du scanner de recherche, une tête se leva doucement.

— Noooon ! hurla-t-il, épouvanté.

Sa voix était méconnaissable.

Une chevelure – blonde – ensuite un visage – un visage ravagé d'angoisse – enfin deux épaules et le corps d'une femme.

— Moea !

Ils restèrent un long moment l'un en face de l'autre, debout sur le tapis de débris et sans qu'un seul des deux soit seulement capable d'esquisser un mouvement vers l'autre.

— Moea ! Moea ! Tu es vivante... Tu as donc échappé toi aussi !

La jeune technicienne du tracking eut un mouvement des lèvres. Mais aucun son ne filtra de sa gorge nouée.

Bosley s'avança enfin et entoura ses épaules d'un bras affectueux, curieusement rassuré à l'idée de n'être plus seul dans cet enfer de mort et de silence.

— Comment leur as-tu échappé ?

Elle ne put répondre mais tourna la tête vers une grille d'aération arrachée de ses gonds. Il comprit qu'elle s'était réfugiée dans la gaine de la soufflerie avant que les monstres, trop occupés à détruire ou à tuer tout ce qui se présentait devant eux, n'atteignent le fond de la grande salle.

— Viens ! Viens, ordonna-t-il. Ne restons pas là. Je vais devenir fou...

Il l'entraîna au second niveau. La jeune femme se laissait faire sans résistance, comme en léthargie, posant sur chaque objet le regard glacé de ses yeux fixes. Son visage restait vide de toute expression.

Quelque chose crépitait dans un des coins de la salle des spacecoms. Bosley s'y précipita, ivre d'un espoir fou. Mais ce n'étaient que des étincelles qui couraient le long d'un conducteur éventré.

— Moea, il faut remettre un émetteur en service ! Il le faut ! C'est le seul moyen pour nous de faire savoir ce qui s'est passé ici !

Étonné, il l'entendit enfin répondre d'une voix qui – il est vrai – n'était plus tout à fait la sienne.

— À quoi bon ! Les monstres vont revenir...

Il frémit rien qu'à ce rappel et ne put s'empêcher de se tourner vers la porte de la salle des émetteurs. Mais rien ne bougeait, et surtout pas le cadavre affalé en travers de la porte : celui de Brenn, l'ingénieur de permanence.

— Mais non, ils ne reviendront pas ! Je les ai vus partir. Tous. L'un après l'autre.

Sortant lentement de son état de choc, elle se pencha et ramassa un écheveau de jacks fichés dans une boîte de dérivation.

— Ils ont tout pulvérisé ! Tout ! Je les ai vus faire derrière la grille... À croire qu'ils étaient intelligents. Qu'ils VOULAIENT tout casser.

— Mais ils SONT intelligents... Ils n'ont pas la même intelligence que nous, voilà tout !

Il s'approcha d'un émetteur. Aucune aiguille ne tremblotait plus dans les multiples cadrans.

— Plus de jus...

Il se retourna vers la jeune technicienne restée immobile, désarmée, sa boîte de jacks à la main.

— Je vais aux électrogènes... S'il est possible d'en retaper un...

Comme il se dirigeait vers la porte ovale, elle le rattrapa en deux bons éperdus.

— Ne me laisse pas ! Non, ne me laisse pas. Je ne veux plus rester seule. Jamais !

D'autorité, elle lui prit la main.

CHAPITRE IV

Par le puits antigravifique central, les deux hommes gagnèrent la soute B qui servait au catapultage des modules de descente et d'exploration.

Comme toujours, il y régnait un froid de loup et un vacarme de tous les diables.

Les trois Y.T.B.M., leur dard effilé pointé vers le sas d'expulsion, donnaient l'impression de se ramasser sur leur sabot de catapultage comme des sprinters sur leur starting-block. Des jets d'azote liquide se vaporisaient près des tuyaux à plasma. Une foule de techniciens « de pont », comme on continuait à les appeler, allaient et venaient, affairés.

— Transfert six minutes ! articula la voix synthétique.

Holmes s'immobilisa, jambes écartées, près de la plaque élévatrice pour laisser aux derniers des vingt hommes qui allaient débarquer avec lui le temps de pénétrer dans les flancs du spacemodule.

— Qu'est-ce que vous en pensez, Stanrock ? demanda-t-il en passant la main sur ses cheveux crépus. Je veux dire... qu'est-ce que vous en pensez VRAIMENT ?

— Rien. Bien sûr, ce n'est pas un canular. Ce... comment déjà...

— Bosley !

— Oui, Bosley a bien parlé de morts. J'entends encore sa voix à la radio. Mais pour les monstres... À mon avis, ça ne tient pas debout. D'abord d'où viendraient-ils, ces soi-disant monstres de légende ?

... Évacuation des personnels de maintenance.

— Fermeture des sas – Déflecteurs de jet en position haute – Sabot de catapultage sur « manuel »...

— De la révolte des mineurs, bien entendu ! On en a assez parlé... D'ailleurs Tychar n'est rentrée dans l'Histoire qu'à cause de ça !

La plaque élévatrice, qui était remontée dans les flancs de l'Y.T.B.M., redescendit avec un chuintement régulier. Les deux officiers des gardes galactiques y embarquèrent aussitôt.

— Mais voyons ! Les derniers monstres sont morts il y a quelque quatre générations !

— Ah oui ? Mais qui est allé compter leurs cadavres dans la jungle ?

Holmes se racla le fond de la gorge. Lui aussi était heureux que Stanrock ait posé cette question. D'autant plus que l'Y.T.B.M., qui maintenant avait pénétré dans la force de gravité de Tychar, donnait l'impression de chuter comme une pierre.

— Oui... Le commodore Landgraf nous en a touché quelques mots juste après le déroutage. Et puis j'ai été à la mémothèque du bord aussi... Encore qu'il n'y avait pas grand-chose. Pratiquement toutes les informations sur cette révolte ont été classifiées !

— Si grave que ça ?

— Il faut dire que le *Head Galactic Council* n'a pas bonne conscience à ce sujet. Il y a des fautes commises. Des fautes graves ! Impardonnables !

Comme Stanrock tournait vers son chef un regard interrogateur, celui-ci continua tandis que les premiers effets de la décélération commençaient à se faire sentir, le spacemodule éventrant les premières strates de l'atmosphère :

— C'était il y a environ un siècle. Peut-être un peu plus. Tychar venait à peine d'être ouverte à la colonisation et une foule de chercheurs, de géologues et d'aventuriers s'y baladaient, tous prêts à s'étriper pour la moindre pépite de sybellium. Ils échangeaient leur santé et parfois leur vie contre la découverte d'océans de jungles et de marécages. Mais de sybellium, point du tout !

Holmes commençait à éprouver une certaine gêne respiratoire et son visage noir semblait déformé, tiré vers le bas. C'est d'une voix pâteuse qu'il continua :

— ... Il est vite apparu à l'A.P.H.G. (1) que Tychar n'avait ni sol, ni sous-sol, ni rien qui puisse être intéressant. Par ailleurs, cette planète orbite bien trop loin des grands flux commerciaux. Elle stoppa l'immigration. Ce fut la panique ; il y eut de véritables combats entre géologues et mineurs.

— Il y avait donc des mines !

Tandis que Holmes, tout comme Stanrock et les vingt hommes derrière eux, avaient l'impression qu'un poids de plus en plus lourd comprimait leurs poumons, il repensa aux rares vidéo-mémoires qu'il avait dénichés à bord du Chattanooga. Notamment une séquence tournée dans les galeries minières elles-mêmes et qui montrait les premiers pourparlers entre gardes noirs et mineurs.

— Oui... plusieurs. Les géologues avaient détecté des strates de

zermium à faible profondeur. Pas grand-chose, à vrai dire...

— Eh bien ? Le zermium sert au plastalliage et...

— Et à la même époque étaient mises en exploitation les grandes mines à ciel ouvert des satellites de Jupiter ! Et là, c'était du minerai à l'état pur sur des millions de kilomètres carrés ! Les cours se sont effondrés...

Le shuttle tossa soudain comme s'il « engageait » en auto-rotation. Les deux pilotes dialoguèrent un bref instant et sélectionnèrent une dizaine de touches sur leur clavier multicolore. Dans une série de craquements puissants, de très minces ailerons courbes émergèrent de quelques centimètres du blindage surchauffé.

— Et alors ? haleta Stanrock avec l'impression que son cœur n'avait plus de sang à pulser.

— La révolte a... Par tous les chiens d'Orion, j'étouffe !... La révolte a débuté là ! Quand les milliers d'immigrants ont réalisé que le reste de l'univers les laissait tomber, ils ont pris Swest, la ville principale, et bloqué le spatioport.

— Fichtre ! Et les gardes noirs ?

Holmes fut long à répondre. On avait l'impression que l'Y.T.B.M. s'était transformé en toboggan géant.

— Il y a eu... d'après ce que j'en sais (je vous ai dit que tout avait été plus ou moins classé après l'affaire)..., il y a bien eu un essai de contre-attaque des gardes noirs. Mais il faut bien savoir que tous les colons étaient armés. Tychar restait une planète encore pratiquement inconnue ! Bref, les gardes noirs se sont quasiment fait massacrer pour les arrêter une petite couple d'heures avant qu'ils n'investissent le spatioport.

— Bien sûr, ils pouvaient tous quitter Tychar où ils s'attendaient à crever de faim !

— Et c'est là, exactement là, que se situe le drame. Il n'y avait plus rien pour les arrêter ! Ivres de leur victoire, ils cassaient tout, brûlaient tout, tuaient, violaient. Tout s'est joué en vingt minutes. Pour laisser aux quatre derniers shuttles emportant les autorités officielles le temps de décoller, le H.G.C. a passé l'ordre au cosmocruiser de recueil en orbite autour de Tychar d'envoyer trois Tridents.

— Quoi ! Des Tridents de la guerre des Zones ? Mais ils sont...

— Exact ! La foule des mutins a été totalement dispersée. Les survivants, je veux dire ceux qui n'ont pas été carbonisés par les flashes initiaux, ont été irradiés à mort.

Les deux hommes conservèrent un long moment de silence.

Étrangement, l'Y.T.B.M. semblait plus stable et la décélération s'amenuisait de seconde en seconde. Quelque chose s'était désarrimé à l'arrière et cognait à chaque coup de roulis.

— Température coque ?

— Huit cents. Douze cents sur le dard.

— Température extérieure ?

— Moins cinquante.

— Bien ! Contrôle trajectoire balistique.

Le copilote, dont Stanrock ignorait le nom, étendit son bras et commença à tracer d'impensables asymptotes sur un écran.

— Dès lors il n'y eut plus un seul transfert d'êtres humains ou de quoi que ce soit entre Tychar et le reste de la Fédération. Tychar retourna dans la nuit. Et comme le H.G.C. n'était pas tellement fier de la décision qu'il avait prise, il classa tous les documents et enterra l'affaire, poursuivit Holmes... Ah ! La vidéo !

L'écran frontal venait de s'allumer de nouveau. Sweally avait dû démuseler les caméras. Cette fois, l'horizon s'était fait rigoureusement plat. Une épaisse jungle entrecoupée par la toile d'araignée des fleuves et des marécages apparaissait, renvoyant la lumière rouge du soleil.

— Et ensuite ? demanda Stanrock.

— Eh bien, Second ! La suite, je m'en doute sans la connaître. Interdiction a été faite à tout vaisseau d'approcher de Tychar et les années ont passé. Les irradiés sont morts l'un après l'autre, plus ou moins rapidement selon la dose qu'ils avaient encaissée, et tout a sombré dans l'oubli.

— Eh bien ! c'est du joli au moins !

— Un demi-siècle après, une équipe d'intervention a été envoyée. Elle a visité les anciennes mines, le spatioport envahi par la jungle, a découvert quelques squelettes. Rien d'autre. Vingt-cinq ans plus tard, après la guerre des Zones, des grosses têtes se sont avisées que Tychar, de la constellation d'Ursus Minor, était remarquablement placée le long de la trajectoire stellaire 16 : celle des grands convois miniers d'Altair. Une station du type T, c'est-à-dire...

— Radiotélescope, scanner et émetteur « Wasp ».

— Exact. Bref ils ont construit la même station sur Io de Jupiter ou Phobos de Mars. À plusieurs reprises, des rapports font état d'apparitions fugaces dans la jungle, d'êtres difformes. (Ça, c'est le commodore Landgraf qui me l'a dit.) Tout le monde a bien sûr compris qu'il s'agissait des ultimes descendants des irradiés. D'après les textes, ils étaient devenus herbivores... (ou anthropophages, je ne sais plus) et n'avaient plus rien d'humain...

— Écart cent trois kilomètres en queue de trajectoire.

Sweally ne put retenir un sifflement d'autosatisfaction.

— Ça, pour une « percée », c'est une « percée » !

Le mugissement des vérins résonna dans tout le bord, annonçant la sortie graduelle des ailerons. Et tout de suite les filets de condensation filèrent sur des kilomètres derrière l'Y.T.B.M.

— Du reste ils n'étaient pas vraiment hostiles et restaient à l'écart, poursuivit Holmes. Un champ de sentinelles électroniques a tout de même été placé autour de la station qui vit quasiment en circuit fermé. Il y avait aussi une petite garnison. Pas grand-chose.

— Et... jamais d'incidents ?

— Jamais. Pendant plus d'un demi-siècle. À tel point que cette affaire de mutants descendant des grands irradiés de Swest, qui avait fait couler tant d'encre cent ans plus tôt, était presque devenue une fable, une légende...

— Attention ! Mise à feu tuyères quatre et six ! Lancer des gyros. Trajectoire à deux mille huit cents tours et pas avant. C'est vu ?

Le jeune copilote acquiesça docilement. Tout le monde perçut un crissement qui évoluait du grave à l'aigu pour virer vers l'inaudible. Et brusquement un coup de canon. L'Y.T.B.M. était redevenu un engin pilote. C'est-à-dire qu'il maîtrisait sa vitesse.

— Et combien étaient-ils à l'intérieur ? Je veux dire à la Station T ?

— Vingt-deux.

— Quel massacre !

— Celui qui a appelé était ingénieur du tracking. Il y avait aussi une jeune femme, analyste sur bandes. Le malheur, c'est qu'ils ont brusquement cessé d'émettre il y a plus de vingt heures.

— Sweally ? Combien ?

— Sept minutes ! J'allais vous appeler. L'altitude est de cent dix mille pieds. Avec la rectification que je vais faire, on va tomber pile !

— Stanrock ?

— Commandant !

— Dans quelques minutes, vous irez avertir les hommes. On risque d'avoir à débarquer en catastrophe... si les monstres sont revenus les achever !

Une violente vibration parcourut l'Y.T.B.M., du dard à l'empennage. Presque aussitôt il embarda violemment pendant quelques secondes. Holmes tourna la tête vers Stanrock qui s'était déjà dessanglé.

— On vient de passer en subsonique. Allez-y maintenant !

Stanrock, avant de passer dans le module de transport, jeta un coup

d'œil sur l'écran holographique. Le shuttle avait perdu les trois quarts de son altitude et étiré ses longues ailes courbes qui déchiraient l'air glacé avec un rugissement à peine audible de l'intérieur. Des collines et des marécages glissaient avec une lenteur toute apparente.

Lorsque Stanrock pénétra dans le module, tous les sarcophages avaient été automatiquement ouverts et avaient basculé en position verticale pour permettre aux gardes d'en jaillir plus vite.

— Atterrissage cinq minutes. Ouvrez les racks. Sortez vos armes. Attention, on ne sait pas ce que l'on va trouver en bas. Alors ouvrez l'œil.

— Ils ne répondent toujours pas ? demanda l'un des deux chefs de groupe.

— Non. Aucune liaison. Le débarquement se fera par l'arrière. Sur le plan incliné. Le lanceur thermique lourd en dernier. Premier bond : cinquante mètres autour du module. Dispositif de protection rapprochée. Ensuite vous attendez les ordres. Branchez vos radios de casque. Question ?

Il n'y avait pas de question. Chacun s'était jeté sur son équipement. Stanrock retourna près de Holmes.

— Poser : deux minutes. Attention, on y va droit ! avertit Sweally sans se retourner.

Il se passa quelques secondes, puis :

— La voilà !

Simultanément, la clairière apparut. Simple point blanchâtre sur le moutonnement mauve de la jungle. Le spacemodule, réorientant ses tuyères, commença à se laisser descendre en oblique. De plus en plus vite.

— Rien ne bouge, observa Stanrock qui écarquillait les yeux.

Holmes se leva et agrafa sur son torse la mince pellicule de temper qui stoppait tout rayonnement laser pendant cinq secondes.

— Ils ont dû se claquemurer à l'intérieur ! Après un coup pareil...

L'arrivée, comme toujours, se passa en un éclair. Les arbres, la clairière, le sol et les trois dômes de la station grandirent démesurément. Dans un tonnerre d'Apocalypse, Sweally inversa le flux des six tuyères. Le space module oscilla lourdement et prit, avec un rien de brutalité, contact avec le sol brûlé.

— Déverrouillez ! Tous dehors ! hurla Holmes.

Stanrock se retrouva courant, courbé sur son arme, pour s'éloigner de l'Y.T.B.M. surchauffé. La première chose qu'il aperçut fut le cadavre démesurément enflé d'un géant dont le crâne avait une curieuse forme oblongue. Son corps, couvert de fines écailles, avait été

littéralement criblé des tétraèdres d'une sentinelle électronique.

— Stop sur place !

Holmes avait crié. Chacun des vingt gardes s'immobilisa en cercle autour de l'Y.T.B.M., certains surveillant la lisière, les autres le champ de cadavres et les coupoles de la station.

— En tout cas ils n'ont pas fichu en l'air le radiotélescope, entendit Stanrock dans sa radio de casque.

— Ils ont tout de même cramé l'unité énergétique, envoya celui-ci au transvox.

— Rien ne bouge en tout cas, observa Holmes qui épiait le mugissement, nouveau pour lui, des siloas.

Il fit un geste de la main.

La moitié des gardes commença à progresser vers la périphérie de la grande coupole. L'autre restant face aux arbres.

— Personne dans le mirador, observa Stanrock. Je crois que...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. La poterne ovale venait d'être brutalement rabattue. Une silhouette en jaillit. À cet instant, ce fut un véritable miracle si personne ne tira.

Une femme ! Celle-ci portait le justaucorps vert émeraude des analystes.

— Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! hurla-t-elle du plus loin qu'elle put se faire entendre.

Comme une folle, elle traversa la ligne formée par les gardes. Holmes, un peu en arrière, obliqua pour l'intercepter.

— Arrêtez ! Vous ne risquez plus rien !

Peine perdue : elle l'évita d'un bref crochet.

— Ne me touchez pas ! Ne me touchez pas !

Perplexe, il la regarda continuer à courir droit sur le shuttle et s'engouffrer dans la soute béante.

— Un rien secouée, la fille ! Ses nerfs ont lâché.

— Il y a de quoi, commandant ! rétorqua Stanrock qui venait de faire un large détour pour éviter le corps éventré d'une sorte d'humanoïde dont le frontal blanchâtre, excessivement bombé, lui donnait l'apparence d'une tête de méduse.

— Attention, en voilà un autre !

Toutes les radios de casque résonnèrent ensemble. Effectivement une nouvelle silhouette venait d'apparaître près de l'étroite poterne. L'homme avançait les mains tendues en avant, comme ébloui par le soleil.

— Par ici ! Venez par ici ! appela Stanrock, qui était le plus près.

— ... Ce doit être l'ingénieur, murmura Holmes qui avait omis de shunter son transvox.

L'homme troua la ligne des gardes et se précipita vers lui. Peut-être parce que sa position un peu en retrait l'avait désigné comme étant le chef.

— Merci d'être venu ! Oh ! Merci d'être enfin arrivé, haleta-t-il... Mon nom est Bosley. Jack Ulmer Franck Bosley.

— C'est vous qui avez envoyé les messages ?

— Oui... Oui, c'est moi. Avec Moea, nous avons réussi à remettre un des groupes énergétiques et un émetteur H.P. en charge. Mais il nous a lâchés au bout de huit heures. On n'espérait plus être secourus.

La face noire de Holmes se fendit d'un bon sourire. Un sourire qu'il voulait rassurant.

— Bien sûr que si ! Dès que la Station T a cessé d'envoyer ses messages de routine, tout l'univers a été alerté. Disons que votre S.O.S. n'a fait que précipiter les choses !

Stanrock approchait à grands pas. C'était la première fois qu'il foulait le sol de Tychar et il s'étonnait de l'épaisseur du lichen spongieux dans lequel il s'enfonçait jusqu'aux chevilles. Il tendit la main à Bosley et celui-ci la considéra avec des yeux encore agrandis par l'horreur. Il est vrai que vivre trois jours et trois nuits dans les coursives obscures et jonchées de cadavres de la station aurait eu de quoi rendre fou le plus endurci.

— Merci d'être venu ! Merci d'être venu ! répéta-t-il comme un automate, sans lâcher la main de Holmes, l'étreignant comme si elle eût été une bouée de sauvetage !

— Stanrock ! Faites investir la station. Vous me rendrez compte dès que vous en aurez exploré chaque recoin. Ensuite... Eh bien ensuite, nous nous occuperons des cadavres. Les nôtres seront inhumés et ceux des monstres incinérés au lanceur thermique lourd.

— Bien, commandant !

— Ensuite j'appellerai le Chattanooga par les émetteurs de l'Y.T.B.M.

— Bien, commandant !

Stanrock tourna les talons.

— Hé, vous autres ! Le groupe 1 : direction la poterne. Le 2, en surveillance face aux lisières.

Et attention à la zone des sentinelles automatiques.

Lentement, dans le plus grand silence, la moitié des gardes de la

Force commença à converger vers l'unique ouverture de la Station T. Celle par laquelle étaient entrées la mort et l'épouvante.

— Mais où étiez-vous à cet instant ? demanda, six heures plus tard, Holmes qui, avec Stanrock et Bosley, s'étaient réfugiés dans le bureau de trajectographie ravagé.

Il aurait bien voulu entendre aussi la jeune femme, Moea, mais celle-ci refusait obstinément de sortir du shuttle et, après avoir sangloté des heures durant, se cantonnait maintenant dans un silence proche de la folie.

Bosley se mordit les lèvres, jetant des yeux hagards tout autour de lui, sur les scopes crevés et les débris de lympar qui jonchaient le sol comme des paillettes de diamant.

— Eh bien oui, où étiez-vous quand ils sont arrivés ? Expliquez-moi ! Comment ça s'est passé ?

— Je me trouvais dans la... dans le secteur B. Celui du carburant-plaquettes de la centrale Énergie, mentit-il. Quand j'ai entendu le bruit, je suis sorti et je les ai vus qui avançaient dans la salle de tracking.

— Alors ?

— J'ai compris que tout était fichu. J'ai couru m'enfermer dans les chambres froides de conservation des stocks nutritifs... À cette heure-ci, je serais mort gelé s'ils n'avaient pas détruit la centrale d'énergie.

Stanrock, qui l'observait de biais, eut l'impression qu'il mentait, mais chassa cette idée. Après tout, Bosley n'avait aucune raison de mentir.

— Mais combien étaient-ils ?

— Je ne sais pas... Une centaine peut-être. Oui, c'est ça : une centaine au moins. Mais parmi eux, beaucoup étaient doués d'une force colossale.

— Mais pourquoi cette rage de tuer ?

Bosley haussa ses épaules maigres.

— Parce que ce sont des monstres.

Holmes secoua la tête. Tout ce qu'il avait pu lire, voir ou entendre sur les monstres de Tychar prouvait qu'il n'y avait pas la moindre agressivité dans l'obscurité de leur cerveau atrophié.

Alors pourquoi d'un seul coup ce besoin de meurtre ?

Deux gardes noirs traversèrent la pièce, portant un brancard dans lequel oscillait une forme horriblement boursoufflée. Un morceau de la bâche qui la recouvrait avait glissé et révélait l'existence d'un groin simiesque.

— C'est bien, Bosley, je vais appeler le Chattanooga. Vous, que voulez-vous faire ? Nous aider ou bien...

— Partir ! Partir... Avec le shuttle ! Tout de suite !

Holmes déplaça ses longues jambes.

— Le mieux serait de vous enfermer dans votre silo d'habitation et de commencer à rédiger le rapport le plus détaillé possible sur ce que vous avez vécu.

— Mais...

— Désolé de vous décevoir, Bosley, mais l'Y.T.B.M. ne décollera pas d'ici sans nous. Venez, Second, allons appeler Landgraf.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes sortaient de la coupole de béton. D'un même réflexe, ils détournèrent les yeux pour ne pas voir les éblouissants jets de lumière qui convergeaient vers un tas de corps inertes et ne pas entendre les horribles grésillements qui s'ensuivaient.

— Tout de même, commandant, les gardes auraient dû...

— Les gardes étaient ivres morts ! On m'a rendu compte de la présence d'une flasque d'Ambor dans la tourelle de guet. Ça explique tout...

— Mais pas la porte ouverte !

— Bah ! La discipline était tellement relâchée et une telle agression tellement improbable qu'ils ne devaient même plus prendre la peine de la verrouiller.

— Bon Dieu ! Regardez celui-là, commandant, regardez sa tête !

Ils s'arrêtèrent devant un cadavre mi-homme mi-bête mais dont le visage était l'exacte réplique de celui d'un homme de Céphée. Un étrange sourire glacé étirait les commissures de ses lèvres bleuies. Le reste du corps, couvert d'écailles cartilagineuses, avait été entièrement lacéré par les tétraèdres.

— Au fond, commandant, après ce que vous m'avez appris, ils me font plutôt pitié.

— Pitié ? Après ce qu'ils ont fait ici ?

— Qui leur a déréglé le cerveau ? Qui en a fait des monstres ?

— Il fallait sauver...

— Sauver qui ? L'intelligentsia de Tychar qui pliait bagage pour aller faire fortune ailleurs, laissant derrière elle les colons crever de faim sur un planétoïde inexploitable ?

— D'accord avec vous, Second ! Venez, ne perdons pas de temps.

Ils s'écartèrent des cadavres que deux gardes enlevaient avec une évidente répugnance.

— En attendant, il ne faut pas oublier que ce ne sont que des monstres, Second ! Et rien d'autre.

— Ni non plus que leurs pères étaient des humains, commandant ! répliqua Stanrock d'une voix sourde.

À cet instant précis, il était loin de se douter que, du fond de la jungle, le regard de deux yeux, deux immenses yeux noirs, venait de s'attacher à lui.

CHAPITRE V

— Débarquez !

L'ordre de Holmes résonna dans tous les casques à l'instant précis où Sweally coupait les six tuyères pour permettre aux hommes de s'éjecter du spacemodule. Celui-ci, après une approche oblique, venait de se poser au milieu des ruines de Swest, l'ancien village des mineurs.

Chacun des vingt gardes noirs jaillit hors de l'appareil qui redécolla quelques secondes plus tard dans un hurlement dantesque.

Stanrock essayait de se dépêtrer des racines d'un siloa qui, en croissant, avait disloqué les murs d'alpax d'un hangar lorsque Holmes l'appela :

— Second, je pars en tête dans la rue principale. Vous me couvrez.

— Compris. Ici, rien n'a bougé.

— On ne les retrouvera jamais dans cette jungle, mais les ordres du Chattanooga sont là !

Stanrock, qui avait posé son lanceur thermique sur une fourche, entendit un lointain « En avant, vous autres » et vit, quelques secondes plus tard, défiler les gardes du premier groupe. Il fit démarrer le sien à son tour.

Les ruines de Swest avaient été choisies sur carte par Holmes en accord avec Landgraf, car elles se trouvaient à moins de douze kilomètres de la Station T. Les trois autres mines qui aient jamais été exploitées : Satoz, Complex I et Whirlo étant respectivement à cent, deux cent trente et mille huit cents kilomètres, il était peu probable que les monstres soient venus de si loin pour cette tuerie. Attaque « coordonnée » et « intelligente », ce qui était bien là le plus effrayant !

Le silence qui régnait dans les ruines semblait prouver que leurs belles déductions, pour « logiques » qu'elles soient, étaient totalement fausses.

Les ruines et les tumuli de blocs de béton recouverts par la jungle

prouvaient que ceux que l'on appelait les monstres de Tychar ne gêtaient pas là.

— Second, je tourne sur ma droite. Je me dirige vers l'arche écroulée.

— Je vous colle aux talons.

L'œil et l'oreille aux aguets, le groupe 2 se coula silencieusement sous les fougères arborescentes. Le soleil de Ptor était à son zénith et la chaleur épouvantable faisait ruisseler le visage des hommes.

Stanrock, en passant sous un pipe-line aérien rongé par l'humidité, songea que ceux qu'ils cherchaient à massacrer maintenant étaient les descendants génétiques, monstrueusement mutilés, des mineurs abandonnés un siècle plus tôt. Il songea aussi que c'était un peu comme si on les abandonnait pour la deuxième fois.

À dire vrai, le lieutenant Edward Stanrock, en dépit de l'instinctive répugnance que lui inspiraient ces « mutants », ne pouvait se défendre d'éprouver une certaine pitié à leur égard.

Peut-être parce qu'il serait honteusement facile de carboniser au pulsator des êtres totalement nus, ne connaissant même pas ce que pouvait signifier l'instinct de survie (La manière dont ils s'étaient jetés contre la barrière des sentinelles électroniques le prouvait amplement) ou peut-être simplement parce que lui et les vingt gardes qui l'accompagnaient avaient un cerveau.

Et eux pas.

— Je viens d'atteindre un pont écroulé sur un ancien plan d'eau. Mais il est asséché. Rejoignez-moi, Second !

— Compris.

Stanrock, tout à ses pensées, pressa le pas, aussitôt imité par les dix gardes qui progressaient en demi-cercle autour de lui. Ils eurent quelque mal à franchir un énorme éboulis, sans doute les vestiges d'un grand bâtiment, et débouchèrent sur ce qui avait dû être la place centrale de Swest. Des racines chevelues avaient, au fil des décennies, arraché les dalles du sol, transformant la grande place en un chaos anarchique que le soleil, maintenant bas sur l'horizon, éclairait en lumière rasante.

— Stop sur place ! ordonna Stanrock.

Laissant ses hommes derrière lui, il traversa l'ancien forum en diagonale et rejoignit Holmes.

La chaleur était devenue épouvantable car les blocs géants renvoyaient maintenant celle qu'ils avaient encaissée au long du jour. La grande face noire de Holmes était constellée de milliers de gouttelettes de sueur.

— Qu'en pensez-vous, Second ?

— Beaucoup de sueur pour rien !

Holmes laissa un instant planer son regard sur ses hommes écroulés dans toutes les positions sur les dalles brûlantes, puis haussa les épaules.

— Que voulez-vous ! Après ce qu'ils ont fait, c'est sûr qu'ils se terrent quelque part ! Mais comment voulez-vous « ratisser » chaque kilomètre carré de cette jungle ? Même du temps de l'essai de colonisation, il paraît que les immigrants ne s'y aventuraient que sur la pointe des pieds ! Autant chercher une aiguille dans une botte de foin...

Comme pour donner plus de poids à ses paroles, un souffle d'air brûlant vint faire mugir sinistrement les feuilles alvéolées des siloas. Un garde se déplaça légèrement dans la lumière rouge du crépuscule et son ombre parut géante sur les dalles lézardées.

— Moi, ce qui me surprend, lança Stanrock, c'est que pour fuir et se terrer, il faut avoir une conscience collective : donc une forme d'intelligence.

— Peut-être sont-ils moins fous que nos grosses têtes l'avaient envisagé. C'était si « confortable » d'avoir décidé qu'ils étaient fous...

— Mais moi, il n'y a pas que ça qui m'étonne ! Teax ?

Un homme, affalé contre une branche, tourna la tête.

— Commandant ?

— Appelle l'Y.T.B.M. Inutile de continuer à cuire ici, on ne trouvera plus rien.

L'homme pencha la tête vers son poste pectoral et entreprit d'émettre.

— Oui, continua Holmes, comme je vous le disais tout à l'heure, il n'y a pas que leur intelligence – aussi primaire soit-elle – qui me surprenne. Je ne m'explique pas cet ordre de Landgraf. Il n'est pas homme à donner des consignes pareilles.

Stanrock passa la main dans ses longs cheveux blonds devenus poisseux de sueur. Il se souvenait très bien de la scène. Cela s'était passé dans la sphère de cosmonavigation du Chattanooga où ils s'étaient isolés. Le visage étrangement durci, le commodore Landgraf s'adressait à Holmes :

— Ce sont des bêtes malfaisantes : TUEZ-LES TOUTES. Sans exception ! Aucun contact avec elles. Ne laissez rien de vivant derrière vous ! Rien !

— Pourquoi une telle rage de tuer, Second ?

Stanrock évita le regard que Holmes dardait sur lui.

— Pour effacer notre mauvaise conscience collective ! On n'a pas lieu d'être fier d'avoir fabriqué ces... ces mutants. De toute façon, cet ordre ne vient pas de lui, commandant. Je suis certain que c'est la réaction du Conseil Suprême.

— Vous pensez ?

— Ce massacre de mineurs a dû faire de sacrés remous en son temps ! Inutile de le faire resurgir, même si un peu plus d'un siècle s'est écoulé depuis. C'est exactement ce qu'on appelle un génocide, n'est-ce pas ?

Holmes dédiait à son Second un regard de sympathie lorsque son transmetteur l'appela :

— C'est fait, commandant, il décolle.

— Bien. Connectez la radio-balise, qu'il se pose ici.

Il porta son transvox de poignet à ses lèvres de manière à être entendu de tous.

— Évacuez la place. Désactivez les « thermiques ». Tout le monde sur la lisière ouest : l'Y.T.B.M. arrive.

Çà et là, des gardes surgirent des ruines et convergèrent vers ce qui avait dû être une statue. Mais le temps, tout autant que les missiles Trident, avaient fait leur œuvre et il ne restait d'elle que des morceaux disloqués à l'assaut desquels se lançaient les lichens.

Holmes posa son thermique entre deux pierres et avala deux tablettes de Tramix pour lutter contre la chaleur de plus en plus oppressante. Stanrock n'avait pas pris les siennes et il le regretta (sans pourtant oser lui en demander). Le silence restait inquiétant. Même les ptérodactyles n'arrivaient plus à prendre leur envol dans l'air surchauffé et restaient juchés, la tête en bas, à la cime des silos.

Stanrock, en contemplant les corps des gardes du groupe d'intervention allongés au sol, ne put s'empêcher de frémir. Tout ici sentait la mort. Il avait devant les yeux le même spectacle que lorsque le missile avait dû percuter.

Il se secoua, presque victime d'un éblouissement, et préféra faire quelques pas pour ne pas succomber à la torpeur générale. Ce qui lui permit de constater que si quelques gardes essayaient stoïquement de conserver un œil entrouvert, la plupart semblaient dans un sommeil proche de la léthargie.

Le cri vrilla ses tympans.

Il se retourna d'un bloc, scrutant la lisière. IL était là. Dressé dans la lumière. LUI, c'était un homme. Un homme merveilleusement beau et dont le corps sculptural, les pectoraux puissants et les hanches fines le

faisaient ressembler à quelque statue de dieu antique.

Seuls les trois mètres de sa taille prouvaient que cette... créature, même si elle restait humaine, n'était pas comme LES AUTRES.

Le géant n'avait pas eu un geste pour poursuivre le garde affolé qui, à moitié somnolent, avait dû pratiquement le voir surgir sous ses pieds. Il restait simplement là, l'air profondément surpris par la présence de ces petits hommes, semblables à lui, et dont il découvrait la présence dans des ruines qui visiblement lui étaient familières.

À son apparition, tout le monde s'était dressé. Personne n'avait tiré.

Brusquement le géant eut un grand sourire qui illumina son beau visage. Il tendit la main vers l'un des gardes qui avait soigneusement reculé sur une dizaine de mètres. Il paraissait plus amusé qu'effrayé par la présence de ces nains.

« ... On ne va tout de même pas le massacrer..., songea instinctivement Stanrock, qui n'avait pas pensé à réactiver son pulsator... Tuer une merveille pareille ! »

— Orghhh !

Le cri rauque, puissant, prouvait lui aussi que cet Apollon n'était plus « entièrement » un humain. Même si sa bonne face débonnaire reflétait toujours un lumineux sourire.

Il fit un signe. Levant au-dessus de sa tête une main semblable à un énorme battoir. À cet instant, la voix anormalement rauque de Holmes résonna dans les casques :

— Groupe 2... Feu ! Abattez-le ! Abattez cet ho... ce monstre. Feu ! Qu'attendez-vous ? Par tous les chiens d'Orion, abattez-le !

Un, deux, puis trois jets de lumière cohérente convergèrent sur la statue vivante. Elle fit une sorte de bond en arrière, poussa un grognement étouffé et plia doucement les genoux. Une dernière émission laser trancha son crâne avec la précision d'un scalpel.

Stanrock réalisa alors que Holmes avait directement commandé « son groupe ».

Surmontant son écoëurement, il s'approcha du grand cadavre et nota qu'en dépit de la couche de crasse, de sueur et de poussière qui recouvrait son corps magnifique, ce géant était blond.

— C'est vous qui avez tiré le premier, Traps ?

— Oui, Second.

— Félicitations. Bon réflexe ! Tout le monde roupillait ici !

Un sifflement aigu, qui allait en s'amplifiant. Chacun leva la tête. Ailerons hypersustentateurs entièrement déployés, le module d'interception se décrochait du ciel rouge, exactement à la verticale de

l'ancien forum de Swest.

Stanrock, comme beaucoup sans doute, le vit approcher avec un indicible soulagement.

Dès que l'Y.T.B.M. eut fini de soulever son habituelle tempête de poussière et de carboniser tout ce qui pouvait brûler autour de lui, les hommes commencèrent à pénétrer dans sa soute unique en deux longues files parallèles.

Stanrock, resté seul à la lisière de la jungle, jeta un dernier regard au grand corps, si magnifique seulement quelques minutes plus tôt. Il tournait les talons lorsqu'il entendit le pas de Holmes sonner sur les dalles de béton.

D'un geste du doigt, le grand Noir fit signe à Stanrock de débrancher son micro-émetteur. Lorsqu'ils furent isolés, il attaqua :

— Vous attendiez quoi pour donner l'ordre de tuer ? Qu'il vous tue un ou deux gardes ?

— Je m'excuse, commandant.

— Non, ne vous excusez pas. La vérité, c'est que vous étiez sensible à sa beauté. La vérité, c'est que vous ne VOULIEZ pas le tuer. C'est ça, n'est-ce pas ?

— C'est ça, commandant !

Curieusement, Holmes ne semblait pas hostile. Alors qu'ils marchaient à leur tour vers le spacemodule qui crépitait de toutes ses tôles surchauffées, il se mit à rire.

— Je ne vous en veux pas... Cette apparition était tellement... comment dirais-je... théâtrale, surprenante ! J'ai hésité moi aussi. J'aurais lâchement préféré que ce soit vous qui donniez cet ordre de tir, Second... Après j'ai eu peur : alors ça a été plus facile.

— Vous, commandant ?

— Croyez-vous que la peur soit exclusivement réservée à la race des Seconds ?...

Ils prirent pied sur la rampe qui se releva dès qu'ils eurent traversé la soute où leurs hommes avaient rejoint leur sarcophage.

— Allez-y, Sweally. Décollage ! Retour à la Station T !

L'Y.T.B.M. s'arracha du sol quelques minutes plus tard et s'éleva verticalement, déflecteurs braqués à quatre-vingt-dix degrés. Stanrock buvait littéralement des yeux les ruines de la ville oubliée, totalement encerclée par la jungle dense.

— Vous savez, je ne vous en veux pas, Edward !

Stanrock regarda Holmes, surpris par le fait, que pour la première fois celui-ci eût employé son prénom.

— Merci, commandant... Mais je ne pensais plus à ça.

— Ah ? Et à quoi pensiez-vous donc ?

— Que ces ruines n'ont JAMAIS RESSEMBLÉ À CELLES D'UNE
VILLE MINIÈRE !

CHAPITRE VI

La fulgurance du laser fit cligner les yeux de Stanrock. Cette fois, le mince rayon avait cloué la créature contre le roc. Elle eut un spasme brusque, puis commença à glisser sur le côté. Sa tête énorme, percée de deux ouïes étranges, heurta durement les pierres dans sa chute.

— Commandant ! cria Stanrock au transvox. On rentre dans la grotte ?

— Stop sur place... Ne prenez pas de risques ! Stop sur place !

— Mais ils se sont tous réfugiés à l'intérieur ! C'est le moment de...

— Second, obéissez ! Je ne veux pas que vous rentriez dans ce gouffre seul. Compris ?

Jamais Holmes n'avait eu une voix aussi dure. Edward Stanrock s'en fit la remarque. Il songea aussi que peut-être il voulait pénétrer le premier dans la grotte.

Histoire de se faire mousser plus tard, à l'occasion de son futur rapport...

— Stop sur place. Tous en ligne face à l'ouverture !

Deux coups de lanceur thermique vitrifièrent le sol et quelques débris de granit s'écroulèrent en gouttelettes rutilantes.

Lancé de l'intérieur, un véritable quartier de roc fit vibrer le sol en roulant sur la pente. Deux gardes noirs déménagèrent en catastrophe pour ne pas être écrasés. Dans leur dos, l'Y.T.B.M., qui ne s'était pas réellement posé, redécollait dans un rugissement assourdissant.

Appuyé contre un monolithe, Stanrock, totalement sourd, tourna la tête vers le minuscule lac au bas de la pente.

Holmes et son groupe 1 achevaient un travail commencé vingt minutes plus tôt. Les pulsions éblouissantes des thermiques s'entrecroisaient et provoquaient d'étonnants geysers de vapeur blanche en touchant la surface de l'eau.

Ce combat, ou plutôt ce lamentable massacre comme le pensait Stanrock, n'était que l'aboutissement d'une longue recherche à la fois logique et systématique. Holmes s'était basé sur l'idée que, pour

subsister, tout être vivant a besoin d'eau. Il avait donc envoyé l'Y.T.B.M. trois jours durant, à très haute altitude pour qu'il ne soit pas repéré, prendre des clichés de tous les lacs, les lagunes et les méandres des rivières environnants.

Il s'appuyait sur le fait que les monstres n'avaient pu parcourir plus de cent kilomètres dans la jungle depuis le massacre de la Station T.

Et il avait raison.

Il se trouvait dans l'Y.T.B.M. quand il avait repéré les créatures qui, ignorant l'œil des télé-vidéos braquées sur elles du haut du ciel, continuaient à s'ébattre dans un petit lac. Stanrock n'oublierait jamais les hurlements de Holmes lorsqu'il l'avait aussitôt appelé pour remettre sur pied les groupes 1 et 2.

— Attention !

Une tête hideuse, véritable gargouille vivante, venait de s'élever par-dessus une anfractuosité des rocs. Cinq pulsators groupèrent leur tir dans un éclair multiple.

— Second ? Situation !

— Ils sont une dizaine dans la grotte. Je pensais qu'il fallait profiter de la panique.

— Pas question ! Attendez-nous ! Nous les avons presque « finis » ici.

— Et s'il y a plusieurs issues ?

— Je prends le risque.

Stanrock ne put s'empêcher de trouver le mot particulièrement horrible.

— Entendu. J'attends !

Stanrock posa sur une racine son « thermique » dont le métal, surchauffé par le soleil de feu, lui brûlait les doigts et frotta ses mains poisseuses l'une contre l'autre.

Il entendait derrière lui le groupe de Holmes qui escaladait la pente et les pierres qui se détachaient sous les pas des gardes. Quelques secondes encore et ils débouchèrent des branches entremêlées des tareks dont les feuilles-disques cognaient lourdement les unes contre les autres dans un bruit incessant. Holmes surgit à son tour, grande silhouette longue et maigre dont la face noire contrastait avec celle de ses hommes. Il avançait sans effort apparent de sa longue foulée souple là où les autres ahaïaient, visiblement hors d'haleine.

— Second, où êtes-vous ?

— Sur votre droite, commandant ! Près de l'arbre abattu.

Holmes obliqua aussitôt. Lorsqu'il fut à portée de voix, il attaqua

sans attendre :

— Combien sont-ils ?

— Une dizaine. Guère plus. Les autres ont été abattus sur la pente.

Holmes plissa les paupières pour tenter de discerner quelque chose derrière l'entrée obscure de la caverne, mais le soleil était mal placé et lui arrivait droit dans les yeux.

— Savez-vous que plusieurs d'entre eux nous ont carrément attaqués ?

— Chaque espèce... je suppose qu'on peut appeler cela des « espèces »... possède une intelligence à un degré qui lui est propre.

— Mouais... En tout cas, cela ne vole pas haut. Et, par Belpor, qu'ils sont hideux !

Il s'épongea le front d'un revers de bras et essaya, une fois de plus sans succès, de deviner ce qu'il allait découvrir en s'aventurant dans l'obscurité.

— Allons, finissons-en ! décida-t-il. Je vous jure que si je n'avais pas vu ce qu'ils ont fait à la station, je ne serais pas fier de ce que je fais en ce moment !

— Et qui vous dit qu'ils n'étaient pas obligés de le faire ?

— Vous êtes fou, Second ! Pourquoi dites-vous une chose pareille ?

Stanrock jeta vers son chef un regard interloqué.

— Moi ? Mais je n'ai rien dit, commandant.

Holmes fronça les sourcils et regarda Stanrock de biais un bref instant avant de reporter son attention sur la fracture rocheuse.

— Je prends la tête avec deux gardes. Vous restez derrière avec trois autres, mais vous rentrez quelques secondes après moi. Le reste : en cercle face à la falaise dans le cas où il y aurait des fuyards.

— Si on avait pris le thermique lourd, on aurait pu faire ébouler l'entrée sur eux.

— Non. Je veux prendre des hologrammes de tous les cadavres. Landgraf me l'a confidentiellement ordonné hier. Ça aussi, ça doit directement venir du H.G.C., comme vous disiez !

— Eh bien ! je préfère que ce soit vous que moi qui soyez chargé de ce job !

Holmes fit une grimace, observa encore longuement l'entrée béante de la caverne, désigna deux hommes et commença l'escalade du cône d'éboulis.

Tout à coup, dans un silence absolu, éclata un long rugissement. Un rugissement que jamais une gorge humaine n'aurait pu produire. Et tout de suite la voûte fut éclairée par les scalpels de feu des

thermiques.

Stanrock eut le temps d'apercevoir une créature de cauchemar se ruer en avant. Cinq décharges convergèrent sur elle, la stoppant net. Et presque aussitôt une avalanche de pierres et de quartiers de rocs s'abattit tout autour des gardes, les plus lourdes roulant jusqu'au cône d'éboulis.

À cet instant, une voix affolée à la radio :

— Le commandant vient d'être touché ! Le commandant vient d'être touché !

— Sbrodjes ! Impossible ! songea intérieurement Stanrock.

Il resta un instant à vaciller d'une jambe sur l'autre, hésitant sur la conduite à tenir.

— Ils emmènent le commandant !

— À tous ! hurla Stanrock. En avant !

Les gardes s'arrachèrent du sol brûlant et foncèrent droit devant eux. Stanrock pénétra en même temps qu'eux dans l'ombre fétide de la grotte-habitat. Peu s'en fallut qu'il ne carbonise un garde qui, terrorisé par ce qu'il venait d'apercevoir, reflua vers lui en pleine panique.

— Ils... ils l'emmènent, Second ! Ils l'emmènent !

Continuant sur leur élan, les gardes tiraient à l'horizontale. Une vraie nappe de feu dont la raison n'était que d'éclairer par des flashes pratiquement ininterrompus l'ensemble de la caverne. Stanrock sautait par-dessus un corps totalement difforme et qui se tordait sur le sol, secoué de convulsions, lorsque le message frappa ses écouteurs :

— Par ici, Second ! On l'a !

En même temps une lourde pierre, lancée à toute volée, vint faire jaillir un chapelet d'étincelles à dix centimètres de sa tête. Stanrock fit un bond de côté et tira au jugé. Trois fois.

Il repéra les deux gardes penchés au-dessus du corps de Holmes.

— Commandant ? Commandant ? Vous m'entendez, commandant ?

— Je crois que c'est inutile, Second ! Regardez.

Le garde le plus proche tira en oblique sur une paroi proche. Dans un bref éclair, Stanrock aperçut le visage de Holmes. Ce n'était qu'une pulpe de chairs éclatées. Il avait dû prendre un quartier de roc en pleine face.

— Transportez-le au jour. Dites à Trax de rappeler l'Y.T.B.M. Faites vite !

Les deux hommes empoignèrent maladroitement le corps inerte. Stanrock se redressa, littéralement frappé de stupeur.

— Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai... Ils lui ont écrasé le visage à

coups de pierres... Ils l'ont...

— ... Il n'était rentré que pour tuer !...

Il se retourna. Saisi.

Qui avait parlé ? Il avait entendu une voix. Une voix qui répondait à ses pensées !

« ... Je deviens fou ! C'est le choc ! Stupide ! »

Nerveux, il se déplaça vers l'avant et rejoignit un garde embusqué derrière un rocher.

— Je n'ose pas tirer... Il y a des nôtres devant... On ne voit rien, s'empressa-t-il de préciser pour s'excuser aux yeux de son chef piteusement resté en arrière.

— Commandant ! Commandant ? appela une voix dans les écouteurs.

Stanrock fut long à réaliser.

— Ici Stanrock. Il n'y a plus de commandant Holmes. Je prends la suite. Où en êtes-vous ?

Après un instant de silence dû à l'effarement, la voix reprit :

— On en tient un !

— Comment ça, « on en tient un » ? Abattez-le !

— C'est que... celui-là est « différent ».

— Différent ?

— IL PARLE... Il est COMME NOUS. Enfin presque.

Stanrock nota alors l'épais silence qui régnait maintenant dans la grotte dont l'atmosphère humide et lourde avait été surchauffée par le déchaînement des lanceurs thermiques.

— Sortez-le ! Je veux le voir.

— Moi aussi, je veux le voir...

Stanrock laissa passer un moment, puis demanda dans son micro-émetteur :

— Où en êtes-vous ?

Une voix anonyme, métallisée par la radio :

— C'est terminé, Second. Il n'y a plus personne de vivant ni devant ni derrière nous.

Stanrock ferma les yeux. Il était difficile d'être plus impitoyable.

— Très bien. Évacuation de la grotte. Tophy ?

— Second.

— Vous retournerez dans la caverne pour prendre les holographies ordonnées par le commodore Landgraf. Vous vous ferez escorter par

Siem et Tolly.

— Bien, Second.

Tournant les talons, Stanrock ressortit à grands pas, évitant avec soin tout ce qui remuait encore faiblement dans l'ombre épaisse. C'est avec un intense soulagement qu'il retrouva la lumière.

Il papillota un instant des yeux, cherchant instinctivement dans le ciel blanc l'Y.T.B.M. qu'il avait rappelé en catastrophe. Mais il savait déjà que cela ne servirait à rien. Personne au monde ne pouvait plus faire quelque chose d'utile pour Holmes.

— Nous sommes là, Second. Sur votre gauche.

Stanrock tourna la tête. Deux gardes braquaient leur thermique vers une silhouette plaquée, les bras en croix, contre la falaise noire. Stanrock bondit en avant, écarta les gardes et resta bouche bée.

Cet homme, lui aussi, était merveilleusement beau. ANORMALEMENT beau. Quoique d'une stature moindre que celle du géant qu'ils avaient abattu dans les ruines de Swest, il n'en était pas moins un extraordinaire athlète. Son corps musclé portait une longue cicatrice qui allait du sein droit à la hanche gauche. Il n'était pas blond, mais d'un brun roux tirant sur le châtain, et sa longue chevelure croulait en cascade jusqu'à ses reins. Ses traits restaient enfantins, presque angéliques.

Il vrillait sur Stanrock le feu glacé de deux yeux verts aux pupilles terriblement dilatées.

Peur ou haine ?

— Vous avez bien dit qu'il parle ?

— Je l'ai vraiment entendu, dit un garde.

— Tu parles ? Réponds-moi ?

Le dieu grec resta silencieux. Un simple sourire retroussa les commissures de ses lèvres au dessin trop juvénile pour un tel corps. Un sourire qui mit Stanrock considérablement mal à l'aise.

— Eh bien, parle ! Tu connais notre langue ?

Même silence. Stanrock pivota vers le garde.

— Vous vous fichez de moi, Trimbell ?

L'autre se troubla.

— Je vous jure que non. Je l'ai entendu... Là-bas, dans la grotte.

— Et que « disait-il » ?

— Quelque chose comme « emmenez-moi ». Il ne s'est même pas défendu lorsque nous l'avons pris. Il paraissait attendre. Oui, c'est cela ! Attendre.

Stanrock haussa les épaules, percevant enfin le léger sifflement de

l'Y.T.B.M. en approche basse. Il se tourna vers l'autre qui, prudent, se tenait en arrière de Trimbell.

— Et vous, Vhorps ?

— Je vais vous paraître idiot, Second, mais je vous jure que j'ai aussi entendu quelque chose comme ça. J'ai eu « envie » de le faire sortir de la grotte !

Stanrock, sourcils froncés, affronta de nouveau le regard étrangement pâle de l'inconnu.

— Si tu parles, dis quelque chose !

Aucune réaction. Le fascinant regard vert semblait littéralement verrouillé sur Stanrock.

— Au moins dis-nous ton nom ! Comment t'appelles-tu ?

De plus en plus mal à l'aise, Stanrock haussa les épaules. Furieux ! Furieux de ce cas de conscience que lui posait la bêtise de Vhorps et de Trimbell. Tuer un monstre est une chose, assassiner un être d'une telle beauté, un être « plus » humain que n'importe quel autre en était une autre. Inconsciemment, il leur en voulait de ne pas avoir fait le « sale boulot » dans l'ombre.

— Je crois bien que vous êtes fous tous les deux. Abattez-moi « ça ».

— Second... Avez-vous vu ses yeux ?

— Oui, j'ai vu ses yeux ! Mais je me fiche de ses yeux ! aboya Stanrock pour couvrir le sifflement de l'Y.T.B.M. stabilisé à leur verticale. Je me fiche de ses yeux ! Je me fiche de sa tête ! Ils peuvent prendre TOUTES les formes. On vous avait prévenus, non ?

— ... En fait, c'est vous les sauvages. Vous nous appelez les monstres, mais au fond les monstres, c'est vous...

— Ah ! Vous voyez qu'il parle, Second ! triompha Vhorps.

— Mais il n'a rien dit : ses lèvres n'ont même pas remué, réfuta Trimbell, inquiet.

Stanrock, stupéfait, croisa encore l'étrange regard et une onde de panique courut le long de son dos.

— Toutes les formes ! Vous entendez : ils peuvent prendre toutes les formes. Physiques et PSYCHIQUES !

Il ferma les yeux et écrasa le poussoir du thermique. Lorsqu'il les rouvrit, le cadavre fumant se débattait sur le sol. Malgré ses spasmes, son regard semblait encore chercher à scruter l'âme.

— Vhorps ! Trimbell ! Pourquoi n'avez-vous pas tiré ? Hein, pourquoi n'avez-vous pas tiré ? fulmina-t-il.

Devant leur absence de réponse, il haussa les épaules, grommela un « on en reparlera à la Station T » plein de menaces et descendit à

grandes foulées vers l'Y.T.B.M. qui achevait de se poser sur la rive du lac.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Edward Stanrock prit appel des deux pieds sur la planche de saut, piqua en oblique vers la surface transparente de l'eau claire et la percuta. Elle était délicieusement tiède et pure.

Un long moment, il eut l'impression que le temps lui-même s'était arrêté, qu'il flottait dans un autre monde, délivré de la pesanteur.

Lorsque la pression rendit ses tympans douloureux, il se cabra et remonta comme une flèche avec la sensation de filer au travers de milliers de javelots qui étaient autant de rayons de soleil réfractés.

Il creva enfin la surface des eaux irisées avec un soupir de bonheur, emplît ses poumons d'air tiède et se renversa sur le dos – délicieusement – les yeux mi-clos.

Un long moment il se laissa bercer, sans effort, par les courtes vaguelettes qui agitaient les rives du lac, essayant de ne penser à rien d'autre qu'à l'odeur épicée des grands arbres bleus, rien qu'à la caresse tiède de l'eau sur sa peau ou à celle du soleil sur son visage.

Sans effort pour une fois, il parvint à faire le vide dans son cerveau. Jamais depuis son retour sur Procyon il n'avait ressenti un tel bonheur, si intense, si parfait.

— On rêve ?

Il souleva paresseusement une paupière lourde. Il ne l'avait pas entendue arriver. Il est vrai que le *Sailfish*, mû par le vent, ne faisait guère de bruit en glissant sur l'eau.

Sans compter qu'elle avait dû tout faire pour s'approcher de lui en silence...

— Mieux que ça ! On dort !

— Hum ! Après un plongeon pareil, ça m'étonnerait.

Il observa la jeune femme à travers ses paupières mi-closes. Phrya était une jolie fille. Sa petite frimousse au nez mutin, ses yeux espiègles et sa bouche faite pour rire semblaient toujours hésiter entre l'adolescence et la maturité. Stanrock se demandait même parfois si Phrya n'était pas une adolescente qui trompait son monde sur son âge

réel.

— C'est pourtant vrai que je dors. Actuellement je te parle en rêvant !

Elle eut un gloussement de joie, s'allongea sur le plat-bord de l'esquif et, de sa main, lui projeta une gerbe d'eau au visage. Il s'étrangla et cessa de faire la planche pour tousser.

— Tu montes ?

— Fait trop chaud.

— Mais non ! D'ailleurs il y a du vent.

— Je dors.

— Viens ! Je voudrais aller au centre du cratère, mais j'ai peur toute seule.

Il éclata de rire et s'agrippa au bordé.

— Je connais tes petites expéditions au centre du cratère, Phrya, elles se terminent toutes de la même façon !

D'un rétablissement, il se hissa sur le *Sailfish* et siffla d'admiration. Malgré la proximité de la plage et de la tour-plongeoir, Phrya s'était mise totalement nue. Allongée sur le petit pont, elle contrôlait le stick de barre du bout du pied pour maintenir le *Sailfish* bout au vent. Ce qui en disait long sur sa prétendue « peur » d'aller au centre du lac.

— Mouais ! lâcha Stanrock qui l'observait à la dérobée. Je me disais bien que tu avais quelque chose derrière la tête !

Elle éclata de rire et, se retournant d'un coup, offrit son côté face aux rayons du soleil. D'un bras frais, elle attira Stanrock sur elle et pressa ses lèvres purpurines sur les siennes.

Il se dégagea au bout d'un instant, lorsque ses sentiments devinrent par trop évidents. Elle s'accrocha à lui comme une de ces petites pieuvres à trois tentacules comme il en existait des milliers sur Procyon et, cramoisi, il dut la repousser doucement.

— Est-ce qu'il t'arrive de penser à autre chose, Phrya ? demanda-t-il en serrant la voile de lympar, ce qui fit immédiatement gîter la légère embarcation.

— Non, quelle idée ! Je t'ai attendu six mois. On a beaucoup de temps à rattraper tous les deux, tu sais ?

— Phrya, tu es la fille la plus menteuse que j'aie jamais rencontrée.

— Admettons ! Admettons ! Et alors ?

— Et puis tu adores faire semblant de croire à tes mensonges !

L'eau glissait avec un friselis léger sous les plats-bords. En quelques minutes, le *Sailfish* atteignit une confortable vitesse et les embruns tièdes, que l'étrave soulevait parfois en tranchant le faible clapot,

venaient leur flageller délicieusement le visage. À mesure qu'ils s'éloignaient des lèvres du cratère, l'eau virait graduellement du bleu très pâle au vert profond.

Stanrock, qui savait les vents constants dans l'hémisphère Sud de Procyon, amarra l'écoute au taquet et s'allongea sur le dos.

— Tu sais que la voile est un sport plusieurs fois millénaire ?

— Ah ! Tu ne vas pas commencer tes cours sur la protohistoire terrestre !

— Que veux-tu, est-ce ma faute si j'aime cette période à la folie ? Tous les balbutiements de notre civilisation me passionnent. Tous !

Elle eut une moue agacée et, s'apercevant qu'ils étaient suffisamment loin de la côte pour être hors de portée des regards les plus acérés, elle fit glisser la minuscule pièce de fourrure quelle portait encore sur elle.

— Ed ! Je suis sûre que nous avons mieux à faire que de parler de ces sempiternelles histoires de vieux !

— Ces histoires de vieux, comme tu dis, ont fait ce que nous sommes, riposta-t-il sentencieusement.

Une vague un peu plus forte que les autres l'aspergea en entier. Il s'ébroua et débarrassa de l'eau ses longs cheveux d'un vif mouvement circulaire de la tête. Sur ce point, Phrya et lui ne se comprenaient pas. C'était un fait. Et du reste il avait renoncé à lutter. À quoi bon ? Seul le présent intéressait la jeune femme.

Même pas le futur.

Ou si peu...

Une risée pesa sur l'unique voile triangulaire et le *Sailfish* s'inclina avant de bondir en avant, tossant sur l'eau presque plate du grand lac. Les bords verticaux du cratère apparaissaient, lointains maintenant. Un simple liséré violet.

Phrya enserra soudain la nuque de Stanrock et le força à s'allonger sur elle.

Elle adorait qu'on lui fasse l'amour sur l'eau. Chaque frémissement de la voile, chaque impulsion de la coque se transmettaient à son corps et y mettaient le feu avec un raffinement insoupçonnable.

— Ed ! Tu es si différent depuis ton retour.

Elle écarta les jambes en un geste d'invite on ne peut plus clair. Il observa une minute ses longs cheveux dorés collés sur ses minces épaules par les embruns et la trouva soudain, une fois de plus, merveilleusement belle.

Il la pénétra lentement, d'une seule poussée, et la vit fermer

doucement les yeux, se concentrant sur son plaisir naissant. Il resta ainsi un long moment sans bouger. Le bateau le faisait pour lui. Ils demeureraient liés l'un à l'autre et les vibrations de la coque se communiquaient en pulsations anarchiques et délicieuses au creux de leurs reins.

Phrya, les lèvres retroussées dans un sourire à la fois sauvage et terriblement sensuel, semblait attendre.

— Mais prends-moi ! cria-t-elle enfin dans le vent tandis qu'elle nouait ses jambes sur son dos pour mieux plaquer son corps au sein. Oui, prends-moi !

Il bougea en elle. D'abord lentement. Puis de plus en plus vite. Il ne sentit pas les ongles de la jeune femme lacérer son dos, n'entendit pas ses gémissements qui étaient autant d'appels à la volupté. Non, il sentait seulement ses hanches larges, faites pour donner et recevoir, se précipiter vers lui, se retirer, houer doucement ou vibrer à son unisson selon un rythme tour à tour survolté, précis ou démentiel. Mais toujours fascinant.

Le plaisir explosa soudain sans qu'il l'ait senti venir. Il tenta de retarder l'instant merveilleux mais définitif d'un brusque saut. Mais, comme si elle avait elle-même déchiffré ses moindres frissons avant-coureurs, elle noua plus fort ses jambes et s'encadra brutalement tandis qu'un cri rauque s'échappait de ses lèvres.

Un bref instant, ils donnèrent l'impression de lutter. Trop tard, à ce stade, la volonté était depuis longtemps dépassée. Il explosa enfin dans ce corps qui s'enroulait autour de lui comme une liane, eut l'impression que l'univers tout entier chavirait dans sa tête... Et roula sur le côté, le corps moite, le souffle court et les muscles délicieusement douloureux.

Des lèvres fraîches, humides, la caresse douce de deux pointes de seins effleurant son torse : il ouvrit les yeux.

— ... Par tous les Sbrodjes ! J'ai dormi.

Phrya éclata d'un rire à la fois sauvage et triomphant.

— Réjouis-toi, tu es encore vivant. J'ai entendu dire que sur Terre les frelons mouraient après avoir fait l'amour !

— Mouais, soupira-t-il sans enthousiasme excessif : il y a aussi des mantes religieuses qui dévorent leur mâle. Question de mœurs... Tu es un peu dans ce style.

Elle le pinça.

— Ça signifie quoi ? Je ne te dévore rien, moi.

— Si. Le cerveau !

La voile empanna soudain et, l'écoute frappée au taquet à contre-

bord, le *Sailfish* commença à gîter dangereusement. Ils se cognèrent tous deux en se précipitant ensemble. Plus agile, elle choqua la première et le dériveur se rétablit au terme d'une puissante embardée.

— Il y a toujours des tourbillons au centre du cratère... On ne s'en méfie jamais assez, ironisa-t-il, moqueur.

Plissant les yeux, il vit que trois autres *Sailfish*, naviguant de concert, retournaient à la base de loisirs. Ils venaient sûrement de Laurila, la petite île flottante construite près des monts Burrough et ancrée sur un haut-fond. Le soleil déclinait et comme toujours le ciel de Procyon s'irisait de vert émeraude.

Edward Stanrock s'assit dans le petit roof et reprit la barre.

— On va virer de bord. On rentre !

— Déjà ! protesta Phrya.

— Le vent forcit.

— Mais c'est toujours comme ça à cette heure.

— Mais la nuit tombe !

— Et alors ? Il y a des lumières partout ! Elles vont s'allumer une à une, ça va être magnifique, tu sais bien.

— J'ai faim.

La jeune femme, ulcérée par tant de faux-fuyants, se décolla de l'emplanture du mât à laquelle elle était paresseusement adossée et sauta dans le petit roof.

— Il y a un merveilleux restaurant à Laurila.

Elle cligna des yeux.

— Et un hôtel aussi à ce qu'on dit.

Stanrock savait qu'il devait rentrer à Sorebay, la base de loisirs. Il avait demandé un programme de telenews qu'il comptait bien recevoir et déchiffrer dans la nuit. S'il dormait à Laurila, cela retarderait d'autant les recherches qu'il avait entreprises depuis le retour du *Chattanooga* sur une orbite basse de Procyon.

— Ed ? Ed, à quoi penses-tu ?

Elle avait dû lire à livre ouvert sur son visage.

Il dissimula une grimace et voila d'un battement de paupières l'impatience que, l'espace d'une fraction de seconde, il avait sentie flamboyer dans ses yeux. Câline, elle vint se coller contre lui sur le banc de barre. Son corps lui sembla encore brûlant.

— D'accord pour Laurila ! accepta-t-il à contrecœur. Quand je te dis que tu m'as pris le cerveau !

Elle laissa passer un paquet d'embruns.

— Ed, fit-elle en se serrant plus fort contre lui, je te sens si... comment dire... si différent depuis que tu es revenu de... Quel nom déjà ?... Oui ! Tychar !

Ses doigts se crispèrent légèrement sur la mince barre de bois polie par des générations d'estivants.

— Où vas-tu pêcher des idées pareilles ?

— Si, si, je t'assure... Après cette patrouille de six mois sur la trajectoire commerciale 16, tu avais droit à deux mois de repos.

— Comment sais-tu cela ? sursauta-t-il.

— J'ai discuté un soir au bar du *Homet* avec un type qui était embarqué à bord du *Chattanooga*. Il s'appelait... Droft... Draft... Enfin quelque chose comme ça. C'est lui qui me l'a dit !

Si elle s'attendait à voir Stanrock piqué au vif par quelque pointe de jalousie, elle en fut pour ses frais. Elle se sentit déçue et même vexée.

— Ça ne me dit rien, avoua-t-il d'une voix unie. Tu sais, nous sommes près de deux mille à bord du cosmocruiser.

La nuit verte commençait réellement à tomber et les lumières de cette gigantesque base de loisirs bâtie au centre du vieux cratère s'allumaient çà et là, faisant rouler des perles sur les eaux calmes. Le vent du soir avait encore forcé et le *Sailfish* déroulait derrière lui un sillage phosphorescent.

— Alors pourquoi n'avoir pris que deux semaines à Sorebay ? Nous sommes bien tous les deux ici, Ed ! Je suis si bien avec toi, tu sais.

Il resta silencieux, regardant sans les voir se préciser les formes régulières de l'îlot.

— Pourquoi retourner à Tulsar ? Cette ville n'est même pas la capitale de Procyon ! Il n'y a rien là-bas, rien qu'un désert quartzite et un froid épouvantable.

— Oui, je sais.

Elle pressa ses lèvres sur les siennes. Si fort qu'il en eut presque mal.

— Qu'y a-t-il à Tulsar ! Ed, dis-le-moi !

Elle s'était faite suppliante.

— Tu ne me croiras pas si je te le dis. C'est tellement... bête.

— Mais si, voyons. Tu es devenu si bizarre.

Elle le regardait de biais, inquiète de son immobilité, de ses lèvres serrées, de la fixité de son regard.

— Des archives, avoua-t-il.

— Des quoi ?

— Des archives. Des tonnes d'archives. Toute l'histoire de la Grande

Expansion Humaine, toute l'histoire du « Peuplement Harmonique », de ses essais, de ses réussites, de ses échecs.

— Ah... et c'est intéressant ?

— Pour moi, ça l'est !

Le vent tomba d'un coup. Comme souvent à ces heures-là. Le *Sailfish* courut un long moment sur son erre, puis finit par tourner sur lui-même, faseyant de la voile. Laurila n'était plus qu'à un demi-mille. En scrutant bien la nuit, on pouvait voir des silhouettes danser sur les terrasses éclairées à giorno par d'immenses spot-lights aériens.

— Ça l'est ! Mais ça ne l'était pas avant ton départ pour Tychar !

— Non, ça ne l'était pas, convint-il d'une voix douce. C'est vrai.

Elle devina qu'il ne désirait pas en dire plus et cela piqua plus encore sa curiosité féminine.

— À cause de cette affaire ? Quand les monstres ont massacré la station ?

— Comment sais-tu ça ?

— Mais toutes les vidéos en ont parlé ! Les monstres se lançant à l'assaut de la station de tracking, la seule présence de vie humaine balayée de Tychar ! récita-t-elle de mémoire. À l'époque, je te croyais vers Céphée et je ne me doutais pas que tu étais en plein dans cette histoire.

Elle prêchait le faux pour savoir le vrai. Saisi par ce qu'elle venait de lui dire, il tomba dans le panneau.

— Oui, j'y étais.

— Ça a dû être horrible, n'est-ce pas ?

— Si nous parlions d'autre chose ?

— Dis-moi, es-tu descendu sur le planétoïde ?

— J'ai dit : si nous parlions d'autre chose ?

Elle fit une moue et alla près de l'étrave observer les lumières qui n'approchaient plus.

— D'où venaient-ils, ces monstres ? demanda-t-elle au bout d'un moment, insatiable.

Il arquait un sourcil.

— C'est justement... J'aimerais tant savoir d'où ils venaient.

— C'est un secret ? s'exclama-t-elle avec une joyeuse vivacité.

— Peut-être pas... Un mystère plutôt. On a parlé de révolte de mineurs. Autrefois, il y a longtemps...

Le vent reprenait. Plus faible. Le *Sailfish* frémit. Des bribes de musique couraient sur l'eau moirée.

— Des mineurs ? Des mineurs de quoi ?

Edward Stanrock ne répondit pas. Il connaissait maintenant parfaitement la structure géologique de Tychar. Il aurait fallu être fou pour tenter d'y trouver quoi que ce soit de négociable !

CHAPITRE II

Somnolant derrière son guichet, Mildred Hogan vit sans surprise apparaître l'étrange silhouette emmitouflée de fourrures d'uksor, ces blaireaux de Procyon que l'on chassait deux mois par an.

Il savait que l'homme allait s'arrêter sur le seuil de l'immeuble, devant les mires thermiques et qu'il enlèverait sa cagoule en s'ébrouant pour faire tomber les flocons de neige de sa pelisse-scaphandre.

Alors apparaîtrait cet étrange officier qui, depuis des semaines, faisait des recherches sur la colonisation à l'époque du « Peuplement Harmonique ».

Il lui adresserait un sourire froid, viendrait échanger quelques mots inutiles avec lui et se ferait ouvrir la salle des mémoires.

Il en ressortirait dans une dizaine d'heures, les traits tirés et les yeux rougis par la lecture des scopes cathodiques, s'envelopperait de nouveau dans sa huppelande d'uksor et disparaîtrait dans les tourbillons de neige.

— Qui est-ce ?

Mildred tourna la tête. L'homme qui regardait la silhouette s'ébrouer en sautant sur place près du rideau thermique était archiviste de niveau trois. Probablement n'irait-il jamais plus haut et ne le souhaitait-il d'ailleurs pas.

— Un officier de la Force. Un dingue... Il vient de Sorebay.

L'archiviste jeta un regard soupçonneux en direction de Stanrock qui maintenant avançait d'un pas résolu vers l'appariteur. Ses talons sonnaient durement dans le hall de ce temple de la mémoire.

Lorsqu'il fut assez près, il esquaissa un sourire. Les deux hommes notèrent qu'il était bronzé et rêvèrent un instant du soleil qui régnait en permanence sur les bases de loisirs essaimées le long de la chaîne des cratères équatoriaux.

— Bonjour, monsieur. Froid et ciel vert, le temps que je préfère !

Mildred frétila sur son siège et tendit le registre à l'envers pour que

Stanrock y note son heure d'arrivée, l'objet de ses recherches et les mémoires des computers qu'il désirait sonder.

— Il faut être courageux pour venir s'enfermer des jours et des jours ici ! Vous travaillez en vue d'une thèse ?

Stanrock s'arrêta au beau milieu de sa signature. Pourquoi cette question ?

— C'est un peu ça, oui... En fait je prépare un mémoire de méthodologie sur les approches initiales des planétoïdes non répertoriés.

Mildred hocha vigoureusement la tête, déjà dépassé. Mais il n'oublia pas pour autant que, par deux fois, l'inspecteur Traker lui avait demandé son registre, ce qui n'arrivait jamais, et que la seconde fois un gros point rouge avait coché le nom d'Edward Stanrock.

Pourquoi l'inspecteur s'était-il soudain intéressé à cet officier ?

— Et... vous trouvez tout ce dont vous avez besoin ?

Edward Stanrock sentait une douce torpeur l'envahir. La brusque chaleur de l'immeuble succédant à la froidure extérieure lui faisait toujours cet effet-là. Il se secoua et enleva son épaisse pelisse qu'il plia sur son bras, soigneusement.

— Parfois oui. Parfois non. Il y a des trous.

« ... Mais bien sûr, pas question de demander une autorisation pour aller au Grand Central sur Phobos-Oméga II ! »

— Pourtant il y a des centaines, que dis-je, des milliers de chercheurs qui repartent satisfaits ! glapit l'archiviste qui se trouvait derrière Mildred et dont Stanrock ne connaissait pas le nom.

Il semblait piqué au vif. Comme si les dizaines de milliards d'informations englouties dans la mémothèque des archives protohistoriques de Tulsar étaient son patrimoine exclusif, et qu'il fût tout à fait révoltant qu'il en trouvât une plus complète ailleurs.

Stanrock lui jeta un regard amusé, montra son quartz d'identification et acheva d'apposer son paraphe au bas de la colonne qui le concernait.

Dix minutes plus tard, un ascenseur le descendit une centaine de mètres sous terre. Une femme en courte tunique orange, avec l'image d'un « livre » brodée sur l'épaule gauche (ces très anciens moyens qu'avaient les humains de transmettre leurs connaissances) le conduisit jusqu'à la salle d'interrogation. La seule où avaient accès les étrangers et non-officiels.

Là, sous la voûte immense, une centaine de petits boxes étaient occupés par des chercheurs. Ça et là, des informaticiens en tunique orange également passaient et repassaient, des piles de cubes-

mémoires sous le bras.

— M. Stanrock, box 8, décida une voix mégaphonique.

La jeune femme l'accompagna scrupuleusement jusqu'à ce qu'il s'enferme dans la petite alcôve.

Il s'assit devant l'écran cathodique. Avec un rien de lassitude et de découragement. Le visage de Phrya flotta une seconde dans son esprit. Elle avait pleuré lorsqu'ils s'étaient quittés, mais pour elle le soleil de Laurila et le farniente de la base de loisirs avaient été plus importants que d'obscur recherches dont elle ignorait tout au fond des glaces de Tulsar.

Ils s'étaient dit adieu.

Il se souvenait qu'elle agitait encore la main alors que son speeder démarrait lentement sur son rail magnétique. Sans doute maintenant était-elle allongée sur une des plages de sable noir de Sorebay et l'avait-elle déjà à demi gommé de ses pensées.

Il secoua la tête, la main à plat sur les touches du pupitre.

Une phrase avait surgi dans son esprit. Phrya l'avait prononcée, en pleurs. (Mais elle pleurait très facilement... Et d'ailleurs il avait toujours vaguement soupçonné les femmes de pouvoir le faire à volonté.) Oui, elle pleurait sur la terrasse du petit bungalow construit sur pilotis qu'ils avaient loué dans la base de loisirs.

— Ed ! Ed ! Je ne te comprends pas !

Lui, avait répondu d'une voix anormalement basse :

— Moi non plus, Phrya. Moi non plus je ne ME comprends pas...

Stanrock fronça les sourcils et se redressa. Il venait de se surprendre en flagrant délit de somnolence ! Il était vrai que le changement de température entre le blizzard glacé et l'haleine tiède des climatiseurs avait de quoi assommer un bœuf.

Pourtant, l'espace d'un éclair, alors qu'il s'appliquait à chasser l'éblouissant sourire de Phrya, il s'entendit murmurer :

« ... Même maintenant, je ne me comprends pas. C'est... c'est plus fort que moi. Je DOIS savoir... »

Il s'ébroua, passa une main aux doigts encore bleuis par le froid sur son visage et composa son code d'ouverture. Devant lui le mot « correct » aligna ses lettres de lumière. Il passa aussitôt à la console d'interrogation, sortant de sa poche une mince pellicule de zermium où, la nuit précédente, il avait établi ses programmes de recherche.

Il composa : 62.624B.32.12K et attendit.

Dix secondes plus tard, le texte éclata sur l'écran. Ce n'était qu'une suite de références à interroger. Il les nota soigneusement et décrocha

l'interphone.

— Oui, j'écoute ? demanda presque aussitôt une voix d'hôtesse.

— Ici box 8. Pouvez-vous me diffuser la bande vidéo T.624 AK.12, s'il vous plaît.

— T.624 AK.12... Le sujet ?

— Débarquement des premiers colons sur Tychar.

— Entendu. Quelques petites minutes.

— Merci.

Il revint aussitôt au terminal et composa : 612. B.36.251.039. Dix secondes d'attente. Tout à coup le texte. En commonvox bien sûr.

— Année 2083. Population de Tychar atteint 650 habitants (262 H. – 388 F.).

— Année 2105. Second semestre. Mise en œuvre d'un complexe énergétique de niveau 2. Cinquante kilomètres de route magnétique. Interdiction de la chasse au tropor. Essai d'acclimatation de poulpes d'eau douce dans les lagunes.

— Année 2108. Population 712 (320 H. – 392 F.). Présence d'une garnison de la Force composée de vingt hommes. Émeutes des chercheurs. Deux morts.

— Année 2110. Population 342 (121 H. – 221 F.). Épidémie identifiée T.12. Fièvre des Marais. Achèvement du centre d'essais de Swest.

— Année 2115. Population 312 (143 H. – 169 F.). Tremblement de terre (2 Richter), hémisphère Sud. Chaîne des Appolaks. Vaccin contre affection T.12 au point. Suppression garnison Force et repli sur Katalpar.

— Année 2117. Population 120 (53 H. – 67 F.). Cessation toute construction. Abandon du Centre de Recherches. Émeutes diverses. 6 morts.

— Année 2120. Ordre d'évacuation infrastructures administratives de Swest. Suppression ligne régulière Cosmotraf. Incendie criminel de la centrale énergétique. Meurtres 3. Suicides 5.

— Année 2121. Ordre de cessation expérience de colonisation par Head Galactic Council. Évacuation derniers mineurs. Suicides 13. Destruction infrastructures lourdes.

— Année 2212. Décision installation Centrale Tracking Classe T. par A.P.H.G. Débarquement équipes topo.

— Année 2213. Début infrastructure Centrale T. Population 20 chercheurs. 80 ouvriers.

12 gardes...

Stanrock interrompit le défilé des lignes lumineuses. Trop récente, cette période ne l'intéressait pas. Il réfléchit un moment, mâchonnant ses lèvres. Au bout d'un instant, il composa un nouveau code. L'image fut longue à apparaître.

... XXXXX. Peuplement originel du planétoïde Tychar Magnitude 7. Êtres intelligents : néant. Animaux : trois branches. – Le tsoar : reptile à fourrure. Non venimeux. Hémisphère Sud. Prédateur. – La tiloye : animal amphibie. Lagunaire. De type chélonien. – Le tropor : volatile à ailes cartilagineuses. Similitude avec le ptérodactyle préhistorique terrestre.

... XXXXX – Végétaux : hémisphère Nord. Quarante espèces...

Stanrock balaya de nouveau l'écran cathodique. L'aspect végétal ne l'intéressait pas.

« ... Autrement dit, réfléchit-il, il y a eu un début de colonisation entre 2083 et 2108 avec une ébauche de ville et l'élaboration d'une centrale énergétique... Ensuite un brusque reflux ! Mais provoqué par quoi ? Pas par cette épidémie : elle a été enrayée en cinq ans... (Il se gratta la tête.) D'ailleurs rien ne prouve que l'évolution de la maladie ait eu une issue mortelle... Quelques émeutes, une progression des cas de suicides cependant... Rien qu'une vie banale. Et pourtant... »

Il se frappa le front.

Émeutes ! Voilà peut-être le mot clé !

Pour quelles raisons y a-t-il eu émeutes ?

— Monsieur Stanrock ?

Il tressaillit. Sans raison. Une jeune femme venait d'entrer dans le box, un cube holographique mémoire à la main.

— Voici le « visuel » que vous avez demandé.

Il lui sourit, prit la plaque de conservation et y apposa sa signature.

Étonné que l'employée ne parte pas, il leva la tête vers elle. Elle esquissa un sourire.

— ... C'est étrange que vous me demandiez ça ! Cet hologramme-mémoire est là depuis près d'un demi-siècle et il n'est jamais sorti ! Vous devez faire des recherches très... pointues. Je ne savais même pas qu'il existait un planétoïde du nom de Tychar !

Il hésita. Pourquoi lui posait-on ce genre de questions pour la deuxième fois, LA DEUXIÈME FOIS aujourd'hui ! Pourquoi cette fille avec ce sourire trop figé avait-elle l'air si mal à l'aise ?

— Comment vous appelez-vous ? questionna-t-il d'une voix douce.

— Seny.

— Seny ! Eh bien, Seny, dites-moi : qui vous a chargée de me poser

cette question ?

Elle devint écarlate, battit brusquement en retraite et claqua la porte du box. Il entendit ses talons marteler longuement les dalles de pierre.

Préoccupé, il considéra un moment la porte refermée puis inséra le cube dans le codeur-décodeur. Les images apparurent presque aussitôt. D'abord une vue aérienne à très haute altitude. Ensuite ce qui visiblement était un bombardement au canon-laser d'une portion de jungle. Deux appareils qu'il n'identifia pas, car l'image « d'actualité » était de qualité trop médiocre, tournoyaient autour d'un formidable champignon de fumée. De temps en temps, l'un d'entre eux exécutait un renversement et piquait sur la base du champignon. D'éblouissantes impulsions thermiques jaillissaient alors de ses flancs et le panache de suie et de cendres se boursoufflait peu après.

Stanrock fit défiler l'image plus vite. Il assista à l'approche (qualifiée « d'historique » par le commentateur de l'époque) du vieux shuttle et à son atterrissage sur le sol de la clairière qui venait d'être défrichée au laser. Ensuite à la sortie de plusieurs hommes en scaphandre noir. Des hommes de la Force bien entendu. Les mêmes hommes quelques instants plus tard. Sans scaphandre.

Et puis un blanc.

« ... Quoi ? Déjà fini ? »

Il haussa les épaules, convaincu que de toute façon il n'y avait rien d'intéressant pour lui à cette époque. Les hommes n'avaient trouvé PERSONNE sur Tychar. Il venait de le constater.

Il réfléchit un instant et interrogea de nouveau le terminal.

TYCHAR – AN 2108 – ÉMEUTES.

Il passa au codeur logiciel et réinséra le code.

Une série de lignes verdâtres balayèrent l'écran. Enfin deux mots flamboyèrent de toute leur virulence.

INFORMATION CLASSIFIÉE – D.

Il soupira. Ceci n'était pas un problème. En tant qu'officier de la Force, il avait accès à certains niveaux secrets. Dont le niveau D.

L'ordinateur balaya les lettres pour composer :

VOUS AVEZ ACCÈS AU NIVEAU D. ENVOYEZ CODE PERSONNEL.

Il tapa ses références anthropométriques. D'autres lettres s'inscrivirent :

QUESTION À L'ÉTUDE.

Un rien nerveux, Stanrock attendit. L'ordinateur devait interroger le fichier central à Spardeck dans l'autre hémisphère de Procyon. Cela ne

prendrait qu'une minute.

IDENTIFICATION. ACCÈS NIVEAU D'AUTORISÉ. REPOSEZ VOTRE QUESTION.

Il se pencha en avant et reformula sa demande. L'écran devint d'un noir d'encre avant de s'illuminer enfin.

ARCHIVES INEXPLOITABLES.

Incrédule, il contempla un moment les lettres comme s'il n'y croyait pas et, rageusement, retapa le code.

DISFONCTION !

Une idée éclata en flash dans sa tête. Il composa :

MINES ET MINEURS. TYCHAR. AN 2083 – 2121.

Un blanc anormalement prolongé. Enfin :

ARCHIVES INEXISTANTES.

... Ce qui en clair signifie « rien sur d'éventuels travaux miniers à Tychar », réfléchit-il. Alors pourquoi le Head Galactic Council lui-même a-t-il inventé cette énorme fable ?

Il composa encore :

EXPLOSION NUCLÉAIRE TYCHAR ?

Réponse :

NÉANT.

Pris d'un doute, il insista :

ACTIVITÉ NUCLÉAIRE TYCHAR ?

Réponse immédiate :

DÉBARQUEMENT DOUZE CŒURS ÉNERGÉTIQUES AN 2087 POUR CENTRALE ÉNERGIE – CESSATION ACTIVITÉ AN 2109... REPRISE ACTIVITÉ POUR CENTRALE TRACKING AN 2212 – EN CONTINU DEPUIS.

Stanrock lâcha un soupir écoeuré. À la fois immensément déçu et immensément excité. Quelle atroce vérité avait-on voulu faire disparaître OFFICIELLEMENT ?

Il décocha un regard hostile au terminal, étendit le bras et enfonça une touche d'interphone.

— J'écoute ! modula une voix d'hôtesse.

— Qu'est-ce qu'on entend exactement par « archives inexploitable » ?

— Soit qu'elles ne sont plus répertoriées, soit que leur qualité de retransmission... De quelles archives s'agit-il au juste ?

— Le code 62BK.32V8 – Tychar.

— Attendez un moment.

Il le fit. Sans illusion. La fille ne le rappela pas. Il entendit frapper au box.

— Entrez !

L'homme au visage sévère ressemblait un peu à Langdorf. Il était vêtu de noir et ses yeux bleu clair avaient des reflets métallisés qu'il n'aima pas.

— Monsieur Stanrock ?

— Lieutenant Stanrock !

— Je m'appelle Traker et je dirige la centrale des archives protohistoriques de Tulsar.

Stanrock se leva et avança la main. Inutilement. L'autre n'eut pas un geste vers lui.

— Que cherchez-vous au juste ? Je viens d'apprendre que vous aviez des problèmes, mentit l'homme qui surveillait Stanrock depuis sa deuxième apparition au centre de mémorisation.

— Je voudrais écrire un mémoire sur Tychar.

— Nous n'avons pas grand-chose, vous savez. Ce planétoïde a une orbite bien trop excentrique et de plus, géologiquement...

— Je sais : j'en viens !

L'homme cilla.

— Alors vous en savez sûrement plus que mon Centre !

— Monsieur Traker, qu'est-ce que le type qui a fichu « archives inexploitable » dans les mémoires avait dans la tête quand il a codé ça ?

— Un ordre ! Simplement ça : un ordre ! Vous devez savoir ce que c'est un ordre, « lieutenant » !

CHAPITRE III

— Stoppez sur place !

Parvenu en fin de programme, le translateur s'immobilisa, oscillant sur son champ de forces. L'homme qui en sortit portait le justaucorps noir à parement argent des gardes de la Force. Cet ordre héritier des fameux gardes galactiques qui, n'ayant plus de raison d'exister depuis la fin de la guerre des zones, avait absorbé le *Search and Rescue* et s'était spécialisé dans les opérations de surveillance, de contrôle et parfois de sauvetage à proximité des nouvelles colonies de peuplement et le long des grands flux commerciaux intergalactiques ou interstellaires.

Le *Head Galactic Council* avait d'abord cru qu'une mini-Force et quelques *Typhoons* suffiraient. Devant l'expansion débridée qui avait suivi le boum de la guerre des zones et que l'A.P.H.G. elle-même n'arrivait pas à contrôler efficacement, tout le monde s'était aperçu que non seulement licencier les trois quarts des effectifs avait été une grave erreur, mais encore qu'il fallait recréer, en catastrophe, d'anciennes unités de patrouilles de « percée » ou de surveillance.

On avait même réactivé, pour les besoins de la cause, de vieux cosmocruisers abandonnés et si les effectifs n'avaient jamais réellement atteint ceux en action dans les forces de protection, ils avaient tout de même été portés à plus d'une centaine de milliers de spécialistes de très haut niveau.

Mortaw, sur Procyon, était un des soixante *General Head Quarter* de l'Ordre de cette base, construite sous le sol pour se soustraire aux morsures du froid intense qui sévissait sur la calotte polaire septentrionale de Procyon.

On disait qu'elle possédait plus de mille kilomètres de galeries superposées. Mais que ne disait-on pas ? Le secret dont s'entourait tout ce qui touchait de près ou de loin à la Force excitait toujours au plus haut point l'imagination des journalistes.

Stanrock observa les arbres monolithes qui poussaient çà et là comme des cierges dans la neige, trop clairsemés et trop « différents »

des sapins terrestres pour donner l'impression d'une forêt. La neige était nette et vierge de toute trace car les glisseurs n'en effleuraient jamais la surface.

— Identifiez-vous.

La voix synthétique venait de jaillir de la rudimentaire planche de bord. Stanrock sortit de l'écrin qu'il portait à même la peau le quartz translucide et l'inséra dans le décodeur qu'un faisceau d'ondes interrogeait à distance. Dans le ciel blanc, un Speeder faisait un vacarme de tous les diables en dégringolant vers une des plates-formes de céramique que Stanrock ne pouvait discerner derrière les crêtes.

— X.T.B. Suivez le track.

Stanrock, qui commençait à geler tout doucement et pestait contre le chauffage asthmatique du translater, provoqua le dérapage du petit module. Celui-ci reprit son « vol », rasant les congères de neige. Deux ou trois kilomètres plus loin apparurent les premières falaises, au bout d'un immense glaciaire à la blancheur éclatante.

Stanrock sentit son estomac se crisper un cran de plus. Cette fois, c'était l'instant ! Dans dix minutes sonnerait pour lui l'heure de vérité... Il savait aussi que si on lui refusait ce qu'il demandait, il poserait sa démission. Ou se suiciderait. C'était... c'était PLUS FORT que lui.

Le sol se creusa en une étroite tranchée comme il y en avait des dizaines alentour et tout de suite le module s'encadra dans un tunnel ovale presque taillé à ses dimensions exactes, déboucha après une trajectoire d'une cinquantaine de mètres dans une galerie éclairée à giorno par des rampes photophores et stoppa en se posant doucement sur un réceptacle démagnétisé.

Avant que Stanrock ait eu le temps de faire le moindre mouvement, un homme avait soulevé la partie supérieure de la sphère.

— Lieutenant Edward James Stanrock ?

— Exact. Je suis convoqué...

— Je dois vous conduire au S.H.Q. Le commodore Tracy va vous recevoir.

Stanrock détailla l'homme au faciès trop pur, trop mince, au sourire trop froid.

« ... Sans doute l'aide de camp ! » songea-t-il, et sa gorge se contracta un peu plus.

— Eh bien, je vous suis, coassa-t-il d'un ton neutre.

Un locomoteur attendait. L'homme brancha le phare et lança le véhicule dans une vertigineuse galerie en spirale où les engins s'entrecroisaient dans une apparente pagaille et le grincement de scie

de leurs propulseurs électriques. Ils descendirent près d'un tapis de transfert devant une porte à double battant.

— Nous y sommes, lieutenant. Si vous voulez bien me suivre ! Je vais vous annoncer.

Le cœur au bord des lèvres, Stanrock foula l'épaisse moquette d'une vaste antichambre. Le garde, dont Stanrock n'était pas parvenu, en dépit de tous ses efforts, à identifier l'écusson d'épaule, disparut et revint au bout d'un instant.

— Le commodore Tracy va vous recevoir...

Il eut un geste d'invite.

— Je vous en prie !

Stanrock inspira un grand coup et franchit d'un pas décidé la porte que le garde maintenait ouverte. Le bureau était vaste et vivement illuminé par des plaques fluorescentes. Un homme aux cheveux de neige, coupés en brosse, vint à sa rencontre. Il avait perdu le bras gauche et la manche de sa tunique argent pendait, folle, le long de son corps.

— Tracy !

— Respects, commodore.

L'homme le toisa d'un regard bleu que Stanrock trouva anormalement glacial. Ses sourcils, exagérément broussailleux, semblaient ne faire qu'une ligne régulière au-dessus de ses yeux.

— Bienvenue dans notre taupinière, lieutenant ! Moi aussi je suis heureux de voir une tête nouvelle !

Stanrock ne pouvait empêcher un certain malaise de grandir en lui-même. Cet homme, qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam, savait pourquoi il avait demandé à être reçu. Donc il ne POUVAIT PAS se montrer jovial. C'était anormal.

— Merci, commodore, prononça-t-il du bout des lèvres.

L'autre lui broya consciencieusement les phalanges. Lorsque, retourné derrière son bureau, il fit de nouveau face, ce n'était effectivement plus le même homme et son visage exprimait à la fois l'incrédulité et la consternation.

— Booz ?

— Non, merci... Jamais, commodore.

Tracy cassa la petite capsule de verre sous son nez et en huma voluptueusement le gaz.

— C'est mon seul luxe ! soupira-t-il en jetant les deux extrémités du tube dans une corbeille. Oui, mon seul luxe. Regardez !

Il montra son épaule mutilée d'une brusque poussée de son buste.

— Je ne suis plus bon à rien ! Trop vieux ! Trop amoché...

Stanrock fronça les sourcils. Décidément l'entretien prenait un tour qu'il n'avait pas prévu.

— ... Comme on dit chez nous : mon avenir est maintenant derrière moi !

Il eut un rire amer plein de nostalgie et brusquement cogna du poing contre la table.

— ... Ce qui n'est pas votre cas, lieutenant Stanrock !

Sa voix, démesurément enflée, avait été un véritable tonnerre. Il laissa passer un instant puis, scrutant Stanrock par-dessous, ajouta d'un ton soupçonneux :

— Qu'est-ce qui vous prend ? Qu'est-ce que c'est que cette idée bizarre ? Pourquoi vouloir retourner sur Tychar ?

— Parce que...

Le poing percuta de nouveau la table, ce qui fit vibrer le petit terminal encastré.

— Il n'y a rien sur Tychar, lieutenant Stanrock. Il n'y a jamais rien eu et il n'y aura jamais rien !

Stanrock réprima une grimace et se mordit les lèvres pour se contraindre au calme.

— Je... je sais qu'après les... disons les derniers événements, la décision a été prise par le secteur 12 de renforcer la garde de la station de tracking.

Tracy haussa les épaules. Véritable statue de l'indignation, ses bajoues en frémissaient d'horreur.

— Certainement vous êtes fou ! Oui, certainement, vous n'êtes pas pilote, mais décidément votre place est à bord d'un cosmocruiser ou d'un *Typhoon*. Pas en train de veiller à la sécurité et au bien-être d'une vingtaine de techniciens paresseux !

— Mais...

— Vous avez pris un coup sur la tête ou quoi ?

— Après ce qui s'est passé, la garnison comptera une vingtaine de gardes. À ce titre, il faudra un lieutenant, jeta hâtivement Stanrock.

Tracy leva les yeux au ciel.

— Bien sûr qu'il faudra un lieutenant, mais PAS VOUS ! C'est une ineptie. C'est du gâchis ! Pourquoi avoir suivi... (Il souleva du bout d'un doigt quelques feuillets qui, jusqu'à présent, n'avaient pas attiré l'attention de Stanrock)... Ce stage de radio-téléométrie ?... Et ce concours de transmissions hyper-fréquentielles ? C'est pour vous enterrer dans la jungle puante de Tychar que vous l'avez passé ? Sans

compter ce brevet de télétr et d'astronavigation zénithale ! En plus j'ai vu vos notes. Vous êtes très bien...

— Mes notes ne sont pas en cause !

— Alors je ne comprends pas. Expliquez-moi !... Savez-vous que généralement ce sont des disciplinaires qui sont expédiés dans les Stations T ?

Stanrock hocha la tête.

— Par Belpor... Stanrock enfin ! (Le vieil homme avait presque l'air de supplier)... J'ai lu votre rapport. Je l'ai relu. Je l'ai appris par cœur jusqu'à ce qu'il me sorte par les oreilles ! C'est la mort de Holmes qui vous a tapé sur le ciboulot ou quoi ?

Stanrock, après avoir hésité, se lança à l'eau :

— Êtes-vous certain, commodore, que c'est pour m'empêcher de faire une bêtise que vous ne voulez pas m'envoyer sur Tychar ?

— Quelle autre raison aurais-je ? (Avec un changement d'attitude digne d'un comédien professionnel, il se faisait maintenant paternel). C'est seulement le conseil d'un ancien ! Rien d'autre. Qu'allez-vous chercher ? Avez-vous seulement pensé à ce que vont faire vos petits copains pendant que vous moisirez sur Tychar ? Les milliers d'heures de trajectoire qu'ils vont additionner, les interventions qu'ils conduiront ? Ils vous riront au nez lorsque vous direz... je reviens de Tychar !

Il marqua un temps d'arrêt. Presque essoufflé par sa diatribe.

— Renoncez, Stanrock, je vous en prie.

— Non. Non, jamais !

À cette seconde une lueur de panique – oui, de panique – tremblota dans les pupilles de Stanrock.

— Alors vous êtes encore plus fou que je ne le croyais. C'est un suicide que vous voulez ! Mais enfin, vous n'aurez pas mis les pieds là-bas depuis vingt minutes que vous supplierez qu'on vienne vous repêcher !

— Mais non !

— Enfin... dites-moi, susurra Tracy en se penchant en avant... Qu'est-ce qui vous attire sur ce planétoïde tellement pourri que même l'embryon de colonisation y a capoté ?

— Je ne sais pas ! Je vous jure que je ne sais pas, commodore !

— Vous vous fichez de moi ?

— Je vous jure que non... Ça n'a pas de nom. Je sais que ma place est là-bas... C'est tout ce que je peux dire...

Stanrock transpirait à grosses gouttes. Il avait l'impression que

Tracy disséquait littéralement son cerveau de ses yeux bleus et froids. Leur affrontement silencieux dura bien une ou deux minutes.

Une éternité.

— Oui, je crois que vous êtes fou ! lâcha enfin Tracy d'un ton sourd. Au début j'ai cru pouvoir vous faire changer d'avis... Mais il ne faut jamais contrarier les fous ! Je vais vous mettre à la place du lieutenant Manson qui, lui, n'a AUCUNE envie de sécher sur pied à Tychar, vous pouvez me croire. Quand il apprendra qu'il y a un officier assez dingue pour prendre sa place, il se roulera par terre de joie !

Stanrock ne bougea pas. Il avait l'impression que son cœur cognait comme un pilon dans sa poitrine. La sueur qui couvrait son front glissait en longues coulées sur ses joues jusqu'à son cou où elles allaient se perdre dans le col serré de son sévère justaucorps noir.

— Sortez, Stanrock, souffla Tracy sans avoir seulement desserré les lèvres. Sortez d'ici !

Stanrock salua le poing fermé contre le front et se dirigea vers la porte presque avec l'impression de fuir.

— Quel gâchis ! entendit-il avant que le vantail capitonné ne se soit totalement refermé sur lui.

Il passa une main sur son front et la ramena gluante. L'homme qui l'avait escorté jusque-là se précipita vers lui.

— Vous ne vous sentez pas bien, lieutenant ?

Stanrock le fusilla du regard.

— Reconduisez-moi !

CHAPITRE IV

Lorsque le copilote de l'Y.T.B.M. provoqua l'effacement des tapes et que l'écran vidéo se ralluma en tête de cabine, Edward Stanrock eut la sensation vertigineuse d'être projeté vivant dans son propre passé.

Oui... C'était il y avait exactement trois mois. Trois mois qu'il avait vécu un cauchemar éveillé. C'était la même jungle. Les mêmes vibrations, le même shuttle, le même horizon bleuté qui moutonnait à l'infini.

Mais c'était avant...

Et tout avait changé.

Un lac aux eaux dormantes accrocha fugitivement la lueur du soleil. Visiblement le pilote avait calculé trop court sa « percée » et se « rallongeait » désespérément à grands coups de tuyères à plasma.

Une vraie hémorragie de carburant-plaquettes !

Ah, ce n'était plus la précision de Sweally !

Maintenant l'Y.T.B.M. roulait lourdement à chaque nouvelle impulsion de ses propulseurs.

Stanrock ferma les yeux.

Trois mois ! Trois mois déjà...

Il eut un sourire un rien crispé et tourna la tête vers Malone, l'homme qui devait être son Second à la Station T. Un petit gars chafouin et noiraud. Pas réellement antipathique. Mais doté d'un caractère absolument exécrable. Caractère qui devait être pour beaucoup dans son affectation sur la Station T de Tychar...

— Ça doit vous faire drôle de vous retrouver dans le même toboggan, non ?

« ... Et insolent avec ça ! » songea Stanrock.

— Oui... oui, vous avez raison, Second !... À la place où je suis actuellement se trouvait mon chef : le commandant Holmes. À ce point de la trajectoire, nous étions loin de nous douter de ce que nous allions découvrir en bas !... Ni bien sûr qu'il allait y laisser sa peau.

Malone buvait littéralement ses paroles.

— Il... est mort ?

— Oui... Ils lui ont fracassé le crâne près des montagnes de porphyre. C'était à l'entrée des grottes. C'est moi qui ai ramené les hommes... Après.

— Mais comment sont ces... « monstres » ? Tout le monde croyait que ce n'était qu'une légende.

— Moi aussi, je croyais ça...

— À quoi ressemblent-ils ?

— Ils ont toutes les formes, toutes ! Les plus hideuses comme les plus belles. Certains sont aussi beaux que des dieux.

— Intelligents ?

— Qui peut savoir ?... Moi, je pense que oui.

— Donc dangereux...

— La preuve ! s'exclama Stanrock... Ah... voilà la Station T. Regardez en haut et à gauche de l'écran vidéo. Le pilote va virer... Ça y est, ce sont les hypersustentateurs.

Dans un double claquement, les grands volets venaient de jaillir hors des ailerons courbes, décuplant leur portance.

Tout de suite ils ressentirent l'intense freinage du shuttle. Quelque chose de mal arrimé se décrocha à l'arrière de la carlingue et racla longuement le plancher de soute.

Edward Stanrock ferma les yeux.

La dernière fois aussi quelque chose était tombé. C'était un lanceur thermique mal verrouillé sur son râtelier d'armes. Dans sa mémoire, il l'entendait encore sonner sur le caillebotis. Comme aujourd'hui.

— Ils étaient nombreux, poursuivit-il à l'adresse de Malone, et on croyait aussi qu'il n'existait qu'une vingtaine de survivants aux trois quarts fous, errant depuis des décennies dans la jungle... Mais ils étaient au moins une centaine quand ils ont surgi.

— N'empêche, ils étaient dingues ! s'esclaffa Malone.

— Quand on est dingue, on n'attaque pas en rangs serrés sans souci des pertes. Ils ont laissé trente-deux des leurs dans le champ des sentinelles électroniques. Trente-deux ! Plus ceux qui, blessés, se sont traînés jusqu'à la jungle pour y crever.

— On dit aussi que le réseau de protection n'avait pas été réactivé à temps.

Stanrock découvrait avec une immense émotion, émotion qu'il ne s'expliquait pas lui-même, l'apparition des trois demi-sphères de béton au centre de la clairière. Par un curieux effet d'optique, la Station T

avait l'air d'osciller sur l'écran au rythme du roulis.

— C'est faux. Le champ avait été bien réactivé à la tombée de la nuit ! La vérité est que le lanceur thermique lourd, celui du mirador, n'a pas été utilisé. Voilà la vérité.

— Vraiment ! s'écria Malone en ouvrant des yeux ronds. Comment est-ce possible ?

— Le garde était ivre...

Stanrock bascula son sarcophage en position oblique. L'Y.T.B.M. avait maintenant neutralisé toute sa vitesse et se laissait descendre à la verticale de la plate-forme de céramique. Les déflecteurs des tuyères, en position braquée au maximum, rejetaient vers le sol le long éclair blanc des propulseurs à plasma poussés maintenant en régime de pointe.

— Mais la poterne ? J'ai lu le rapport moi aussi, insista Malone. Pourquoi est-elle restée ouverte. Car enfin...

Stanrock eut un mouvement d'irritation.

— Au début, nous avons cru au mystère.

Ensuite l'imbécile s'est dénoncé... épouvanté par les conséquences de son acte. Il s'appelait Bosley. Je crois qu'il est dans une mine d'Altaïr maintenant, pour une centaine d'années...

Brusquement le sol parut leur sauter au visage. Le shuttle eut l'air d'étaler ses longues pattes articulées et oscilla longuement, tous injecteurs coupés, avant de se stabiliser.

— C'est bien ce que je disais ! Ce pilote est un âne ! grommela une voix dans la soute.

Dès que la pressurisation fut annulée, la rampe s'abaissa entre les huit vérins de plastacier des atterrisseurs. Une chaleur lourde et moite, chargée des senteurs entêtantes de la jungle proche, remplaça l'odeur aseptisée de la climatisation. La chaleur grimpa aussitôt vertigineusement.

Stanrock et Malone firent sauter, d'un même mouvement, leur boucle ventrale et débarquèrent en même temps que les autres.

Rien n'avait changé dans la vaste clairière défrichée au laser.

Les cadavres avaient été enlevés et brûlés. Le no man's land ensuite désactivé, reconstruit et réactivé.

Stanrock regarda les passagers se diriger vers la petite porte. Il y avait là deux gardes de relève, deux informaticiens spacecoms qui jetaient déjà sur la lisière noire de la jungle proche des regards suspicieux, une infirmière et deux hommes en justaucorps bleuté barré d'une bande orange à hauteur des pectoraux et dont Stanrock ignorait la fonction.

— Vous voyez, Malone, quand nous avons débarqué ici, nous nous sommes déployés en vitesse. Les gardes n'en croyaient pas leurs yeux. Les sentinelles automatiques avaient fait un vrai charnier... Eh bien, vous me croirez si vous le voulez, ce n'était rien à côté de ce qui nous attendait à l'intérieur... Et...

« ... Je savais que tu reviendrais... Oui, je savais que tu reviendrais. »

Stanrock s'arrêta, sourcils froncés.

— Brusquement, continua-t-il, la poterne s'est rabattue et une fille a jailli. Les gardes étaient tellement nerveux que c'est un miracle s'ils n'ont pas tous tiré sur elle. La jeune fille est passée au milieu de nous et s'est réfugiée dans le shuttle. On est resté six jours ici... Et pendant six jours, elle n'a pas voulu en sortir ! Marrant, non ?

Stanrock fit encore quelques pas pour rejoindre le groupe de ceux qui étaient venus « voir la relève », comme on disait. Il sentait une étrange jubilation s'emparer de lui au fur et à mesure qu'il foulait l'épais lichen qui tapissait le sol.

« ... Tu es donc revenu ! Cela faisait si longtemps que tu étais parti... Je t'ai tant attendu... »

La voix ! De nouveau, il entendait LA VOIX, celle qu'il avait perçue pour la première fois après la fin de cet horrible massacre dans l'obscurité de la grotte.

— Qui es-tu ? Oui, je suis revenu. Mais qui es-tu ?

Il n'entendit rien. Aucune réponse. LA VOIX ne répondait jamais.

— Vous disiez, commandant ?

— Hein ? Moi ? Non. Je ne disais rien, Malone, répliqua Stanrock en s'avançant vers les « officiels » venus l'accueillir.

— Heureux de voir que l'on pense enfin à nous ! brailla un barbu qui se frayait un passage à grands coups d'épaules dans la « foule » venue assister à l'atterrissage de l'Y.T.B.M. Je m'appelle Dalby et je suis le responsable télécom de cette station !

« ... Allons-y ! songea Stanrock en esquissant un sourire carnassier. Autant se mettre tout de suite avec les « huiles » de cette « foutue station », comme disait Dalby.

« ... Tu as raison ! Tu dois être aimé de tous », susurra la Voix.

— Stanrock ! Enchanté !

— Dalby. Et voici Aker, l'homme le plus doué pour mettre les émetteurs en panne. Et aussi Tièn, qui a tellement dormi sur ses écrans qu'il en a eu les yeux bridés... Enfin Lia Hooper, continua Dalby en montrant une magnifique blonde d'une trentaine d'années. Si vous avez des peines de cœur, allez la voir. Vous la quitterez dégoûté des

femmes à tout jamais... Mais guéri !

En pénétrant quelques minutes plus tard dans la station, Stanrock ne put s'empêcher d'éprouver un bref soulagement. Rien ne rappelait plus l'affreux drame qui s'était déroulé ici même.

Tout avait été repeint. Les lumières des codeurs-décodeurs et les conversations insufflaient une vie nouvelle à ce qui naguère avait été une vraie catacombe.

Et pourtant, ce fut avec un indicible soulagement que, quelques heures plus tard, Stanrock claqua d'un coup de talon l'écoutille de son petit studio. Il ignorait qu'un homme et une femme avaient été surpris là par les « monstres » alors même qu'ils venaient de s'aimer.

Il se fit couler un bain, entreprit de se déshabiller, puis s'approcha du transvox mural. Il composa un numéro sur le clavier digital. Une voix sourde émergea aussitôt.

— Central. Garde Mansion.

— Mansion ? Commandant Stanrock. Trouvez-moi le lieutenant Malone et dites-lui de m'appeler.

Il relâcha la touche avant même d'entendre le fatidique « Bien, commandant ! », acheva d'enlever son justaucorps de cabine que la touffeur de l'air avait rendu poisseux et alla au minibar se servir un verre d'Ambor.

— Appelle-moi ! Appelle-moi encore !

Il avait formulé la pensée. Cette même pensée qu'il avait répétée des milliers de fois sur le *Chattanooga*, à Tulsar ou à Sorebay. Mais il n'y eut pas de réponse. La Voix ne répondait jamais. La Voix gardait farouchement l'initiative des appels.

Il écarta un rideau et constata que son studio se trouvait dans un des étages supérieurs de la demi-sphère. Un étage qu'il évalua au dixième niveau. (À dire vrai, après toutes les allées et venues qu'on lui avait fait faire sous la coupole de béton depuis qu'il était arrivé, il avait fini par perdre jusqu'à la notion de l'endroit où il se trouvait.)

— Oui, appelle-moi ! Tu as tant voulu que je revienne !

Il but une gorgée et le breuvage de feu le fit tousser. Il suçà aussitôt un cube de neutralisant et laissa son regard errer sur la jungle proche. Le vent chaud qui soufflait parfois de l'ouest courbait les cimes des silos qui devaient mugir comme des cornes de brume.

Où était-elle, celle que Bosley avait prise en vidéo, celle qui s'était par deux fois profilée sur l'ombre des arbres pendant que les monstres se livraient à leur atroce besogne ?

— Ping !

L'appel musical le fit émerger de ses réflexions. Il s'approcha de la

grille du transvox.

— Malone ? Stanrock ! Les ordres pour demain. Prenez note.

— Une seconde... Je vous écoute, commandant.

— Le sergent Stark me présentera les vingt gardes à dix heures. Ensuite vérification des consignes de sécurité et contrôle de tous les senseurs électroniques. L'après-midi, dans la salle 107, je verrai chacun des hommes en particulier, avec leur dossier.

Stanrock entendit la respiration un peu sifflante de son Second. Il ajouta :

— Ce sera tout. Des questions ?

— Pas de question, commandant.

— Merci, Malone !

Stanrock interrompit la communication et se dirigea de nouveau vers la fenêtre ovale.

— Pourquoi ne réponds-tu jamais quand je t'appelle ? Qui es-tu ?

D'habitude la Voix, lorsqu'elle se manifestait, éclatait en brusques impulsions dans son esprit. Longtemps il avait cru que tout cela n'était que le fait de son imagination. Mais il avait vite compris qu'en fait cette Voix l'habitait, le hantait, comme un être qui aurait fait irruption par effraction à l'intérieur de son propre cerveau.

Il acheva son verre à col de cygne et s'enfonça avec délices dans son bain.

Tout avait commencé à la minute même où Holmes se faisait fracasser le crâne par un quartier de roc lancé à toute volée. Ou peut-être un peu après. Il se souvenait seulement de ce géant au corps magnifique qui avait véritablement subjugué les gardes. C'était lui qui avait dû l'abattre. Et, il s'en souvenait très bien, le géant l'avait fixé longuement dans les yeux avant de s'effondrer, foudroyé. ET MÊME APRÈS.

Était-ce à cet instant qu'il avait été « sensibilisé » ?

Ensuite la Voix ne l'avait plus quitté, entêtante, obsédante, jaillissant à l'improviste, lascive ou autoritaire, elle s'était même parfois faite suppliante.

Stanrock brancha le masseur ionique et ferma les yeux. Un immense calme s'emparait de lui, graduellement, et il se sentait épuisé d'une merveilleuse lassitude.

Il se souvenait de cet instant.

Alors que, suivi des hommes qui rembarquaient avec lui pour rallier le *Chattanooga* en orbite, il marchait vers le spacemodule, la Voix avait brusquement éclaté en flash dans sa tête. Ce n'était même plus une

supplication. Mais bien une plainte, un gémissement. L'impulsion avait été si forte, si intense qu'il s'était arrêté net, médusé, et ses hommes l'avaient regardé, perplexes, en le dépassant.

— Toi ! Toi ! Toi ! scandait la plainte. Reste. Je t'en supplie. Reste... S'il n'y en a qu'un qui doit rester, je veux que ce soit toi ! Toi ! Toi !

Il avait haussé les épaules et s'était mis à courir pour rattraper les autres et fuir enfin cet horrible charnier.

— Non, je t'en supplie, pas toi ! Pas toi ! avait hoqueté la Voix. Il ne faut pas... J'ai besoin de toi. Si tu savais comme j'ai BESOIN de toi...

Il avait pensé : « Qui es-tu ? Réponds ! »

C'est là qu'il avait découvert que la Voix ne répondait JAMAIS.

Ou peut-être ses impulsions cérébrales à lui étaient-elles trop faibles...

Il s'était réfugié dans le spacemodule, profondément troublé, presque bouleversé. Il avait contourné le sarcophage qui renfermait le corps de Holmes qui, conformément à la loi, devait être expulsé dans l'espace et s'était affalé sur sa couchette anti-g.

— Il ne fallait pas ! Il ne fallait pas partir... Mais tu reviendras. Oui, tu reviendras car tu sais que j'ai besoin de toi. Oh si ! Tu savais... Toi que j'ai choisi... Reviens ! Reviens-moi.

Il avait été surpris de se retrouver suspendu à trente mille pieds d'altitude sans même s'être aperçu du décollage. Comme si son cerveau, pendant une longue minute, avait été déconnecté ! Oui, c'était cela : déconnecté.

L'Y.T.B.M. entrait dans la phase où son accélération, croissant de manière exponentielle, le catapultait graduellement vers sa vitesse de libération...

Et lui, Stanrock, ne s'était même pas encore aperçu qu'il avait quitté le sol !

C'était absolument effrayant !

Bouleversé, il était revenu à bord du grand cosmocruiser en orbite d'attente et celui-ci reprit son cap sur Procyon.

Longtemps il avait guetté, redoutant d'entendre de nouveau la Voix. Mais, étrangement, celle-ci ne s'était plus manifestée.

Jamais plus.

Stanrock s'était cru définitivement libéré. Et ce, jusqu'au moment où il avait senti naître et croître en lui le désir de savoir ce qui s'était réellement passé à l'époque de la colonisation du planétoïde. Quel horrible secret couvrait la création de ces monstres ? Et qu'était-ce au juste, cette histoire de révolte de mineurs... des mineurs qui n'avaient

jamais creusé la moindre mine ?

Peu à peu, ce besoin de savoir était devenu lancinant, étouffant.

CHAPITRE V

L'ignoble sourire s'élargit une fois de plus. La créature restait dissimulée dans l'ombre épaisse et seul était visible le sauvage rictus qui découvrait une rangée anarchique de chicots acérés.

Brusquement l'être tout entier émergea de l'ombre. Un râle caverneux, énorme, jaillit de sa poitrine velue.

Stanrock voulut fuir, mais ses jambes étaient soudées au sol par le simple regard de cette créature mi-homme mi-bête qui le pétrifiait.

Lorsqu'elle planta ses serres crochues dans sa gorge, il trouva la force de se débattre...

« ... Par Belpor ! J'ai fait un cauchemar ! »

Il s'était redressé en hurlant, les mains crispées sur sa gorge que nulle griffe n'était venue lacérer. L'horrible ricanement s'était enfui en même temps que son rêve. Derrière le hublot ovale montait le disque sanglant de l'énorme lune de Tychar.

Stanrock épia le silence. Nul bruit dans la Station T. À cette heure, tout dormait à l'exception de l'indispensable personnel de veille dans la salle de trajectographie.

Stanrock poussa un profond soupir, essuya d'une main encore tremblante la sueur sur son visage en pensant que la climatisation avait dû se dérégler. Nerveux, il se leva et alla boire un verre d'eau.

Pourquoi ce cauchemar ? Pourquoi cette vision ?

La Voix ?

Le verre à la main, il s'approcha de la fenêtre ovale et scruta l'ombre rouge. Le vent avait cessé et les siloas ne bougeaient plus. Tout semblait s'être figé dans le sommeil.

« ... Non, c'est idiot ! Je me suis laissé influencer par mes souvenirs, voilà tout... Les monstres sont venus, ils ont été décimés, ils ne reviendront plus de sitôt ! »

Il observa avec attention l'orée de la jungle et l'enchevêtrement des racines aériennes par-delà l'invisible barrière des sentinelles électroniques enfouies dans le sol.

Personne ! Tout cela n'était qu'un phantasme !

Il acheva son verre d'un trait, baissa la climatisation et se recoucha, constatant avec colère que tout sommeil l'avait quitté. Il resta là un long moment, les yeux au plafond, les bras croisés sous sa nuque, fouillant dans sa mémoire pour essayer de comprendre cet irrésistible BESOIN qu'il avait eu de revenir sur Tychar.

Revenir et COMPRENDRE...

Il ferma les yeux.

« ... Certains d'entre eux étaient beaux, trop beaux ! Il y avait les monstres et il y avait les autres. Ce géant, par exemple. D'où venait-il ? Pourquoi cet ordre apparemment insensé de les tuer TOUS ? »

Il se rappela tout ce qu'il avait dévoré dans la mémothèque de Tulsar à propos de l'influence des rayons gamma et neutroniques sur la formation des embryons humains. Que ces êtres horribles, difformes, « mal finis » aient été les derniers descendants des victimes d'une explosion nucléaire, après tout c'était fort possible... Mais les autres ? Ceux qui étaient si merveilleusement beaux ?

Énervé, Stanrock se leva d'un coup. Inutile de chercher le sommeil. Il ne viendrait plus. Il s'habilla en silence et sortit dans les couloirs déserts et calmes.

« ... Sans compter que ceux que nous avons abattus ne peuvent pas être les derniers survivants de l'explosion. Cent ans se sont écoulés depuis la révolte des mineurs. »

Il croisa une spécialiste des transmissions qui titubait de sommeil et regagnait son studio, sa veille achevée. Elle lui dédia un sourire fatigué et s'éloigna, ses talons sonnait sur le dallage.

« ... Donc il a fallu trois générations. Ce qui signifie que ces monstres se sont accouplés ! »

Il se rappela ceux qui rampaient sur le sol comme des chenilles, ces corps tour à tour velus ou couverts d'écailles qu'il avait vus foudroyés par les « thermiques » ou lacérés par les sentinelles du no man's land, et secoua la tête.

Comment de telles hydres pouvaient-elles s'accoupler ?

Un escalator l'emporta d'une poussée souple au sommet du dôme principal. Stanrock déboucha au pied du mirador et huma profondément les senteurs puissantes de la forêt.

Alerté par le bruit de la petite porte de métal, le garde se pencha.

— C'est toi, Hook ? T'es déjà là ?

— Commandant Stanrock. Ouvrez !

Il y eut une exclamation étouffée et la gâche automatique cliqueta.

Stanrock gravit rapidement les degrés d'acier et prit pied sur le plancher de métal. Le garde l'attendait dans une pose théâtrale, la main posée sur le lanceur thermique lourd, exactement comme s'il s'apprêtait à carboniser des vagues d'assaut entières surgies de la nuit rouge !

— Rien à signaler, commandant. Tout est calme.

— Comment t'appelles-tu ?

— Tomberg.

— Eh bien ! ce n'est pas une ronde, Tomberg ! Je suis seulement venu réfléchir.

Il lui tourna le dos et s'appuya au rebord de métal. Un nuage cramoisi, voilant soudain la lune, avala à la fois la jungle et le no man's land dans une même obscurité. Stanrock, en cet instant, eût pu se croire suspendu au-dessus du néant.

— ... Est-ce que tu m'entends ?

Il avait formulé la question sans y penser. La réponse fusa, fulgurante.

— Je croyais que les humains mouraient la nuit !

Il tressaillit. Ainsi donc la Voix l'avait entendu !

— Ils ne meurent pas. Ils s'endorment.

Cette fois, il n'y eut pas de réponse.

La Voix prenait-elle le temps de RÉFLÉCHIR ?

Stanrock passa une langue rapide sur ses lèvres sèches et tenta de sonder l'obscurité. La créature était là, quelque part dans la jungle, tapie dans cette immensité végétale, et sa puissance psychique était telle qu'elle pouvait l'appeler par télépathie.

C'était à la fois délirant et... terrifiant.

Dans son subconscient, Edward Stanrock savait bien qu'en fait, s'il était revenu sur Tychar, ce n'était que pour elle !

— Nous, nous ne savons pas ce que tu appelles dormir ! éclata la Voix.

Il tenta d'établir enfin un dialogue avec cette étrange entité qui le fascinait, se concentra et pensa :

— Comment t'appelles-tu ?

— Nous ne nous appelons pas...

— Tu as bien un nom.

— Un nom... Pour quoi faire ?

Il hésita, interloqué.

— Un nom pour vous appeler entre vous.

À cet instant, il aurait pu jurer avoir entendu une sorte de rire.

— Je ne vois pas... Il suffit de penser et celui à qui vous pensez doit vous entendre. Qu'est-ce que c'est, un nom ? Tous ces bruits que vous émettez quand vous êtes ensemble ?...

« ... Télépathie, songea-t-il, bouleversé. Il existe vraiment ici des créatures douées d'un pouvoir inconnu des humains. Je savais que j'avais raison. »

La lune éclairait de nouveau la forêt. Rien ne bougeait.

— Comment es-tu fait ?

Il serra les poings. Terrorisé à la pensée que la Voix lui annonce qu'elle n'était qu'un monstre. Comme les autres. Une horreur vivante mais dont le cerveau hypertrophié était doué d'un fantastique pouvoir.

— Comme toi ! Je suis comme toi...

Il respira, soulagé.

— Ou presque.

— Comment ça « ou presque » ?

— J'ai certaines facultés que vous n'avez pas. Je n'ai pas besoin d'appareils pour te parler... Même quand tu étais reparti dans les étoiles, je pouvais te faire penser à moi.

Il dut bien admettre que, sur ce point, la Voix avait diablement raison.

— Es-tu un homme ? Une femme ?

Un silence. La Voix s'était tue... Stanrock ne put s'empêcher de frémir. Il était à la fois au bord de l'épouvante et terriblement excité par ce contact télépathique qui échappait à l'entendement humain. Il vivait enfin cette impensable expérience qu'il avait follement espérée.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Est-ce que tu m'as déjà vu ?

— Oui... Près des grottes. Je t'ai vu tuer.

Il avala sa salive. Mal à l'aise soudain.

— Alors, si tu m'as vu... Es-tu comme moi ?

— Pas tout à fait, je crois... Mais il y a tant de formes ici, tu sais ! La forme d'un corps n'a aucune importance. Aucune.

Stanrock suivit des yeux l'envolée laborieuse d'un tropor qui avait dû être effrayé par quelque mouvement au bas de son siloa.

— Pourquoi m'appelles-tu, moi... Et pas les autres ?

— Parce que ton aura disait que tu n'étais pas venu pour tuer.

— Si, j'étais venu pour ça...

— Pas comme les autres. Toi, tu voulais aussi comprendre.

Stanrock avait entendu parler de cette mystérieuse aura, concept très à l'honneur dans l'Inde antique. Personne n'avait jamais pu en prouver scientifiquement l'existence et Stanrock, que sa formation ne prédisposait pas à donner foi aux légendes, n'y croyait pas.

— Tu... tu peux lire dans mes pensées ?

— Seulement si je le veux.

Elle dut sentir la brusque rétraction de l'homme, car elle ajouta :

— Pourquoi as-tu peur ?...

— Commandant ? Commandant ?

Stanrock sursauta comme s'il avait reçu une décharge électrique. Devant lui, le visage du garde exprimait à la fois la stupéfaction et la crainte.

— Commandant ! Commandant ! ne cessait-il de hurler.

— Eh bien quoi ?... Euh... Tomberg !

— J'ai cru que vous étiez...

— Quoi ? aboya Stanrock, subitement hors de lui. Que j'étais quoi ?

— Malade.

— Vous êtes fou, Tomberg ?

— Vous parliez tout haut... Fallait voir votre visage... J'ai cru que vous alliez sauter du mirador. Je vous jure. C'était...

— C'était quoi ?

— Effrayant !

— Mais non ! Je suis très bien. De quoi vous mêlez-vous ?

Stanrock fit quelques pas sur l'étroite plateforme et s'immobilisa en face du lanceur thermique avec l'impression que sa tête allait exploser. Les questions se bousculaient en foule dans son cerveau. Que lui était-il arrivé ? Avait-il réellement entendu cette « Voix » ? Avait-il réellement dialogué avec elle ? Avait-il vraiment parlé seul ?... Et dans ce cas, qu'avait-il dit ?

Le front soupçonneux, il tourna la tête vers le garde qui le fixait dans l'ombre.

« ... Ce Tomberg, qu'avait-il entendu ? »

Il inspira un grand coup l'air tiède de la nuit et grimaça un sourire gêné.

— Excusez-moi ! J'ai pensé tout haut, ce doit être vrai. La chaleur sans doute, ou les souvenirs.

Il ne se souvenait pas avoir aperçu cet homme dans le shuttle. Il était probable qu'il ne faisait pas partie de la relève descendue avec lui. Il ne le connaissait donc pas.

— Écoute, Tomberg, je vais te dire quelque chose. C'est moi qui ai débarqué le premier à la station après le massacre ! Tu n'imagineras jamais le charnier que j'ai trouvé... Alors revenir ici !... Au même endroit...

L'homme prit l'air entendu.

— Je comprends, commandant.

— Évitez de parler de ça, Tomberg. Okay ?

— Oui, commandant.

Stanrock traversa vivement, presque avec l'air de fuir, la plateforme et ouvrit la trappe de descente.

— Bonsoir, Tomberg. Bonne garde !

Préoccupé, il dégringola la vingtaine de gradins enchâssés dans le béton et prit pied sous la coupole étanche de la Station T.

— Comment t'appelles-tu, toi ?

La Voix l'avait de nouveau « frappé » dans les couloirs circulaires qui menaient aux salles de tracking. Il s'arrêta net. Les yeux fermés.

« ... Ne pas répondre ! Surtout ne pas répondre ! »

— J'ai senti une contrariété en toi !

— Assez ! Assez ! Assez ! Mon cerveau m'appartient. Tu n'as aucun droit sur moi. Laisse-moi. Oh oui, laisse-moi !

D'un geste instinctif, il plaqua ses deux mains sur ses oreilles et secoua la tête, les traits déformés à la fois par la colère et par l'angoisse. Colère de ne pouvoir étouffer cette Voix et angoisse de se voir ainsi psychologiquement violé.

Il attendit un long moment – totalement immobile – le cœur battant comme un gong dans le silence des galeries.

— Laisse-moi ! Laisse-moi ! Laisse-moi !

— Ne comprends-tu pas que j'ai besoin de toi ?

— Pourquoi ?

— Viens ! Viens me rejoindre !

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai ce que tu cherches.

— Je ne cherche rien.

— Mais si ! Tu le sais bien ! J'ai ce que tu es revenu chercher... J'ai ce pourquoi tu es revenu du ciel. Et tu le sais.

La Voix s'était faite diaboliquement enchanteresse, douceuse, lénifiante.

Il eut un bref éblouissement et dut s'adosser à la cloison lumineuse du couloir courbe. L'espace d'un éclair, sa mémoire lui avait fait revoir

cette même cursive encombrée de cadavres, trois mois plus tôt. Comme s'il avait été projeté dans le passé.

Non ! Non, jamais ! Je sais pourquoi tu veux que je sorte. Oui, je le sais ! Pour me faire la peau... Pour me massacrer tout comme tu as fait avec les techniciens d'autrefois. Voilà ce que tu cherches ! Tu n'es que haine !

Il lâcha un soupir, affolé par cette terrible envie, cet impérieux besoin de quitter l'abri étanche de la Station T et de voir enfin la chose, ou l'être qu'il appelait « la Voix » avec terreur... et fascination !

— Non, jamais ! Jamais je ne sortirai, et je sais pourquoi tu n'as pas pu me répondre quand je t'ai demandé si tu étais un homme ou une femme... Parce que tu n'es ni l'un ni l'autre : tu es un monstre. Comme tous les autres... Tu ne peux être ni un homme, ni une femme car tu es DIFFÉRENT !

— Tu te trompes, susurra l'étrange entité. C'est seulement que je ne SAIS pas ce que tu veux dire !...

Un pas sonnant dans le couloir désert le fit tressaillir. L'ombre s'allongeait indéfiniment sur le sol. Stanrock se remit à marcher comme un somnambule et ne répondit même pas au signe de tête que lui adressait l'ingénieur des spacecoms qui allait prendre son quart.

Étonné, celui-ci se retourna plusieurs fois, puis poursuivit son chemin. Ces types de la Force étaient bien tous les mêmes : des mufles !

Resté seul au sommet du mirador, Tomberg, qui rêvassait les yeux mi-clos, entendit le timbre d'appel de l'interphone.

— J'écoute, marmonna-t-il en appuyant sur la touche digitale.

— Ici lieutenant Malone. Rien à signaler ?

« ... Ma parole, mais ils sont tous insomniaques cette nuit », songea Tomberg.

— Rien, tout est calme, lieutenant...

— Bien. Ouvrez l'œil et rappelez-vous que c'est par une nuit calme que les monstres ont surgi par centaines !

— Oui, oui, j'ai vu les hologrammes. Mais avec ce qu'on leur a descendu, il ne doit pas en rester lourd !

— C'est exactement ce que se disaient ceux qui étaient là avant nous, Tomberg. Et ils y sont tous passés, ou presque ! le tança sévèrement Malone. Rien d'autre ?

— Mon lieut... Oh si ! Le commandant est passé.

— Ah bien ! Qu'a-t-il dit ?

En dépit des déformations dues à la transmission, la voix de Malone

paraissait tendue tout à coup.

— Rien... Ou plutôt si ! Il a dit que ça lui faisait un drôle de choc de revenir à la Station T. Dame, je le comprends, avec ce qu'il a vu...

— C'est tout ce qu'il a dit ?

Tomberg hésita. Fallait-il parler de l'étrange attitude de Stanrock ? De cette curieuse manière qu'il avait eue de parler seul face aux étoiles ? Il se souvenait qu'il le lui avait interdit.

— Oui... Oui, lieutenant !

Derrière son bureau, Malone fronça ses sourcils broussailleux. Sans trop savoir pourquoi, il avait l'impression que Tomberg mentait. Qu'avait-il à cacher ?

— Sûr, Tomberg ? aboya-t-il, abrupt. Vraiment sûr ?

— Eh bien..., il m'a seulement dit ça : que cela lui faisait un sacré choc de se retrouver ici. D'ailleurs à un moment, il a même parlé tout haut.

— Parlé tout haut... avec qui ?

— Seul ! Ce n'était pas à moi qu'il s'adressait !

Tomberg était de plus en plus mal à l'aise.

Pourquoi toutes ces questions ? Le commandant Stanrock revivait ses souvenirs, voilà tout !

— Je ne me suis pas permis d'écouter, lieutenant... D'ailleurs, il me tournait le dos. Ça avait l'air... Oui, de mots sans suite !

Il y eut un silence. Tomberg percevait le souffle de Malone. Celui-ci avait dû rester les lèvres à toucher le micro. Tout à coup, il se produisit un claquement sec et la transmission cessa.

CHAPITRE VI

Malone s'étira, engourdi par sa trop longue veille. La nuit tirait à sa fin. Dans quelques heures, le ciel de Tychar reprendrait sa couleur de sang.

D'un coup d'œil circulaire, il balaya les quelques voyants et la dizaine d'écrans de la centrale d'alerte. Tout était calme à l'extérieur. Dans quelques minutes, les trois gardes de faction seraient relevés.

Il ne s'était rien passé !

Et pourtant, jusqu'au bout il avait ESPÉRÉ.

Vaguement déçu, Malone provoqua le basculement de son siège et se leva en se demandant s'il ne s'était pas assoupi un instant. Il éteignit successivement tous les écrans sur lesquels on commençait d'ailleurs à apercevoir les lisières de la jungle. Il songea, en entendant les premiers bruits derrière les cloisons, que la base s'éveillait doucement.

Paisiblement.

Il songea aussi que pas un ici ne se doutait du drame qui, en ces heures, se jouait dans le cerveau d'un homme.

Pas un. SAUF LUI.

Il se frottait les yeux, guettant les comptes rendus des relèves pour aller se coucher, lorsque l'écoutille du central de télésurveillance s'effaça dans la cloison.

— Le tsoar, monsieur. J'ai pensé que cela vous ferait du bien.

La fille, immobilisée sur le seuil, son plateau à la main, était magnifique. Malone avait toujours aimé les longues filles souples et particulièrement celles qui avaient des cheveux de feu. Et celle-là était exactement ainsi. Sans compter que ses yeux légèrement obliques, qui trahissaient une lointaine filiation génétique sur Véga, n'étaient pas pour lui déplaire non plus !

— Merci, Oona, c'est une excellente idée. D'autant plus que je n'ai guère l'habitude de me voir apporter mon petit déjeuner.

— C'est l'inconvénient d'être célibataire, voyez-vous ! persifla-t-elle

en posant le breuvage bleuté sur la console.

Il ne put s'empêcher de caresser d'un regard furtif ses hanches merveilleusement galbées.

— Il n'y a pas que des inconvénients, vous savez !

Ils éclatèrent de rire tous deux et la jeune femme au justaucorps safran outrageusement moulant se retourna, le visage empourpré.

— Pas ici en tout cas ! Pas ici ! On s'y ennuie à mourir.

Le tsoar était brûlant. Resté seul, Malone décortiqua une des inévitables tablettes vitaminées.

« ... Du moins voilà une rouquine qui n'y va pas par quatre chemins ! » songea-t-il en s'approchant du petit plateau.

C'est au moment où il mettait la main sur la tasse que l'un des voyants d'alerte du tableau mural éclaboussa toute la salle de sa lueur rougeâtre.

Après un instant de stupeur, Malone sauta sur l'interphone et pianota un code.

— Tomberg ? Qui vient de déverrouiller la poterne ouest ?

Un silence. L'homme de faction devait courir sur le minuscule chemin de ronde au sommet du dôme principal.

— Je ne sais pas... Effectivement le spot s'est allumé ici aussi.

— Sbrodjes, c'est une histoire de fou ! Vous ne voyez vraiment rien, Tomberg ?

L'homme se pencha à l'extrême limite du déséquilibre. Dans le jour naissant, la sphère de béton lui apparaissait comme une falaise courbe dont il lui était impossible d'apercevoir la base.

— Non, je ne vois vraiment rien. Un faux contact, sûrement.

Malone, d'une chiquenaude, musela le détecteur d'alerte dont le couinement lui était insupportable et sélectionna trois vidéos.

Tout de suite il repéra le couloir 12. Vide aussi loin que pouvait porter la vue. L'escalator aussi était désert. Des interférences empêchaient d'analyser l'image.

— Par Belpor ! rugit-il en cognant du poing fermé contre la console. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Malone sentit une onde de chaleur intense couler le long de son échine. Le sommeil qui alourdissait ses paupières s'envola comme par enchantement. À la fois incrédule et effrayé, il scrutait l'image légèrement floue du long couloir qui s'ouvrait sur le no man's land.

Brusquement une ombre. Bien que l'inconnu fût à plus de deux cents mètres et que tout un ensemble de cloisons, de couloirs et de portes le séparassent de lui, Malone le reconnut d'emblée.

— Stanrock !

Oui, c'était bien lui, avec sa démarche chaloupée, ses cheveux drus comme un casque et son justaucorps bleuté. Bien qu'il ne le vît que de dos, il aurait reconnu sa démarche entre mille.

Stanrock se silhouetta sur la lumière rouge que diffusait l'étroite poterne dont il n'avait pu provoquer l'ouverture qu'en court-circuitant quelques relais.

Il fit encore quelques pas et parut ruisseler de la lumière de l'aube.

Il s'immobilisa un instant à deux ou trois mètres de la coupole de béton qui abritait la Station T, comme ébloui.

Aussitôt grésilla la voix de Tomberg :

— Je le vois ! Je le vois ! Lieutenant, je le vois ! Vous ne me croyez pas ! C'est... c'est le commandant Stanrock. Vous m'entendez ? Dites, vous m'entendez ?

— Oui, Tomberg, articula Malone d'une voix étrangement grave. Oui, je vous entends...

— Ça y est, il s'est remis en marche. Il se dirige droit sur les sentinelles électroniques !

Malone resta un moment totalement indécis, fixant toujours l'écran dont pourtant Stanrock avait disparu, happé par la lumière. Tout à coup, il sursauta. Comme si les paroles du garde venaient seulement d'atteindre son cerveau. Il sauta sur une structure de forme ovoïde dont il souleva le couvercle, découvrant un ensemble de touches colorées disposées en cercles concentriques. Il se repéra rapidement d'après le plan de la base et désactiva une large brèche dans le rempart électronique.

Ainsi neutralisait-on parfois les mines et les Starks électroniques quand on devait vérifier le réseau ou remplacer quelques-uns des constituants.

— Il s'approche des champs, lieutenant ! Il va sauter ! cria Tomberg, affolé. Il va sauter.

— Non. Je viens de désactiver le secteur 20.

— C'est extraordinaire, il ne m'entend pas ! J'ai beau l'appeler, lieutenant, il ne...

— Eh bien, cessez de l'appeler alors !

— Mais il se dirige droit sur la jungle !

— Ne bougez pas, Tomberg. Surtout ne bougez pas ! Ne faites rien pour l'arrêter.

— Mais il va se faire tuer... dévorer ! hoqueta le garde, sidéré. Les monstres...

— Le commandant sait ce qu'il fait, Tomberg, croyez-moi. Il sait ce qu'il fait.

Quittant le plan des dispositifs de protection, Malone traversa la chambre de veille en diagonale et fit jouer une caméra vidéo située sur l'aérien du radiotélescope. Lorsqu'il repéra de nouveau Stanrock, celui-ci marchait toujours lentement vers la lisière de la jungle. Il abordait le champ de mines.

Comme un somnambule...

*

* *

Stanrock trébucha. Il s'arrêta et reprit sa marche. Son esprit demeurait obstinément focalisé sur la Voix, cette Voix qui n'avait pas cessé de lui parler. Cette Voix qui s'était peu à peu emparée de chaque cellule de son cerveau, de chaque fibre de son corps.

Stanrock ressentait seulement un extraordinaire besoin d'aller vers Elle, de mettre enfin un visage – ou tout du moins une forme – sur cette mystérieuse entité.

... Et pourtant il ne se faisait pas la moindre illusion sur le sort qui l'attendait une fois qu'il aurait disparu sous les voûtes obscures et bruisantes de la forêt primaire. Peut-être, parvenu en un état de transe profonde, était-il déjà au-delà de la peur.

— Tu as voulu me voir ! Eh bien ! vois ! Je suis sorti ! Montre-toi maintenant !

Dans sa marche, il faucha d'un pas les antennes d'un Stark. Ce qui normalement eût dû le carboniser net. Il perçut enfin la réponse.

— Tout n'est pas si simple...

La Voix se tut. Et comme chaque fois que le silence et le calme revenaient dans son cerveau, Stanrock sentit une pointe d'angoisse le submerger.

Et si Elle ne lui parlait plus ? Et si Elle était partie ?

Il l'appela. Par une question. Puisqu'elle n'avait pas de nom.

— Pourquoi ? Dis-moi pourquoi ?

Un rire. Oui, un vrai rire. Si fort qu'il se retourna. Mais non, il n'y avait personne derrière lui. Rien que la grande coupole de béton surmontée de sa forêt d'antennes de radar et son radiotélescope.

— Je sais bien que tous ceux que tu as quittés n'aspirent qu'à une seule chose : me tuer ! Nous tuer tous ! Et moi en particulier !

— C'est moi qui les commande : ils ne le feront pas.

— Oh si ! J'ai sondé les esprits que j'ai pu. Ce sont des démons. Ils ne pensent qu'à ça.

— Les gardes sont formés pour cela.

La forêt était toute proche maintenant et les feuilles alvéolées sifflaient doucement dans le vent du petit matin. D'incroyables fougères arborescentes s'égouttaient doucement sur l'épais tapis d'humus et de lichen qui recouvrait le sol.

Il s'arrêta. La Voix, cette fois, s'était tue. Et il redevenait lui-même. Avec la lucidité, la peur refit son apparition.

Sidéré, il regarda tout autour de lui. Comme un monstrueux reptile, une racine aérienne se balançait au-dessus de sa tête. Les feuilles-disques claquaient irrégulièrement. Comme si des bras à la force herculéenne secouaient les troncs des silos.

— Par les chiens d'Orion ! Mais qu'est-ce que je fais là ! Mais qu'est-ce que je f... ici ?

Il tourna la tête et ses yeux s'agrandirent d'horreur. Comment, pourquoi était-il sorti ? Pourquoi la station était-elle SI LOIN ?

— Mais comment ai-je franchi le barrage ? J'aurais dû sauter cent fois...

— Tu as peur ? Je « sens » que tu as peur ! Tu sais bien qu'il ne t'arrivera rien.

Il haussa les épaules et porta instinctivement la main à sa hanche pour constater l'absence de son lanceur thermique. En dépit du jour pleinement levé maintenant, l'intérieur de la mangrove restait presque totalement obscur. C'est à peine si, par endroits, les énormes palmes laissaient passer, en la rougissant, la lueur du soleil de Ptor.

— Alors pourquoi m'avoir fait venir ici ?

— Je te l'ai dit. J'ai besoin de toi. Tu ne peux imaginer comme j'ai besoin de toi...

Une fois de plus, la Voix s'était faite douce et suppliante. Stanrock ne sut pas s'il devait ressentir de la haine ou de la compassion. Il se tourna encore vers la Station T. Deux hommes étaient devant la poterne qu'il ne se souvenait pas avoir franchie et le regardaient fixement. Dans l'une des silhouettes, il crut reconnaître Malone.

— Viens ! Viens, je te le demande ! Tu sais bien que je ne te ferai rien ! Que je ne PEUX rien te faire... Tu as tant désiré me voir. Souviens-toi : c'est POUR ÇA QUE TU ES REVENU.

Stanrock avala sa salive avec peine. L'angoisse lui serrait la gorge. Certes il allait être tué. Mis en charpie. Dévoré par les monstres. Mais alors, quel était l'étrange et morbide désir qu'il avait de s'enfoncer

toujours plus avant dans la nuit ?

Et tout à coup, il fut dans l'ombre. Quelques pas encore, et il n'aperçut même plus la lisière. Il eut la sensation fugitive qu'il ne reverrait jamais le dôme de la station et pourtant il continua à avancer, s'enfonçant toujours plus avant dans le labyrinthe végétal.

— Ce que tu me fais faire est fou ! frémit-il.

— Fou ? N'est-ce pas ainsi que vous nous voyez, vous ?

— Pourquoi ? Mais pourquoi Malone (je suis sûr que c'était lui)... pourquoi Malone n'a-t-il rien fait pour me... me récupérer ?

Il heurta un tronc moussu et faillit s'écrouler, les jambes fauchées par une racine qui courait au ras de la mousse.

Il retint un juron et repartit, les mains en avant comme un enfant dans le noir.

Une tache verdâtre. Une clairière peut-être. Il obliqua, contourna un tronc énorme comme une tour et atteignit la lisière d'une petite brèche dans la jungle, provoquée par l'écroulement d'un arbre sans doute plusieurs fois centenaire et qui, dans sa chute, en avait entraîné une dizaine d'autres.

Il s'arrêta. Le sol devenait spongieux. En écarquillant les yeux, il vit qu'un marécage commençait là. Les feuilles, en tombant, provoquaient d'imperceptibles rides sur l'eau stagnante, couleur de jade.

— Voilà ! Tu m'as dit de sortir. Je l'ai fait ! Tu m'as dit de rentrer dans la jungle : je l'ai fait ! Je n'irai pas plus loin. Montre-toi maintenant.

Le silence. Stanrock attendit. En vain. Brusquement, il eut la sensation d'une présence toute proche. Derrière lui.

Il se retourna d'un bloc, écarquillant les yeux.

Un moment, il crut à un phantasme né de son imagination ou de l'atmosphère oppressante de la jungle.

Ce n'est qu'au bout d'une dizaine de secondes qu'il vit l'ombre bouger. Une ombre si épaisse, si trapue, qu'il l'avait d'abord prise pour une souche.

— Non ! Non ! hurla-t-il en pénétrant à reculons dans le marais. Pas ça...

L'étrange être avait dû se tenir accroupi car Stanrock, paralysé d'épouvante, avait l'impression qu'il se déplaçait, doublant, triplant sa taille. C'était un colosse maintenant.

UN MONSTRE.

Un des survivants de ceux qui s'étaient fait sauter en rangs serrés sur les défenses de la Station T. Un monstre qui visiblement cherchait

à venger par le sang, le sang de ses semblables.

— Ainsi c'était ça, hein ?... Ce n'était que ça... Tu n'as rien trouvé de mieux... Ce n'était que pour m'assassiner !

La silhouette avançait lourdement de trois ou quatre pas. Lorsqu'elle entra dans le champ de lumière glauque, Stanrock, anéanti par la déception, la distingua mieux.

Ce n'était pas un homme à proprement parler, peut-être même pas un humain, bien qu'il eût deux jambes torses et deux bras exagérément musculeux. Mais son visage, ou du moins son faciès lunaire, prolongé par une sorte de groin, ne rappelait en rien celui d'un humain. Quant aux deux yeux, ils étaient tellement bridés qu'on pouvait se demander si cette créature ne se dirigeait pas en aveugle, uniquement mue par un sens olfactif surdéveloppé.

Stanrock recula de deux pas et s'enfonça jusqu'aux genoux dans le marais putride.

— Pourquoi ? Hein, pourquoi ?

Cette fois, la Voix resta silencieuse. La créature, à qui ses sens déréglés conféraient une puissance écrasante inconnue des humains, avançait toujours, ses yeux obliques intensément rivés sur Stanrock.

Celui-ci trébucha sur une racine noueuse fichée dans la vase du fond. D'énormes bulles malodorantes vinrent bouillonner à la surface du marais.

Plus que la peur de savoir qu'il allait mourir dans les deux ou trois minutes, broyé par les bras du monstre, sa déception était immense.

Jusqu'au bout il avait cru être le premier homme à rencontrer un esprit supérieur, un être capable de communiquer. Sa raison d'être humain lui avait dicté qu'une créature capable de converser mentalement, à des millions de kilomètres, en s'affranchissant des énormes distances du cosmos, ne pouvait être COMME LES AUTRES.

Et d'un seul coup, la vérité lui apparaissait en face, dans toute son implacable cruauté.

— Je sens la peur en toi. Pourquoi as-tu peur ?

De rage, Stanrock faillit hurler. Épouvanté, il fit quelques pas de côté, pataugeant dans la fange. Après un bref temps d'hésitation, le monstre obliqua vers lui.

— Pourquoi j'ai peur ? Mais parce que tu vas me tuer ! Tu ne m'as appelé que pour ça ! Pour te venger une fois de plus.

— Non ! Ce n'est pas vrai.

La Voix, cette fois, avait résonné comme un cri.

— ... Laisse-toi prendre ! Il te portera. Lui seul connaît les marais.

Seul, tu ne traverseras jamais. Lui seul sait où je suis.

Stanrock qui, d'une traction sur une branche basse et gluante avait tenté d'escalader un arbre, se laissa retomber dans le marécage où il se ficha comme un piquet.

La créature le fixait toujours de ses yeux de chat tandis que son visage de cauchemar restait totalement vide d'expression.

— ... Tu n'es donc pas... toi ?... Celui qui est devant moi n'est pas... toi ? réalisa confusément Stanrock, atterré.

En même temps, il ressentit un soulagement intense. Il s'était donc une nouvelle fois trompé. Cette brute au cerveau atrophié n'était pas la Voix. Non, il n'avait pas été psychiquement attiré ici pour être massacré dans l'oubli d'un marécage sans nom.

— ... Laisse-toi prendre ! Laisse-toi prendre ! Il ne te fera rien.

Comme si l'inconnu lui-même eût entendu la Voix – ou reçu d'elle un ordre – il s'avança pesamment vers Stanrock. Frémissant, maxillaires soudés par la terreur, celui-ci sentit un bras énorme lui enlacer la taille. Au même instant, il fut arraché au marais comme s'il n'eût pas pesé plus que le corps d'un nourrisson et plaqué avec une rare brutalité contre le torse velu de l'étrange créature.

Celui-ci se mit aussitôt en mouvement. Il progressait dans la boue liquide avec une surprenante aisance, contournant les amalgames de lianes qui parfois tombaient en écheveaux serrés ou enjambant les branches écroulées.

Plusieurs fois, il parut sur le point de s'engloutir et l'eau lui monta jusqu'aux épaules. Des pensées effrayantes traversaient le cerveau de Stanrock. Son imagination débridée lui faisait voir la créature qui le portait, s'enfonçant peu à peu et dédiant son corps noyé à quelque horrible divinité des profondeurs...

Soudain – au bout d'environ une heure de marche – le sol se releva et le colosse progressa un moment sur un terre-plein envahi par les hautes herbes.

Enfin, Stanrock se sentit déposé sur le sol. La créature se pencha sur lui, le détaillant de ses yeux sans âme comme pour s'assurer que le minuscule être qu'elle avait porté remuait toujours. L'ombre d'un sourire, qui ne fut qu'un rictus démentiel, éclaira son effrayant visage.

Pesamment, il fit demi-tour et s'enfonça dans les hautes herbes comme un buffle.

— Suis-le ! Il te conduira...

Subjugué, Stanrock obéit.

La jungle épaisse qui ceinturait le marécage avait maintenant fait place à une forêt-galerie sous laquelle il était plus aisé de se déplacer.

La brute avançait à une vitesse incroyable en dépit de sa masse. Dans cette chaleur étouffante et moite, Stanrock s'épuisa vite à le suivre. Au moment où, hors d'haleine, il s'appuyait contre un rocher pour essuyer son visage dégoulinant de sueur, le géant se mit à courir. Il avançait en puissantes foulées régulières, fracassant les branches de son torse disproportionné. En dix secondes, il disparut à sa vue mais Stanrock entendit longuement encore le fracas des feuillages bouleversés sur son passage.

Un rire inquiétant plana un long moment sous les voûtes.

— Je suis seul ! songea Stanrock en regardant autour de lui.

— Il t'a quitté ?

— Il m'a quitté... Il s'est mis à courir comme un dingue. Où es-tu ?

— Loin encore. Très loin. Là où tu es, il y a une trace.

— Une trace de quoi ?

— Cherche. Elle est là. Je sais qu'elle est là. Elle a toujours été là...

Stanrock fouilla un long moment l'entrelacs des silos dont les racines aériennes se tordaient au moindre souffle d'air. Le sol était mou. L'herbe y croissait d'abondance.

— Je ne vois rien.

— Cherche. Elle est là...

Il tourna en rond, s'insinuant sous les branches qu'il n'avait pas, comme le colosse, la faculté de briser sur son passage.

Et subitement il tomba sur le long ruban noir.

Il s'en approcha avec circonspection.

« ... Par les chiens d'Orion ! Mais c'est une route ! Une ancienne piste de translater ! »

La végétation, depuis des années, s'était refermée au-dessus de la trace dont le revêtement uniforme avait empêché la repousse de l'herbe. Stanrock avait la sensation de se trouver à l'entrée d'un immense tunnel sous-marin.

— Je l'ai trouvée... C'est une piste abandonnée.

— Viens maintenant. Viens !

Il se remit en marche. Ses pas, sur le revêtement souple, produisaient un curieux bruit mou qui résonnait dans l'air sirupeux.

Au bout d'un kilomètre, il tomba sur les débris d'un translater abandonné et dont la moisissure achevait de dévorer la carcasse.

« ... Curieux, cette piste ne mène nulle part, songeait-il. Elle est à l'ouest de la Station T... Et jamais je n'en ai vu la moindre trace sur les plans... »

Des images fulgurèrent dans sa mémoire. Le piqué de l'Y.T.B.M. Les gardes qui, la peur au ventre, débarquaient en hurlant. Les créatures difformes totalement surprises et dont la peau se boursoffait sous les dards des lanceurs thermiques. Et puis une autre fois, les ruines aussi. Ces grandes plaques de béton où ils s'étaient reposés avant que le spacemodule ne redescende du ciel pour les récupérer.

Cette ville avait été la seule ville de Tychar. Les « ruines de la ville minière », comme disaient les cartes...

Il n'y a jamais rien eu à l'ouest !

Stanrock eut alors la sensation aiguë de pénétrer dans un monde interdit. Un monde qu'on avait soigneusement caché, et que la Voix allait lui révéler.

Instantanément, toute crainte le quitta. Il y avait ENFIN un début de logique dans toutes ces heures qu'il avait vécues. Sa présence ici faisait partie d'un plan logique et donc il n'avait pas été attiré par télépathie pour être immolé sur l'autel d'un dieu dément, au nom de la vengeance...

Un carrefour ! Encore une carcasse de translater. Celle-ci avait basculé sur le côté comme si ses occupants avaient voulu le détruire en sabotant son dispositif de guidage magnétique.

Stanrock pressentait qu'un drame s'était déroulé à cet endroit. À une époque de l'histoire de Tychar volontairement oubliée, des gens avaient fui.

Mais quoi ? Pourquoi ?

Une tache de lumière. L'impression d'apercevoir la fin du tunnel végétal. Stanrock se guida sur la lueur, comme un papillon de nuit hypnotisé par la lumière d'une lampe.

Lorsqu'il déboucha à l'air libre, il s'immobilisa. Stupéfait.

Devant lui, une vingtaine de bâtiments en ruine s'étagaient sur les flancs d'une colline. Les lézardes qui couraient sur les pans de murs encore debout, ainsi que les débris qui jonchaient le sol, disaient qu'on avait essayé de faire disparaître l'étrange cité à l'explosif.

Rien ne bougeait. Le silence était total, oppressant. La végétation recouvrait tout.

Stanrock papillota des yeux, ébloui. La chaleur était accablante car le soleil, haut maintenant, cognait à la verticale des ruines.

« ... Incroyable, songea-t-il. Jamais aucune carte, aucun document n'ont mentionné cette ville... »

Il s'avança parmi les gravats et les murs écroulés, tous les sens aux aguets, subjugué par l'atmosphère tragique de cette nécropole.

Il avait l'impression hallucinante de réveiller l'écho d'un cimetière

oublié.

Des hommes, des femmes avaient vécu là. Ils avaient fui, s'en étaient vus chassés, s'étaient entre-tués. Qu'importe ! Ces pierres vivaient de leur mémoire.

Il gravit les degrés moussus d'un escalier de pierre et déboucha sur ce qui avait dû être une place. Un grand bâtiment, vaste comme un hangar, s'était effondré. Ses cloisons monumentales, repliées les unes sur les autres comme un château de cartes, donnaient l'impression de s'être adossées à la montagne proche. Des rochers s'étaient éboulés de la falaise, crevant les toitures comme des obus.

Stanrock fit quelques pas sur les dalles de béton avec la sensation d'être désespérément seul, oublié de Dieu et des hommes.

— Où es-tu ? Dis-moi, où es-tu ?

Non, il n'avait pas pensé. Cette fois, il avait hurlé et l'écho des murailles avait répété son cri à l'infini.

Il sentait une étrange colère l'envahir. Comme si tout à coup, dégrisé, il se réveillait au milieu de ce monde disparu dont les hommes et même les archives de Tulsar avaient perdu jusqu'au souvenir. Volontairement !

— Tu m'as fait venir ici ! Tu m'as fait quitter mes compagnons. Jour après jour, tu t'es emparé de mon cerveau. Je suis là où tu voulais que je sois. Alors montre-toi ! Ou tue-moi ! Mais dis-moi pourquoi !

Stanrock avait parlé tout haut. Dressé au milieu de ce qui avait dû être une place, il attendit, guettant un signal, un appel. Une Voix.

Mais seul le silence régnait sur les dalles criblées de soleil tamisé. Un silence que sa perfection même rendait insolite.

Soudain, une pierre roula derrière lui.

CHAPITRE VII

Stanrock pivota d'une pièce. Quelqu'un appelait. Il n'entendait plus rien, mais il en était sûr.

— ... Pourquoi ne réponds-tu pas ?...

Brusquement, elle apparut, marchant doucement, les pieds nus sur les dalles brûlantes. De saisissement, il arquait les sourcils.

C'était une femme. Mais pas qu'une femme. Celle-là était anormalement belle. Le teint de sa peau comme l'or de ses cheveux lui donnaient l'impression d'avoir devant lui une créature irréelle. Le tissu ample, mais que le vent plaquait à son corps, révélait les formes exactes d'un corps féminin parfait.

En un éclair, Stanrock fit la liaison avec cet autre adolescent trop beau, lui aussi, à la limite du réel, et qu'il avait dû tuer car il avait subjugué les gardes.

L'étrange apparition s'immobilisa à quelques pas de lui. Son visage aux traits purs trahissait une tension certaine. Comme si elle avait craint qu'il ne lui saute dessus pour l'étrangler.

Mais Stanrock, fasciné, ne bougea pas. C'est à peine s'il osait respirer.

— Je te reconnais ! entendit-il, sans même que les lèvres, harmonieusement dessinées, de l'étrange apparition aient seulement remué. Oui, je te reconnais, c'est bien toi...

Un sourire éclaira son visage.

— La dernière fois que je t'ai vu, tu emportais le corps de ton camarade noir dans une de vos machines volantes... Tu avais tué beaucoup des nôtres.

— Des nôtres ! Comme si tu leur ressemblais.

— La forme d'un être n'a aucune importance.

Elle lui avait dit ça, mais une fois encore la remarque le laissa sans voix. Comment pouvait-on seulement concevoir une idée pareille ?

Ils s'observèrent un moment. Finalement ils esquissèrent un sourire

soulagé. Ni l'un ni l'autre n'avaient eu à subir ce qu'ils redoutaient instinctivement. Stanrock poussa un soupir ! Ainsi il se trouvait donc devant la créature qui, depuis des mois, hantait ses jours et ses nuits. Cette créature qui lui PARLAIT sans être là, sans qu'il puisse jamais rien faire pour fermer son cerveau à ses impulsions psychiques.

— Tu voulais me voir. Me voici ! Maintenant une seule chose : POURQUOI ?

— Pour ne plus vivre dans le silence peut-être... Mais ce n'est pas tout. Pour que tu saches aussi. C'est ça qui est important. Tu ne peux pas comprendre ce que vous avez fait sans avoir vu.

— Quoi ?

— Viens !

Elle passa devant lui et lui indiqua un éboulis de son bras tendu. À cet endroit, la charge d'explosif avait dû être formidable car il ne restait pas pierre sur pierre d'un immense bâtiment circulaire dont, Stanrock s'en rendait compte maintenant, la position occupait le centre géométrique des ruines.

Ils se glissèrent parmi les blocs de maçonnerie.

— Qui a détruit ça ?

— Ce sont eux. Quand ils sont partis.

— Eux qui ?

— Ceux qui sont comme toi. Ceux avec qui tu vis.

Une partie des pièces avait été bâtie en sous-sol. Celles-là semblaient avoir été épargnées par les destructions. Par une rampe oblique, probablement un ancien garage de translaters, ils s'enfoncèrent sous terre.

— Ceux qui sont comme moi ? Mais toi aussi tu es...

— Pas tout à fait.

Elle se retourna. Elle avait perdu son sourire. La colère ne parvenait pourtant pas à enlaidir son visage fantastiquement beau.

— Mais je fais partie de ceux que vous avez rejetés. Parce que vous n'aviez pas réussi. Parce que vous aviez peur aussi.

D'un seul coup, il se sentit la bouche sèche. Il commençait à comprendre.

— Peur de quoi ?

Ils pénétraient dans une immense salle. Des milliers d'instruments fracassés ou rongés par la lèpre de l'humidité jonchaient le sol.

— Peur de ce que vous aviez fait !

Elle s'était immobilisée. Face à lui. Il sentait son haleine chaude sur son visage. Ses yeux anormalement clairs le sondaient jusqu'au

tréfonds de son âme.

— Ces monstres... Je veux dire ces êtres difformes... Ils sont nés ici, n'est-ce pas ?

Elle balaya d'un geste ce qui avait dû être un immense laboratoire. Caché dans le secret de la jungle de Tychar, planète isolée dont on avait ENRAYÉ la colonisation. Il comprenait maintenant pourquoi.

— Oui... Certains... Il y a longtemps. C'est ici qu'ils travaillaient. Il y a longtemps, très longtemps. Ensuite ils ont eu peur...

Stanrock se rappelait avoir entendu parler d'essais de modification artificielle de la molécule A.D.N. Cette tentative, faite pour créer un homme neuf – surdoué mais sans agressivité – immunisé contre pratiquement toutes les maladies et au vieillissement ralenti à l'extrême, n'avait pas abouti... Du moins officiellement. Mais jamais il n'avait fait la relation avec Tychar.

Il ferma les yeux, horrifié. Ainsi ces monstres n'étaient que les descendants de folles expériences génétiques.

Stanrock avança de quelques pas. Bien que des décennies se soient écoulées depuis cet étrange chaudron du diable où des apprentis sorciers, sombrés depuis dans l'oubli, avaient concocté quelques horribles bouillons infernaux, il régnait toujours une étrange odeur d'ozone, d'ammoniaque et de brûlé.

« ... L'odeur de l'enfer », songea-t-il.

De grosses cuves vides, rongées par la rouille, achevaient de se désintégrer sous l'action conjuguée de l'oxydation et de la lente pression des racines tentaculaires qui s'infiltraient partout.

De la voûte crevée tombait un jour verdâtre. Le sol brillait comme de la nacre.

Muet d'angoisse, Stanrock se pencha. Il s'agissait de milliers de fragments de cristaux.

— Qu'est-ce que c'est ? fit la Voix.

Il s'agenouilla, saisit l'un des fragments brillants et le retourna dans ses doigts.

— Du... verre. Oui. C'est une substance transparente étanche que nous fabriquons.

— À quoi cela sert-il ? Ça ne bouge pas !

Il haussa les épaules, songeant qu'à l'époque des expériences, il avait dû y avoir là d'énormes cornues bouillonnantes, des alambics aux formes compliquées et des incubateurs torturés d'éclairs où les chercheurs, à partir d'une molécule truquée d'A.D.N.(2), tentaient de recréer les conditions de la naissance de la vie originelle et sa multiplication.

— Ça ne sert à rien... La preuve : ils ont tout cassé.

— Viens. Viens avec moi.

Elle l'entraîna par un long souterrain qui s'enfonçait en pente douce dans les flancs des monts de Gvor. Leurs pas réveillaient des échos morts depuis des générations. Des générations maudites.

Pour Stanrock, terriblement impressionné, c'était une véritable marche au supplice.

Là encore, des dizaines d'appareils disloqués, et sans aucune signification pour eux, jonchaient le sol. Une étrange lumière sourdait de la moisissure qui rampait sur les murs.

— Où m'emmènes-tu ?

— Je veux te montrer quelque chose. Après, nous parlerons. Après seulement !

Il jeta un regard en coin en direction de la jeune femme qui marchait à sa hauteur. Son visage était extatique. Elle semblait presque irréelle avec sa longue chevelure blonde et ses yeux si délavés qu'ils paraissaient presque blancs.

Stanrock se sentit encore plus mal à l'aise. Des idées de sacrifice expiatoire couraient dans sa tête. Allait-il être immolé à quelque dieu fou engendré par l'imagination de tous ces cerveaux malades ?

— C'est ici !

De saisissement, il s'immobilisa sur le seuil de la caverne artificielle. Ce qu'il voyait dépassait l'imagination. Des incubateurs, dont certains étaient remplis d'un liquide orange, s'alignaient à perte de vue. Quelque chose glougloutait d'une manière lancinante au fond de la caverne.

— C'est ici que les premiers d'entre nous sont nés...

Cette fois, la Voix avait dit cela avec un ton sauvage qu'il ne lui avait jamais entendu.

— ... Viens ! Viens encore !

Ils se frayèrent un chemin parmi les sarcophages, dont certains étaient encore verrouillés sur leur horrible secret.

Lorsque celle qu'il appelait la « Voix » s'arrêta, Stanrock se figea d'horreur.

Ce n'était pas un monstre qui baignait en suspension dans le liquide intérieur. Mais une femme. Une femme qui était la réplique EXACTE de celle qui l'avait attiré jusqu'ici.

— C'est horrible... Elle est... ?

— Grande, n'est-ce pas ? Oui, elle l'est. Deux fois plus grande que moi. Elle a grandi, mais elle n'a jamais bougé. Elle n'a jamais vécu.

Pourquoi ? Hein, pourquoi ?

Haletant, la gorge sèche, il articula péniblement :

— Je ne sais pas. Ce liquide nutritif l'a préservée. En même temps il a dû contribuer à entretenir une simple vie cellulaire.

Cette femme qui souriait au néant depuis des générations dans le silence de ce tombeau infernal était la très exacte, la trop parfaite réplique de la Voix pour ne pas faire comprendre que, lorsqu'ils avaient fui, les chercheurs étaient sur le point de découvrir le processus de clonage d'un être enfin parfait...

— Sortons ! émit-il d'une voix rauque. Allons-nous-en...

— Pourquoi ne bouge-t-elle pas ? J'aimerais tant qu'elle vienne avec moi.

— Sortons ! Elle ne bougera jamais. Elle est morte ! Elle n'a jamais vécu.

— Regarde : elle est comme moi. Elle est EXACTEMENT comme moi.

— Tu es folle !

— Ça veut dire quoi ?

— Rien. Sortons ! Sortons d'ici.

Elle promenait avec ravissement ses longs doigts fuselés sur les parois transparentes de l'incubateur.

— Pour aller où ?

— N'importe où ! Dehors ! À la lumière !... Au soleil !

Elle secoua brusquement la tête et darda sur lui un regard acéré comme une lame.

— Non !

— Pourquoi ? Il n'y a rien de plus à faire ici.

Elle se plaça face à lui, plongea son regard dans le sien et il entendit :

— Je t'ai fait venir, je t'ai appelé des jours et des jours et tu es parti. J'ai senti que tu repartais et pourtant j'ai continué à t'appeler. Pourquoi l'ai-je fait ? T'es-tu posé la question ?

Stanrock entendit un bruit. Et très rapidement identifia un piétinement. Le son venait du grand tunnel oblique. Les monstres arrivaient. À cet instant, il sut qu'il n'était venu ici que pour y mourir. Et probablement dans les pires conditions qui soient. Dépecé par une populace de déments en délire.

— Non... Pourquoi ?

— Puisque vous savez créer la vie... fais sortir ce corps. Je veux

qu'elle vienne avec moi.

Stanrock sentit la peur plaquer un film de sueur glacée sur son visage. Il secoua la tête, éperdu.

— Nous ne savons pas créer la vie. C'est une erreur.

Elle eut un geste vers la sinistre rangée de sarcophages.

— Et cela ?

— C'est une expérience, balbutia-t-il, la gorge sèche. Rien d'autre qu'une expérience parmi des milliers d'autres. Elle a été abandonnée. Tu sais bien qu'elle a été abandonnée. Ça a été un... (il baissa la voix) ... un échec.

— Pourquoi ?

Cela avait presque été un cri dans son cerveau. Stanrock inspira profondément pour lutter contre la panique qui le submergeait.

— Parce que ceux qui ont travaillé ici n'ont pas su... créer... ce qu'ils voulaient. Ils ont finalement été épouvantés par ce qu'ils avaient fait.

Les yeux blanc-bleuté de l'étrange créature lançaient des éclairs. Son visage totalement convulsé était devenu aussi hideux qu'il avait été beau un instant auparavant.

— Comment ça !... Est-ce que je ne suis pas comme toi ?

— Certes... Mais il y a les autres aussi. Tous ceux qui n'ont pas notre forme, ceux qui se sont jetés sur la Station T.

— Eh bien ? Vous avez vos animaux. Eux aussi n'ont pas votre forme. Nous avons les nôtres !

Stanrock ferma les yeux. À quoi bon lutter. Il allait être submergé, écartelé, mis en pièces dans quelques secondes. Il posa la main sur le cercueil transparent pour ne pas voir l'horrible sourire figé depuis des lustres.

— Non, je ne saurais pas ! Je ne saurais pas faire revivre ce... cadavre.

Le piétinement s'était interrompu. Il attendit le choc. Il ne vint pas. Il se retourna lentement, graduellement.

Cent hommes et cent femmes étaient là. Les femmes apparaissaient comme l'exacte réplique de la Voix. Ils formaient un demi-cercle silencieux en face de lui et l'acculaient à l'incubateur-cercueil.

— Regarde-les ! Est-ce que nous ne sommes pas semblables à toi ?

Il secoua la tête et s'entendit répondre, comme dans un rêve :

— Non. Nous sommes différents.

— Mais en quoi ?

— Vous ne le savez pas, mais vous avez des pouvoirs que nous n'avons pas. Vous êtes... Oui, c'est ça. Vous êtes MIEUX que nous.

— Je ne comprends pas.

— Tu ne peux pas comprendre... Tu ne connais que moi. Et tu n'en connais rien !

Elle eut un geste. Le cercle se resserra. Tous étaient attentifs. Seulement attentifs.

— Mais pourquoi ? Dis-moi pourquoi !

Elle lui avait saisi le bras. C'était la première fois que leurs corps se touchaient. Il eut l'impression d'être électrisé.

— Je ne sais pas... Parce qu'ils ont abandonné. Leurs expériences n'avaient rien donné. Rien d'autre que ces aberrations chromosomiques que sont ces monstres... Alors ils ont abandonné. Ils ne pouvaient pas imaginer que la « dérive génétique » qu'ils avaient artificiellement provoquée ne se stabiliserait qu'au bout de plusieurs générations... Quand vous autres avez commencé à naître, plus personne ne se souvenait de ce laboratoire ! Même les archives en avaient disparu.

Elle fronça les sourcils, se balança un instant d'un pied sur l'autre, abasourdie.

— Je ne comprends rien à ce que tu dis...

— Que vas-tu faire de moi ? Que vont-ils faire de moi ?

Il lui sembla que ses traits s'adoucissaient, que son visage reprenait sa parfaite régularité. Elle esquissa même un lent sourire.

— Reste ! Reste avec nous. Tu es le seul à avoir eu pitié de nous. Je l'ai bien ressenti. Je suis restée seule à t'observer quand vous massacriez « ceux qui ne sont pas comme nous » dans la grotte. Oui, je suis restée là. Tout le monde avait fui...

— Et alors ?

— J'ai vu que déjà tu... essayais de comprendre. Tu étais le seul !

La Voix s'était faite suppliante. Stanrock songea que, de son acceptation ou de son refus, allait dépendre sa survie dans les minutes qui allaient suivre.

— Pourquoi ?

Une VOIX, énorme, gigantesque ! Il eut l'impression que son crâne explosait et porta ses mains à ses oreilles bien qu'aucun son n'ait filtré des lèvres de ces créatures, muettes pour n'avoir plus besoin de la parole. Cette VOIX unique, c'était la pensée de tous et la VOLONTÉ de chacun. Une formidable suggestion psychique.

— ... Vous nous avez créés. Mais vous êtes partis, vous nous avez

abandonnés. Maintenant, c'est nous les enfants de cette terre. Nous sommes nés ici. Qu'importent nos pères. Nous sommes les fils légitimes de cette terre. Alors aide-nous ! AIDE-NOUS ! Seuls, nous n'y arrivons pas.

— À quoi ? Mais à quoi ?

— À chasser ceux qui sont comme toi... Il n'y a plus de place pour eux ici. Ils nous ont créés et ils nous ont surtout abandonnés. Cette terre est donc la nôtre.

Stanrock comprit alors pourquoi avait eu lieu cette attaque-suicide sur la Station T. C'était la volonté d'être seuls. De vivre seuls dans ce monde qu'ils avaient vu naître, ce monde qui – ils le pressentaient tous – devait être LE LEUR.

— Vous êtes fous !

— Non, répondit la voix géante. Pas fous. DIFFÉRENTS.

Tous les regards s'étaient focalisés sur lui. Il écarta les bras, désarmé.

— Vous ne pouvez pas me demander ça ! Ce n'est pas possible, jamais je ne pourrais faire ça !

Il s'attendait à un rush. Il n'y eut rien. Personne n'eut un seul geste vers lui.

Il sentit seulement la jeune femme s'approcher de lui, passer son bras autour de sa taille et l'entraîner hors du cercle.

— Viens... Viens avec moi...

Le cercle fantomatique et maintenant hostile s'ouvrit pour leur laisser le passage et se referma derrière eux. De nouveau ils se dirigèrent vers le grand tunnel. Le corps de la jeune femme se faisait plus lourd, plus lascif contre Stanrock.

Il sentit son bras resserrer doucement son étreinte.

— Nous allons faire l'amour, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas. Il essayait de réfléchir et n'y parvenait plus. Tout doucement son cerveau passait SOUS CONTRÔLE. Il éprouva une vague envie de faire ce qu'elle demandait, non pas pénétrer dans la station et la détruire, mais les aider à se fondre parmi les humains...

Elle s'arrêta brusquement. Il y avait du soleil et les silos qui mugissaient merveilleusement.

Des tareks dont les feuilles-disques claquaient sans cesse. Et la chaleur d'un corps de femme tout contre lui.

Il sentit la tempête embraser tout à la fois son cerveau et ses reins.

Brusquement, elle passa ses bras frais autour de son cou et se laissa aller, l'entraînant sur le sol moussu.

— Viens ! Viens ! haleta-t-elle. J'ai envie de toi. J'ai besoin de toi. Aussi besoin de toi que tu as besoin de faire ce que je te demande !

Elle riva son corps au sien et, en se penchant au-dessus de lui, enferma son visage dans l'abri magnifique de ses cheveux d'or fin.

— Oui... Oui, je le ferai ! eut-il le temps de murmurer avant quelle n'écrase ses lèvres sur les siennes... Si tu veux...

CHAPITRE VIII

— L'écho ne bouge plus !

Malone releva vivement la tête vers l'opérateur avant de se pencher sur le scope que celui-ci scrutait avec intensité depuis des heures.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument. Regardez !

Le faisceau de balayage, qui tournoyait sur l'écran, ravivait à chaque passage la brillance du spot.

Et ce spot était Edward Stanrock. Ou plutôt, un répondeur souple inséré à son insu dans la tige de plax de ses bottes. Une opération qui s'était effectuée alors même qu'il était encore à bord du cosmocruiser qui le ramenait sur Tychar.

Cet émetteur était la raison d'être même de l'affectation de Malone comme Second.

Malone, qui n'était ni lieutenant ni mal noté, n'appartenait même pas à la Force. Mais était un des grands « exécutives » du *Head Galactic Council* !

— Depuis combien de temps ?

— Deux heures maintenant.

— Aucun déplacement ?

— Très peu d'amplitude.

— Il doit être au milieu d'eux.

— Pardon ?

— Non, rien ! Plaquez-moi la restitution géographique.

L'opérateur abaissa un jack. Le dessin « carryé » de la jungle et de ses marécages apparut aussitôt.

— Intersection 216-825 ! Exactement les coordonnées de l'ancien centre de recherches ! marmonna Malone, les dents serrées.

— Un ancien centre de recherches, Lieutenant ? Sur Tychar ? En pleine jungle ?

— Oubliez ça... Laissez-moi réfléchir. Fermez-la !

Malone scrutait toujours la minuscule virgule lumineuse comme si elle l'hypnotisait. Et en fait, c'était exactement ce qui se produisait. Ce petit point de lumière, c'était un cœur qui palpitait. Le cœur d'un homme – qui eût pu être son ami. Mais c'était aussi un cerveau, un cerveau totalement sous le contrôle de cette... Eh bien oui, (il fallait bien lui donner un nom)... de cette nouvelle RACE. Une race surdouée et qui donc faisait courir un formidable risque à l'humanité future.

Car elle possédait la seule arme absolue, la seule arme contre laquelle il n'y aurait jamais de parade : une formidable puissance psychique.

— Voilà pourquoi il fallait détruire le serpent dans l'œuf, avant l'éclosion.

— Il vient de se déplacer... D'une vingtaine de mètres.

— Négligeable ! C'est même la confirmation qu'il est arrivé là où il devait aller. Ils sont tous autour de lui maintenant. J'en donnerais ma main à couper !

Malone fit quelques pas, les mains croisées derrière le dos. Il se sentait extraordinairement tendu, car il s'était un peu attaché à Stanrock. Peut-être parce que, dès le départ de cette affaire, dès qu'il avait inexplicablement rompu avec sa fiancée pour se plonger dans l'histoire de Tychar, deux psychiatres avaient traîtreusement été attachés à ses pas.

Ils avaient tout d'abord affirmé que Stanrock était sur le point de découvrir le secret des manipulations génétiques du centre de Gvor, ensuite qu'il était probablement SOUS INFLUENCE.

Alors le G.H.Q. l'avait appelé, lui, Malone.

Il se souvenait de ce vieillard du Premier Cerclé qui lui avait dit :

— Inéluctablement, un jour ou l'autre, cet Edward Stanrock se portera volontaire pour retourner sur Tychar. Nous refuserons, pour la forme. Ensuite, il y sera affecté... Vous serez son lieutenant ! Vous ne le quitterez pas d'une semelle !

Oui, tout s'était passé ainsi. La voix un peu chevrotante du Sage résonnait encore à ses oreilles :

— ... Il ira fatalement un jour ou l'autre rejoindre ce cerveau qui l'appelle sans cesse... ce monstre ! Celui qui téléguide les autres.

Malone soupira. Il se faisait l'effet d'être un s... Et pourtant il savait que ce qu'il allait faire était vital pour l'humanité. D'ici un millénaire, si ceux qu'on appelait « les monstres » avec effroi arrivaient à se multiplier, il n'y aurait plus que deux races dans l'univers : une race d'Esclaves et une race de Maîtres...

— Réactivez le codeur-décodeur. Je veux une liaison hyperfréquentielle sur le cosmocruiser, ordonna-t-il à l'un des agents des spacecoms.

Quelques secondes plus tard, il enregistrerait son message sur quartz. Celui-ci n'émit qu'un très faible pépiement d'oiseau lorsqu'il l'expédia vers l'obscurité cosmique par les antennes de la Station T.

Une minute encore et une longue meurtrière s'écartait silencieusement sur la double coque de ce vaisseau, qui avait ramené Stanrock, mais n'était jamais retourné à Procyon.

Un jet de feu éblouissant !

Animé d'une fantastique énergie, le missile « Octopus » creva l'atmosphère dense de Tychar.

— Catapultage en cours ! crépita aussitôt une voix synthétique.

Malone se tassa un peu sur lui-même, comme s'il sentait presque physiquement l'ogive nucléaire fondre sur lui. Son cœur cognait lourdement, découpant le temps en séquences régulières.

... Dix secondes... Vingt... Trente.

Subitement, le spot s'éteignit. Il était là. Il n'y était plus. Il s'était éteint comme la vie de Stanrock. Et sans doute celle de ces « monstres » rassemblés autour de lui et dont le seul crime avait été de naître plus intelligents que leurs propres créateurs...

Le trille brutal d'une sonnerie retentit et, presque immédiatement, résonna la voix affolée d'un homme :

— Poste 4... Ici Buffy... Je veux parler au...

— Ici Malone !

— Lieutenant ! Je viens de voir une formidable lueur près des montagnes de Gvor. Oui ! Une formidable lueur et...

— C'est tout ? questionna Malone d'un ton déçu, destiné à calmer le garde en tourelle.

— Il y a eu une boule de feu... Je la vois encore... Elle est très haute maintenant.

— Entendu, Buffy ! Nous sommes au courant ici. Toutes les secousses telluriques enregistrées par nos sismographes laissaient présager une explosion volcanique dans la chaîne des Gvor. Ne vous inquiétez pas, Buffy. Aucun danger pour nous.

Le codeur-décodeur crépita de nouveau.

Malone revint prestement vers la bande de défilement.

— Impact : deux heures sept minutes trois secondes, intersection 216-825.

C'était tout. Le vaisseau en orbite, qui ne savait même pas sur quoi

il venait de tirer, confirmait seulement la justesse de trajectoire de son missile.

Malone ferma les yeux. Il pensa que tout devait être vitrifié là-bas. Un formidable incendie allait maintenant s'allumer, qui ne s'éteindrait qu'en bordure des marais.

Il songea aussi qu'il n'était qu'un criminel.

Et qu'il serait bientôt récompensé de l'avoir été.

FIN

-
- 1 Agence pour le Peuplement Harmonique de la Galaxie.
 - 2 Acide Désoxyribo-Nucléique. Cette molécule contient le code génétique spécifique de tout organisme vivant.